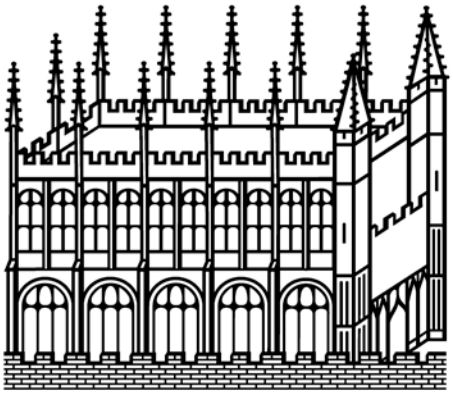


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Francis Duke of Bedford.

OAKLEY HOUSE.

TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

CAMILLE,

OU

LETTRES

DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE.

CAMILLE,

OU

LETTRES

DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE;

TRADUITES DE L'ANGLOIS
ſur les Originaux.

TOME TROISIÈME.

A LONDRES,

ET ſe trouve à PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques, N°. 13.

M. DCC. LXXXV.

UNIVERSITY
2 MAY 1941
OF OXFORD

CAMILLE,

OU

LETTRES DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE.

LETTRE XXXVII.

NANCY A CAMILLE.

SI milord Belton aime la lecture, ma chère Camille, tu fournis de quoi ſatisfaire ſon goût ; tes lettres ſont toujours d'une abondance & d'une longueur charmantes. J'avoue que ſi je n'avois pas un lecteur comme lui, je ne ferois pas toujours sûre de ſavoir tout ce qu'elles contiennent. A celle de ſir Robert, par exemple, j'aurois vîte re-

gardé s'il y avoit eu quelqu'un de tué ; & quand j'aurois vu que tout le monde ſe portoit aſſez bien, j'aurois ignoré le reſte. Milord vient ordinairement chez moi après avoir fait une promenade à pied ou à cheval, il ſe repoſe en liſant tes lettres quand il y en a ; nous diſputons ſur toi & ſur tes beaux ſentimens ; il me quitte ſans m'avoir convaincue, & il revient dans l'eſpérance de me perſuader. Je ne connoiſſois point encore ce plaiſir tranquille de communiquer ſes idées, de penſer enſemble, de raiſonner ſon opinion ; c'eſt une douceur qui m'étoit étrangère, elle laiſſe dans l'ame un calme dont je commence à ſentir le prix. Tu ſais que milord a beaucoup d'eſprit & de délicateſſe ; & lorſque nous avons parlé & diſputé enſemble un peu de tems, ma tête eſt ſi bien remplie, je ſuis ſi bien occupée, que je n'ai plus beſoin de plaiſir, le ſpectacle & la promenade m'ennuient ; je

trouve ma toilette même pénible. Il m'eſt arrivé de reſter un jour entier chez moi; il me ſemble que cela ne déplaît point à milord, il eſt plus aſſidu depuis que je ſuis plus pareſſeuſe. Eſt-ce à toi que je devrois ce changement dans mon caractère? Il ſeroit plaiſant que ce que tu fais ſi loin de moi, & que je trouve bien pitoyable, eût quelque influence ſur ce que je fais ici. — Tu vas t'en vanter, je t'entends crier: c'eſt ton cœur, ce ſont tes ſentimens. Hélas! ma chère amie, c'eſt ſimplement parce que la pareſſe s'accommode avec ma légéreté; il faut que nous eſſayons un peu de tout pour ne nous ennuyer de rien, & c'eſt peut-être cette variété qui plaît à milord. Je ne te promets pas, ſi ton hiſtoire eſt encore bien longue, qu'il ſoit toujours-là pour lire, & alors le dénouement qu'aujourd'hui j'ai tant d'impatience de ſavoir, pourroit bien me trouver occupée de quelqu'autre choſe. — Je t'aimerai

toujours, chère Camille, mais ton amitié ne me ſuffit pas; ſi jamais je n'étois aimée que de toi, je te haïrois mortellement. Si tu veux donc conſerver ton amie, fais des vœux pour qu'elle ne ceſſe point de plaire, & pour qu'elle ſoit toujours aimée. Je ne fais point de projet comme toi, je ne regarde jamais l'avenir, je ne fais rien pour lui; je me laiſſe aller & je me confie: mais je me ſens capable ou de me jeter dans la rivière, ou de brûler la cervelle à quelqu'un que je ne pourrois remplacer. Prends donc garde à ce que tu ſouhaite pour moi; ſi milord devenoit l'objet unique de ma vie, je ne répondrois pas de la ſienne s'il m'échappoit. Si tu m'apprends à aimer toujours, donne-moi de quoi toujours me faire aimer: je ne ſuis encore en peine ni de l'un ni de l'autre. Ne t'occupe que de toi, je vois que tu as aſſez à faire: un duel! cela commence à être ſérieux, & j'aurois été bien fâ-

chée qu'on eût tué ce pauvre Robert ; c'eſt un aimable enfant, il s'eſt battu pour toi, cela mérite quelque choſe : ne le fais pas trop languir ; au moins ne ſois pas difficile ſur le contrat de mariage. Mais à propos de ce duel, eſt-ce qu'il ne fera point de bruit, eſt-ce qu'il ne viendra point aux oreilles de ſa famille ? Te pardonnera-t-on d'avoir expoſé la vie de ce fils unique ? J'ai peur, ma chère amie, de ce qu'il peut t'en arriver, milord eſt auſſi très-en peine, raſſure-nous bien vîte ; il veut abſolument ſe lier avec *Belfloor*, il l'a déjà rencontré & abordé deux fois, mais il n'a pu le mettre ſur le chapitre des *Walmore* ; il a envie de lui propoſer de l'accompagner dans la tournée de campagne qu'il veut faire : milord croit que cet homme peut-être très-dangereux pour toi, & il eſt fâché que ſir Robert lui écrive ſi ſouvent. Je te promets que nous ferons ce que nous pour-

rons pour le détourner & pour être inſtruits de tout. — Il faut auſſi ſe défier de ce miniſtre ; ces ſortes de gens ſont capables de menées & d'intrigues ſourdes , & ils viennent toujours à bout de faire du mal quand ils veulent. Enfin , chère amie , penſe à tout , je me ſens l'intérêt le plus vif ſur ta ſituation ; j'ai quelquefois envie d'aller auprès de toi pour t'aider ; mon amitié me retient ici comme elle m'en feroit ſortir pour toi. Adieu , chère Camille , que j'aie de tes lettres dans deux jours , tu m'y as accoutumée.

LETTRE XXXVIII.

Camille à Nancy.

MA chère Nancy, tes idées romaneſques ſont un peu vives, & ta tendreſſe tient de l'emportement. Je n'irai point raiſonner avec toi ſur ta vivacité, la raiſon ſeroit trop foible contre ton caractère ; ton eſprit ſaura s'arranger avec ton cœur, & ſi tu veux, tu ſauras toujours ſi bien enchaîner, que jamais tu ne brûleras de cervelle. Tu commences à penſer & à réfléchir : je n'en veux pas davantage ; c'eſt toi peut-être qui, bientôt, écrira les longues lettres, qui te plaira dans les grands détails : que je les lirois avec plaiſir, & qu'ils ſeroient charmans avec tes ſaillies & ta gaieté ! Je ne ſuis que triſte, moi, & je m'appéſantis ſur tout ; je ne ſerois point ſurpriſe de t'ennuyer encore beaucoup plus ; je vais

continuer cependant, & je compte toujours ſur la lecture de milord *Belton*. Sans doute, chère amie, que cette hiſtoire de ſir Robert me tourmenta de mille manières: d'abord je pleurai comme un enfant, je ne voyois que le danger qu'il avoit couru; je voyois l'épée de cet horrible *Weſtburne* tournée contre lui, à deux doigts de ſa vie; la raiſon me ramenoit ſur le bonheur de l'évènement; mais je ne pouvois ſentir aucun bonheur dans ce moment, & un ruiſſeau de larmes couloit de mes yeux. Je ſuis en peine de moi, Nancy, je commence à n'être plus la maîtreſſe de ma ſenſibilité, il faut un travail pour me faire entendre mes intérêts. Dans ce moment j'aurois donné aux *Walmore* toutes les armes contre moi; j'aurois dit: j'aime, j'adore ſir Robert, & tout le reſte m'eût été indifférent; je me ſerois ſoumiſe à leur mépris, à tout ce qu'ils auroient dit, à tout ce qu'ils au-

roient fait contre moi. Heureuſement j'ai eu le tems de combattre, & les forces ſont revenues : une ſeconde fois je ne promets pas de ne pas ſuccomber. Veuille le ciel que je n'aie plus d'aſſaut à ſoutenir ! C'eſt une cruelle ennemie que cette ſenſibilité, que cette tendreſſe qui s'empare de nos ames ! Elle nous porte un coup mortel, en nous jetant dans un abandon de nous-mêmes qui tient à l'anéantiſſement : toutes nos facultés deviennent nulles, & il ſemble que nous n'ayions d'eſprit que pour céder, que pour nous perdre, que pour tendre les mains au vainqueur qui nous enchaîne. Quoi ! une femme qui a dit, *j'aime*, ne ſait plus que ſentir, n'a plus d'autre intérêt, n'a plus que de la confiance ! Son cœur livré au ſentiment ne lui laiſſe d'eſprit que pour s'exprimer, & point pour ſe conſerver, pour penſer ſolidement au bonheur d'une vie ? Dis-moi d'où vient cet horrible arrange-

ment? Eſt-ce que nos ames trop généreuſes, ne peuvent aimer & ſe défier? Eſt-ce que nous préférons bêtement de tenir tout, notre ſort même, du ſentiment que nous inſpirons, ou eſt-ce que les hommes ne peuvent aimer que des eſclaves qui leur confient leurs chaînes? Quoi! ſir Robert, ſi tu voyois tout ce que je ſens pour toi, tu douterois que je t'aime? Tu me croirois plus intéreſſée que paſſionnée de te voir heureux? Cette idée me tourmente, chère Nancy, j'ai horreur d'être confondue avec le commun des femmes. Un jour, cher amant, tu connoîtras mon cœur, je le jure à tes pieds: ce n'eſt pas un mari, c'eſt un être heureux que je veux: là où je ne verrai pas ton bonheur, là ceſſeront toutes mes prétentions. Avouons, chère amie, que nous nous occupons trop du plaiſir de plaire & de ſéduire, & pas aſſez de celui de conſerver: on nous laiſſe trop écouter une lé-

géreté qui nous abuſe, en nous ouvrant la route ſéduiſante des plaiſirs & des eſpérances : l'inconſtance n'eſt qu'un malheur de plus. Aujourd'hui l'idée ſeule m'en fait horreur ; je me perſuade même qu'il y auroit bien moins de femmes légères, ſi elles ſavoient toujours mieux ſe faire aimer : c'eſt l'ambition brûlante de mon cœur ; plaire toujours, & dans tous les inſtans, à l'être que j'aime, que j'adore, eſt la ſeule félicité que je déſire, le ſeul but que je me propoſe ; & lui plaire, c'eſt contenter ſon cœur, c'eſt flatter ſon amour-propre, c'eſt occuper & ſatisfaire ſon eſprit, & lui montrer toujours la douceur d'une amie, & la tendreſſe d'une amante. L'entrepriſe eſt difficile, ſans doute, mais j'y parviendrai, mais j'y employerai ma vie, & là-deſſus je forme le tableau de ce qu'elle doit être. Je ſais très-bien voir les peines, les privations, les ſacrifices, les chagrins, les injuſtices,

les jalouſies mêmes : eh bien ! chère amie, tout cela devient des jouiſſances. Si je conſerve ſon cœur & ſa tendreſſe, ſi j'obtiens ſon approbation, ſi je vois ſon contentement, ſi je fais ſon orgueil, je puis être très-heureuſe. Il le ſera comme moi, puiſqu'il ſait aimer avec tant de délicateſſe, puiſque ſon cœur connoît le ſentiment. Il eſt parfait, Nancy, cet homme, mais l'humanité ne l'eſt pas, je le ſais ; il aura des défauts, des vices peut-être : je ſaurai les ſupporter, les prévenir même ſans lui en faire une humiliation. Eclairée par mon intérêt, je n'oublierai point ce qu'il eſt & ce que je ſuis, & accoutumée à me diriger ſelon toutes les circonſtances de la vie, je puis compter ſur la ſouplеſſe de mon caractère. Enfin il ne ſaura que je l'aime que par le bonheur dont il jouira : deux vies heureuſes, voilà mon vrai roman, le reſte n'eſt qu'un peu d'art, un peu d'habileté dans la

conduite, avec la connoiſſance que je crois avoir des hommes & de l'humanité. Suis-je à tes yeux toujours une fourbe, une inſigne friponne? & lorſque je haſarde ma vie, que j'engage mon bonheur, n'eſt-ce pas moi qui peut-être ſerai la dupe? Je ne veux plus rien calculer, je me livre au ſort qui m'entraîne : je me reproche même ces réflexions que je fais avec toi ; elles naiſſent ſous ma plume ſans que je puiſſe m'en défendre. Tu peux t'imaginer combien il m'en paſſe par la tête, quand je ſuis rendue à moi-même : j'en étois étouffée après avoir lu la dernière lettre de ſir Robert. Je fis un effort pour en ſortir : pour cela il me falloit du mouvement. Je pris le parti d'aller paſſer la ſoirée chez les *Dagby*, je leur fis demander ſi elles vouloient me recevoir & m'envoyer leur voiture. Mais cette lettre ne pouvoit reſter ſans réponſe ; voici celle

que j'envoyai ; elle n'étoit pas aiſée, & elle fut ſouvent recommencée. L'expreſſion étoit toujours trop forte; je me ſentois entraînée, & il falloit continuellement retrancher, & cependant être bien naturelle.

Miſs Camille à ſir Robert.

Je ſuis bien ..... mais non, monſieur, je ne dirai point ce que je ſuis, je ne chercherai point non-plus à exprimer tout ce que j'ai éprouvé à la lecture de votre lettre ; je ne me permettrai que de condamner votre vivacité, la choſe ne le méritoit pas. Et moi, monſieur, devois-je vous expoſer à quelque danger, & ne dois-je pas me reprocher la moindre de vos peines ? On ne peut donc rien empêcher, rien prévenir. Ah ! ſi quelque choſe peut dépendre de moi, que ce ſoit le bonheur de la famille *Walmore !* C'eſt dans ce ſentiment que j'ai tout

promis à miladi, j'en ai pris l'engagement. Elle eſt venue chez moi, elle m'a laiſſé entrevoir, elle m'a confié ſes peines, ſes inquiétudes. J'aurois une ame ſans généroſité, ſi je ne ſuivois pas ſes avis, ſi je ne me livrois ſans réſerve à ſes conſeils & à ſa volonté. Je le dois, aujourd'hui ſur-tout que le bruit de ce duel peut venir à ſes oreilles : que je ſerai haïſſable aux yeux de tout le monde! Vous avez ſatisfait votre fierté, monſieur, vous avez ſoutenu votre réputation de valeur & de courage; mais moi, que deviendrai-je? Je ſerai en bute à l'envie, à la jalouſie, aux ſots propos, & sûrement à la haine des perſonnes dont je voudrois mériter l'amitié & l'eſtime; je puis être bien malheureuſe : mais quoi! c'eſt moi qui vous fais des reproches? Oui, je vous en ferai, ſi nos relations ſont troublées, ſi je ſuis éloignée des bontés de milord & de miladi, ſi je ſuis obligée de fuir leur maiſon, de

taire, de cacher mes ſentimens; je languis d'être raſſurée là-deſſus, &c.

La voiture des *Dagby* vint à propos, pour faire diverſion à ma peine; je chargeai Betty de faire porter la lettre, ou de la porter elle-même, & je partis bien peu occupée de ce que je faiſois. Je n'avois pas beſoin de me déguiſer; ces deux bonnes amies ſe livrent ſi bien à moi, que je ne dois rien leur cacher: c'eſt elles qui veulent ne rien ſavoir, & dans quelque état que je ſois, je ſuis contente de leurs ſoupçons. Miſs Juliette, ſurtout, a tant de naïveté, ſon cœur eſt ſi honnête, qu'elle eſt ſans curioſité & ſans défiance; mon amitié eſt ſincère, & j'oublie tout le reſte avec elles; ce ſont pour moi de vrais momens de repos, & j'en avois beſoin. Nous reſtâmes ſeules & ſans être interrompues par aucune viſite; le tems ſe paſſa dans cette douce ſociété qui fait le charme de la vie, &

que l'on ne ſait pas aſſez goûter. Nous ne diſions rien de bien intéreſſant, mais il n'y avoit point d'ennui, on paroiſſoit ne rien déſirer, & le plaiſir d'être enſemble faiſoit notre bien être. Je cherchai cependant, d'un air bien naturel & ſans curioſité, à ſavoir ce que leurs amis & leurs connoiſſances penſoient de moi. Je leur fis dire que les *Welgreen* me trouvoient charmante, & rien de plus; les *Weſtburne*, indécis, ne diſoient rien; ils paroiſſoient craindre de ſe tromper ſur mon compte, & ſouhaitoient de me voir & de me connoître. Juliette avoit bien ſu remarquer chez eux ces manières de courtiſan, qui tiennent de la fauſſeté & du dédain. Silence abſolu ſur ſir Charles; on ne ſavoit rien, pas ſeulement qu'il fût parti pour rejoindre ſon régiment. Quant à ceux qui ne me connoiſſoient pas, les uns croyoient que j'étois tout ſimplement une femme de Londres, qui étoit venue changer d'air; les autres,

que j'étois une Irlandoiſe fort riche, dont on ſauroit bientôt l'hiſtoire, & qui iroit ſans doute à Bath. La grande curioſité en un mot, rouloit ſur mes relations avec la maiſon de *Walmore*, chacun en raiſonnoit à ſa fantaiſie; ſur quoi je témoignai une indifférence totale. Je n'inſiſtai ſur aucun détail, & ce fut ſans intérêt que je parus écouter cet hiſtorique. On parla un moment de cette partie de plaiſir, qui a été renvoyée juſqu'à lundi prochain, & où je ne dois pas manquer, je l'ai promis ſolemnellement. Les *Welgreen* & les *Weſtburne* doivent y être, & ſix ou ſept autres perſonnes du voiſinage que je n'ai point encore vues, & que j'ai à peine entendu nommer : la choſe ſera un peu dangereuſe pour moi; c'eſt pour cela qu'il faut s'y expoſer. Sir Robert n'y ſera pas, & tu comprends comme tout cela ſera amuſant. Le projet eſt d'aller avec trois carroſſes à quatre milles d'ici. D'abord,

dans une maiſon qui eſt ſur la rivière ; là, il y aura un bateau dans lequel on remontera juſqu'au village de Stepholm ; on ſe promenera, on ira prendre le thé dans la belle maiſon de mylord *Ashburnam*, & je crois que l'on reviendra ſouper chez M. *Welgreen*. C'eſt, comme tu vois, chère amie, une partie de plaiſir dans les formes. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi le plaiſir y ſera, j'en ſuis fort peu en peine ; je m'afflige de l'obligation que je me ſuis faite d'y être, & je languis que ce moment ſoit paſſé. Je voudrois préciſément éviter ces occaſions, où la gaieté de la campagne donne des droits à la familiarité, aux queſtions, aux quolibets un peu lourds de ces bonnes gens ; il faudra être gaie & réſervée, honnête & impoſante ; il me ſemble que je ſuis ſûre d'être ce qui me plaira. Mais laiſſe-moi t'entretenir d'un objet plus intéreſſant, que je n'avois point

perdu de vue, & auquel je ne penſois point ſans émotion.

Ce cinquième jour qui ne pouvoit pas ſe paſſer comme les précédens, qu'il étoit impoſſible de ſupporter ſans me voir; ce cinquième jour étoit le lendemain, on l'avoit dit à Betty lorſqu'elle porta ma réponſe; il y avoit beaucoup de monde chez mylord *Walmore*, & elle n'avoit vu qu'Henri : c'eſt ce que j'appris en rentrant chez moi. Ce lendemain arriva enfin, & après ce qui s'étoit paſſé, tu peux juger, ma chère Nancy, ſi j'étois tranquille, ſi l'émotion étoit dans mon ame, ſi chaque moment, ſi chaque bruit redoubloit les battemens de mon cœur. La première choſe qui frappa mes yeux, ce fut ce ruban noir qui enveloppoit ſa main droite, & les premières paroles qu'il put articuler diſtinctement, furent des reproches ſur ce que je croyois qu'il m'avoit expoſée.

Il avoua que dans le moment de la chaleur & de la colère, il n'avoit penſé à rien, pas même à moi; que dès qu'il avoit pu y réfléchir, il avoit bien vu que l'événement pouvoit m'éloigner de lui; que l'on ne manqueroit pas de m'accuſer & d'en faire une raiſon pour me ſéparer entiérement de ſa famille; que dès-lors, il ne s'étoit occupé que de tout ce qui pouvoit empêcher ce malheur, & faire enſevelir cette aventure; que ſir Charles lui avoit promis le ſecret, & qu'il avoit pris tant de meſures avec tous ceux qui en étoient inſtruits, qu'il étoit sûr que tout reſteroit ignoré, & que le public ne ſeroit inſtruit de rien. Après avoir dit cela avec une volubilité charmante, après avoir fait tous ſes efforts pour me raſſurer; mais miſs, continua-t-il du ton le plus touchant, que voulez-vous que je faſſe aujourd'hui? Puis-je vivre plus long-tems dans cette gêne, dans cette incertitude, dans les

angoiſſes de votre départ ? Ce matin ; j'ai parlé de vous à mon père, il a pu voir tout ce que je penſois ; j'ai répété cent fois que vous étiez la ſeule femme qui pût rendre heureuſe une famille entière. Ma mère eſt ſurvenue, elle a parlé de je ne ſais quelle lettre des *Dunnings* : j'ai pris encore cette occaſion de proteſter qu'il m'étoit impoſſible de penſer à cette alliance, que la mere & la fille étoient des femmes qui ne nous convenoient abſolument point ; que d'ailleurs, il n'y avoit aucune néceſſité de me marier, & que j'aimois mieux y renoncer pour toute ma vie. Miladi ne m'a point répondu auſſi vivement que je m'y attendois ; la converſation a tourné en propos vagues & indifférens. Mylord a demandé deux fois ſi vous ne viendriez plus chez lui, pourquoi il étoit ſi long-tems ſans vous voir ? Je vous conjure, Miſs, a continué ſir Robert avec vivacité, & en prenant une de mes mains,

venez-y ce ſoir, & demain, oui, demain, mon ſort ſera décidé ; mais il l'eſt déjà, il eſt très-certain que je ne puis vivre ſans vous, que je mourrai, ou que nous ſerons enchaînés l'un à l'autre pour la vie. Aujourd'hui je demande à vos pieds, ſi vous vous y oppoſez? — Il a levé ſes yeux ſur les miens, & il attendoit ma réponſe. Il y a deux mois, chère amie, que je l'aurois faite avec un ſang froid extrême, que j'aurois dit les meilleures raiſons, que j'aurois été gaie même : aujourd'hui mes idées ſe heurtent, s'étouffent, & je ne puis plus dire tout ce que je voudrois. Je pus à peine, en le remettant à ſa place avec la main qu'il tenoit, le prier par des mots entrecoupés de penſer à ce qu'il ſe propoſoit ; il vit mon embarras, & ſa délicateſſe vint à mon ſecours. Il m'interrompit, il jura qu'il déſiroit mon bonheur autant que le ſien, qu'il vouloit le conſentement de toute ma famille, com-

me il étoit sûr d'avoir celui de la ſienne ; dès qu'elle auroit renoncé au calcul de cette miſérable fortune. Je ne te dirai point, chère amie, le reſte de la converſation ; je n'articulois rien de ſuivi ; c'étoit des phraſes qui ne ſignifioient rien, des lieux communs que je ne penſois point & que j'aurois voulu repouſſer. Il ſembloit que c'étoit ce qu'il demandoit, il profitoit de mon trouble pour en conclure ce qu'il lui plaiſoit. Enfin, voyant que je regardois ſouvent ce ruban noir ; ce n'eſt rien, me dit-il, adorable miſs, une égratignure légère & guérie même ; & en même-tems il fit des mouvemens avec la main pour me faire voir que toutes les articulations étoient bien libres. En s'en allant, il me dit encore, que je ne pouvois pas renvoyer plus loin d'aller voir ſes parens ; que milord le demandoit inſtamment ; que hier, à la fin du repas, il s'étoit fort égayé, & il avoit toſté à ma ſanté ; que l'on s'étoit occupé

occupé un moment de moi, & que pendant ce tems-là miladi l'avoit fort examiné. — Croirois-tu, chère Nancy, que je fus preſque bien aiſe de le voir partir ? J'étois horriblement mécontente de moi, je n'avois rien dit, rien exprimé de ce que je voulois ; j'avois été d'une bêtiſe & d'une inſipidité inſupportable ; plus je me déplaiſois à moi-même, plus je me condamnois, & plus je voyois ſir Robert prendre un air content & aſſuré. Les hommes connoiſſent-ils donc toujours ce qu'il y a de favorable pour eux ? Tout ſert-il donc de langage à nos ſentimens ? Je devois être ſatisfaite, puiſque j'avois vu & entendu tout ce que je voulois ; l'amour-propre me diſoit que je devois tout à ſon cœur & rien à ce que j'étois, & la petite vanité m'avoit conduit devant une glace où je me perſuadai que cet embarras, que cette défiance de moi-même avoit ajouté à ce qui pouvoit plaire ; je me flattai que

tout pouvoit être mis ſur le compte de la modeſtie & de la réſerve, & que l'opinion de ſir Robert ſur mes ſentimens n'en avoit point ſouffert ; enfin, je ne me quittai qu'après m'être bien raccommodée avec moi-même, & en proteſtant tout bas que l'envie de lui plaire étoit ma ſeule inquiétude. Dans ma diſtraction, je ne prenois point garde à Betty, qui étoit là depuis que ſir Robert étoit ſorti ; elle regardoit avec des yeux ardens de curioſité, & elle me faiſoit des offres inutiles ; je la regardai à mon tour ſans lui rien dire, ſes yeux ſe trouvèrent ſi fixés ſur les miens & peignoient bien l'intérêt & ſon tendre attachement pour moi, que je ne pus m'empêcher de l'embraſſer : chère Betty, lui dis-je, quand tu ſeras heureuſe, ſouviens-toi de moi ; ce n'étoit pas encore là ce que je voulois dire. Ce jour étoit malheureux : aller chez les *Walmore*, après tout ce qui s'eſt paſſé, ce n'eſt point une viſite

indifférente ; j'y ſerai craintive, embarraſſée, la préſence de ſir Robert m'intimidera, j'aurai une eſpèce d'effroi en voyant cette main bleſſée ; les yeux perçans de miladi me verront coupable ; je n'échapperai à rien de ce que l'on voudra croire : je ne me ſens plus aucune force, je ne puis plus être fauſſe ; j'aurois la lâcheté d'être vraie & franche, s'il falloit en venir à un aveu. Je fus vraiment en peine de moi, je tâchois en vain de reprendre courage, mes efforts me faiſoient ſentir ma foi bleſſe, & j'éprouvois un mal-aiſe que je n'avois point encore éprouvé ; je cherchai à m'en guérir, je pris des liqueurs fortes & reſtaurantes, je me rappelai que la muſique rendoit quelquefois du reſſort aux nerfs & faiſoit diverſion aux anxiétés de l'ame ; je pris mon piano-forté, que je n'avois pas touché depuis longtems ; je jouai toute la muſique que je ſavois, je me forçai à en lire de la nou-

velle, & j'en reſſentis quelques bons effets. Mais l'heure de partir étant venue, je fus dans une vive émotion; cependant je ne voulus point reculer, & ſurmontant mes craintes & ma répugnance, j'appelai Betty, je me mis en chemin avec une vivacité & une promptitude qui tenoient de la fièvre. Betty ne diſoit rien, oſoit à peine me regarder, ſe tenoit à côté de moi, m'offroit ſon bras, & je l'aurois entendu ſoupirer, ſi j'avois pu entendre quelque choſe. Près du château, nouveaux battemens de cœur; je penſe, je réfléchis; mes craintes ſont puériles, diſois-je. Je rapproche les objets & je vois que bien loin de rien appréhender, tout ſera pour moi; lord *Walmore* me reverra avec plaiſir; miladi ſera bien aiſe que je revienne & que cette hiſtoire du cocher n'ait aucune ſuite; miſs Henriette à qui je parlerai de colifichets de modes venues de Londres, ſera bien contente; & ſir Robert

jouira du plaiſir de me revoir au milieu de ſa famille. Les monſtres s'évanouirent à mes yeux; je commençai à voir que tout ce que je craignois étoit l'ouvrage de mon imagination, & que cette viſite devoit ſe paſſer auſſi bien que toutes les autres. Ce fut le premier moment où je goûtai un peu de calme, ma reſpiration devint plus libre, je me ſentis même un petit mouvement de fierté. Je traverſai la cour, j'entrai dans la maiſon, je parvins auprès de milord, avec la fermeté & l'aſſurance d'une femme qui compte ſur ſes amies, & qui mérite leur conſidération. C'eſt ainſi que je répondis aux démonſtrations de joie & d'amitié de milord; je me mis au ton bruyant de ſa gaieté, & entre miladi, miſs Henriette & moi, il n'y eut que des honnêtetés naturelles & amicales. Plus à mon aiſe, je m'attachai à milord : ſa ſanté, quelques contes, fournirent à ce qui pouvoit égayer la converſation; le plaiſir

qu'il prenoit à m'entendre, me donna une gaieté charmante que je lui communiquai : depuis long-tems le bon lord n'avoit autant ri. — Sir Robert enchanté de la joie de ſon père & de m'en voir la cauſe, ſe joignit à nous & rit auſſi ; ſa mère & ſa ſœur ſe mirent encore de la partie. On cauſoit, on rioit, & pendant tout le tems que je fus avec eux, ils eurent l'air gai & content ; il n'y eut plus un moment de ſilence & de ſérieux : il ſembloit qu'on eût retrouvé un enfant perdu, & il n'y avoit que miladi & moi dont la gaieté ne fût pas bien pure. Les yeux de ſir Robert diſoient mille choſes que j'entendois ; il me faiſoit valoir avec une adreſſe charmante, il me mettoit ſur la voie de tout ce qui pouvoit plaire à milord & à miladi, & je ne négligeois rien de ce qui pouvoit y contribuer. J'étois aſſez contente de moi, ſir Robert l'étoit auſſi ; j'étois preſque heureuſe ; cette viſite, que je redoutois,

étoit devenue un bien & un plaiſir. J'avois cependant une légère inquiétude ſur mon retour ; remonterai-je dans cette voiture ? ſir Robert ſera-t-il là ? Tout devient une peine quand le cœur cache quelque choſe. Je ſouhaitois de m'en retourner ſeule, & comme j'étois venue; je craignois, je ne ſais pourquoi, d'altérer les bonnes diſpoſitions où j'avois mis tout le monde pour moi. Au bout d'une heure & après avoir pris le thé, on demanda ſir Robert ; il rentra bientôt avec trois gentilshommes de ſes amis. On ſe rangea en cercle, on devint ſérieux. Un de ces hommes parloit beaucoup & bégayoit d'une manière extraordinaire. L'air d'étonnement avec lequel je le regardois fit rire miſs Henriette ; miladi ſe fâcha & nous allions être tous dérangés, ſi heureuſement il n'eût toujours cauſé ſans prendre garde à rien. Ces meſſieurs avoient avec ſir Robert des affaires de chaſſe & de chevaux, pour

leſquelles ils ſortirent avec lui. Je pris ce moment pour m'en aller ; milord s'empreſſa de me retenir, proteſta qu'il n'y avoit de gaieté qu'avec moi, m'invita à venir dîner le dimanche ſuivant. Preſſez-la donc, dit-il à miladi, je veux qu'elle vienne ſouvent, & la faire connoître à tout le monde. Miladi, ce jour-là, avoit juré d'être bonne, & j'en eus peur. Elle me preſſa, me fit promettre de n'y pas manquer. Milord voulut me faire voir comme il marchoit bien ; on appella Henri pour le ſoutenir, il prit ſa canne & m'accompagna juſqu'à la porte de la chambre. Il eut tout le tems de me faire une aſſez longue hiſtoire qui lui étoit arrivée dans un certain quartier de Londres, que je reconnoîtrois parfaitement. Chère Nancy, la bonté, la douceur, l'humanité chez les vieillards, les rend ſi intéreſſant, ſi reſpectable, que j'aime milord *Walmore* comme... hélas ! comme le père

de ſir Robert ; j'adore tout ce qui lui appartient, & je vois mon bonheur par tout où il ſera. Miſs Henriette m'accompagnoit, il faiſoit très-beau, je lui propoſai de ſe promener un moment dans les jardins : tu vois bien que j'ai à lui parler de ſir Charles *Weſtburne;* il m'importe de ſavoir ſi tout eſt ignoré, on n'avoit point prononcé ſon nom & ma curioſité en étoit augmentée. J'eus aſſez de peine à faire tomber la converſation ſur lui, & quand j'en parlai, on me dit aſſez brièvement qu'il avoit été obligé de rejoindre ſon régiment ; qu'il iroit en Amérique & qu'on ne le reverroit peut-être plus. Je vis très-bien que miſs Henriette ne penſoit rien de plus ni ſur elle ni ſur moi ; je pouvois compter ſur les ſoins de ſir Robert, pour que rien ne tranſpirât, & je jugeai qu'aux yeux de la jeune *Walmore*, c'étoit un grand défaut que d'aller en Amérique. Je lui dis qu'il y avoit bien long-tems que nous

n'avions chanté enſemble, que la première fois que je reviendrois, nous nous rendrions dans le boſquet où nous étions dans ce moment, & que je lui apprendrois un *duo* françois de Philidor. Elle me répondit qu'elle n'oſeroit jamais chanter du françois ; & voyant mon étonnement, elle ajouta que ſon oncle qui avoit été capitaine de vaiſſeau & frère de miladi, avoit fait promettre à ſa ſœur avant de mourir de ne jamais permettre que ſes enfans, & ſur-tout ſa fille, chantaſſent du françois, ni même qu'ils appriſſent cette langue ; que miladi en avoit pris l'engagement au moins pour ſa fille, auſſi long-tems qu'elle ſeroit ſous ſes yeux ; & que ſur-tout elle n'oſeroit pas chanter des airs françois, dans un moment où la nation étoit en guerre avec la France. — Il me fut impoſſible de ne pas rire de cette fantaiſie ; je lui promis de traduire les paroles en Anglois, je lui dis que ſa voix étoit très-

jolie & qu'il ne falloit pas la négliger. Je m'informai de cet oncle : il eſt mort il y a pluſieurs années ; ſa veuve & une fille demeurent à Londres ; *Bridges* eſt leur nom ; elles viendront peut-être ici à la fin de l'automne. Par une ſuite de confiance & de curioſité, je fis des queſtions ſur tout le reſte de la famille & ſur ſes relations ; la pauvre miſs ne me cacha pas qu'elle s'ennuyoit beaucoup de l'eſpèce de retraite où ils vivent depuis la maladie de milord ; elle ſoupire après la capitale, & elle attend avec impatience quelqu'événement qui l'y conduiſe. Outre la ſanté de ſon père, il y a auſſi des affaires malheureuſes qui les en éloignent & qui les ont même ſéparés d'une partie de leurs parens. Elle dit un mot du mariage de ſon frère avec miſs *Dunnings*, elle en parla comme d'un de ces évènemens heureux qu'elle eſpéroit, & ſur lequel on comptoit. Il étoit inutile qu'elle sût mon ſentiment

là-deſſus, & me trouvant dans ce moment dans la cour, j'eus le plaiſir de voir Tom avec Betty qui m'attendoient, & qui étoient venus au-devant de moi; c'étoit la première ſortie du pauvre *Wilſon*, il avoit voulu eſſayer ſes forces à mon ſervice, il parloit de moi & de ſon rétabliſſement aux gens de milord, qui étoient autour de lui. Je pris congé de miſs, & je revins chez moi bien plus heureuſe que j'en étois partie. Nous paſſons notre vie, chère Nancy, entre les inquiétudes inutiles & les eſpérances trompées : les jouiſſances ſont des inſtans qui échappent ſi vîte ! Heureux, je crois, celui qui végète ſans ambition & ſans projet ! Ce n'eſt pas moi, chère amie, il eſt pour moi bien peu de momens calmes. Je profitai de celui que je goûtois alors pour continuer cette lettre qui a été écrite à pluſieurs repriſes, comme tu pourras t'en appercevoir : Je la finis aujourd'hui, quoiqu'il me reſte encore bien des choſes à te dire ; elle

eſt aſſez longue ; & c'eſt beaucoup, ſi tu peux lire encore que je t'aime, & que la plus tendre des amies ſera toujours, C. B.

LETTRE XXXIX.

Camille à Nancy.

SI tu t'intéreſſes pour ton amie, ma chère Nancy, tu attends avec inquiétude l'iſſue de ce jour qui devoit décider du ſort de ſir Robert, à ce qu'il diſoit lui-même. J'en aurois tremblé, ſi je ne me confiois dans ſa prudence. C'étoit un mot dit dans la chaleur de la paſſion. Quand il s'agit de décider de ſon ſort, il eſt toujours une ſecrète timidité qui en fait retarder le moment ; il n'étoit pas encore aſſez favorable pour engager ſir Robert à faire quelque démarche déciſive ; elle eût été dangereuſe ; je le jugeai ainſi, & je me repoſai ſur ce qu'il feroit & ſur ce que lui

dicteroit ſon ſentiment. Je reçus ce billet le lendemain à midi.

Sir Robert à Camille.

Vous étiez adorable hier, miſs, & ne l'êtes-vous pas toujours ? Il ne faut que vous voir, que vous entendre pour le ſavoir comme moi; oh non pas comme moi, mon cœur ſeul étoit fait pour ſentir tout ce que vous êtes, c'eſt ſur lui que vous deviez faire des impreſſions qui ne s'effaceront jamais; elles deviennent tous les jours plus profondes, & aujourd'hui elles tiennent à ma vie. Que j'étois heureux hier au ſoir de vous voir au milieu de ma famille, aimée, careſſée par mon père ! Ma mère auſſi étoit ſi bonne ! il y avoit longtems que ma ſœur n'avoit été auſſi gaie, & le plaiſir de tous étoit le mien. Quels momens heureux vous nous feriez paſſer ſi une fois..... Oui, miſs, ſi une fois vous

êtiez à nous. Mon père verroit encore des jours de joie & de plaiſirs, ſa vieilleſſe pénible ſeroit conſolée ; ma mère ſeroit ſans inquiétude en jouiſſant de votre eſprit, de vos qualités ; & moi ?..... Mais quel tableau je vous offre ! oſerois-je le faire, ſi je ne connoiſſois votre cœur, votre caractère, vos vertus ; & j'ajoute que je ſerai-là pour vous contempler, pour vous admirer, pour vous adorer. Ne ſoyez pas inſenſible à un pareil ſpectacle, miſs, je vous en conjure. Mais pourquoi ma mère étoit-elle ſi bonne hier ? Point de nuages, point de vivacité : ce calme heureux, eſt d'un bon augure, & j'ai penſé toute la nuit au moyen d'en profiter ; j'ai cru que le moment étoit venu, & l'agitation ne m'a point quitté. Pourquoi notre bonheur a-t-il tant de peine à s'arranger avec celui des autres ? Quoi de plus ſimple que de dire à un père, à une mère que l'on chérit : Voilà mon bon-

heur, veuillez-y conſentir, & m'aider. Plein de cette idée, je ſuis entré chez milord auſſi matin que je l'ai pu, je ne l'ai point trouvé auſſi bien que je m'y attendois; il avoit ſouffert, il avoit de l'humeur, il parloit de la mort, & étoit bien loin de ce que j'avois à lui propoſer : j'ai dû reſpecter ſa ſituation. J'ai paſſé chez miladi, elle étoit fort occupée, elle écrivoit, elle a voulu m'en faire un myſtère, & elle m'a renvoyé. Je ſuis allé murmurer dans les jardins, j'ai cherché les endroits où je vous avois vue, miſs, je n'en ai ſenti que plus vivement le malheur de ces jours perdus, de ce tems éloigné, de ces obſtacles qui naiſſent, & qu'il faut reſpecter; ma ſeule conſolation étoit de vous écrire, & de venir penſer avec vous : mais vos penſées ſont peut-être loin des miennes, & tous les obſtacles ne ſont, ſans doute, pas autour de moi. Eſt-ce que vous ne ferez rien encore auprès de

votre famille ? Eſt-ce que vous ne la diſpoſerez point ? Faudra-t-il attendre encore des difficultés, des chagrins, & votre cœur ne me raſſurera-t-il jamais pleinement ? Ces meſſieurs qui vinrent hier nous interrompre ſi cruellement, m'obligent d'aller aujourd'hui à leur campagne qui eſt à cinq milles d'ici ; ils ont des affaires ſur leſquelles ils veulent me conſulter, & où ils croient que je puis leur être utile. Je ne reviendrai que demain, mais aſſez-tôt pour me préſenter chez vous le ſoir, & vous aſſurer de mes reſpects.

P. S. Il eſt certain que ma mère a de nouvelles correſpondances ; cependant je ne ſaurois en prendre de l'inquiétude ; elle attend auſſi des lettres. — Vous avez promis de venir dimanche, miſs, il eſt impoſſible que la ſemaine prochaine ne ſoit pas importante. — J'ai reçu une lettre de *Belfloor*, comme

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD LIBRARY

elle peut vous amuſer par ſa ſingularité, & vous faire connoître mon ami; je vous l'envoie. Bonjour, miſs.

Belfloor à ſir Robert.

Je reçois tonjours tes lettres avec plaiſir, mon cher ami, & quoique je ne ſois pas ici ſans occupations, je ſuis toujours prêt à faire tes commiſſions. Je ne ſuis pas heureux dans celle que tu me donnes, je n'ai pu apprendre un mot de ces maudits Irlandois ou Catholiques que le diable emporte; & il a sûrement emporté ce cocher, car on n'en a pas entendu parler. J'ai envoyé deux fois mon valet-de-chambre à l'endroit que tu avois indiqué, il n'en eſt pas queſtion à une lieue à la ronde, & perſonne n'a vu le drôle. Mais dis-moi qu'eſt-ce donc que tout cela? Ces gens dont tu veux t'informer, & que perſonne ne connoît, ce cocher

qui s'eſt enfui, cette perſonne qui t'intéreſſe ſi vivement? As-tu quelque folie dans la tête? Ton cerveau eſt-il frappé de quelque viſion amoureuſe, romaneſque? A la campagne on y eſt aſſez ſujet, & ces jeunes gens qui ſont ſi ſages, qui reſtent ſi bien avec leurs chers parens, finiſſent toujours par quelque noble extravagance. Je te ſomme de me confier celle-ci, tu ſais combien je ſuis ton ami, & que je puis te donner de bons conſeils. — Eh bien! cette perſonne qui a l'honneur d'intéreſſer ſi vivement ton innocence & ta candeur eſt une campagnarde, quelque jolie payſanne, quelque fille de Briſtol, peut-être, qui aura été élevée à Londres; tu n'auras pu réſiſter à ſon air maniéré, & que tu crois bien naïf. Compte, mon cher ami, que ſi tu t'attache à quelque fille, tu y ſeras attrapé. Viens un peu ici apprendre à connoître le monde & les

femmes ; je te ferai faire de bonnes connoiſſances, & je te donnerai de bonnes inſtructions. Tu ſeras préſenté chez miladi *Brenton* qui eſt, ma foi, une femme adorable ; nous verrons auſſi quelques demoiſelles de Weſtminſter qui ſont charmantes, & qui vaudront peut-être bien toutes tes campagnardes bien pâles, bien froides & bien droites. Il faut abſolument que tu viennes à Londres cet hiver, c'eſt aſſez t'enterrer dans ta famille & dans ta province. En attendant, ne fais point de ſottiſes, & dis-moi ce qui t'occupe. C'eſt dans quelques ſemaines que je compte faire mon voyage, & que j'irai te voir. J'ai rencontré deux ou trois fois milord *Belton*, il m'a parlé de toi & de tes parens ; le connois-tu ? C'eſt un charmant gentilhomme, fort honnête & fort prévenant ; il veut auſſi aller à Briſtol, nous irons peut-être enſemble ;

je te le ferai connoître. Adieu, mon cher ami, tu verras que je ſerai toujours le tien & ton ſerviteur B.

P. S. Tu ſais que les affaires d'Amérique vont aſſez mal; milord *North* n'oſe plus bâiller en Parlement. On croit qu'à la fin de l'année nous aurons un autre miniſtère.

Je crains ce *Belfloor*, chère Nancy; il eſt de ces hommes légers qui ſe font un jeu de tromper les femmes & les hommes quand cela leur convient. Je ſuis fâchée que milord *Belton* le connoiſſe, ſon ame eſt ſi honnête, il ſera ſa dupe. Exhorte-le à s'en défier; que ſur-tout il ne ſoit jamais queſtion de moi entr'eux. D'ailleurs je redoute peu de le voir; je ſais tout l'aſcendant qu'une femme qui penſe & qui eſt ſans coquetterie peut avoir ſur ces charmans ſcélérats: il viendra, il me regardera, me

trouvera peut-être aſſez bien pour m'adreſſer de jolis propos; il eſſayera de me flatter, je l'écouterai avec cette indifférence, avec ce ſang froid qui annonce que l'on connoît l'homme qui parle & ce qu'il débite. Il verra peut-être auſſi que je ne ſuis pas extrêmement bête; mais mon air d'innocence lui en impoſera ſur-tout. Alors il fuira, il dira que je ſuis inſipide, inſupportable, & à ſir Robert, bien pis encore. C'eſt ce que je veux, j'éloignerai de moi ce *Belfloor*, il ne pourra parler que de mon eſprit & de ma figure; nous ne nous connoîtrons point, il ne ſaura rien de mon hiſtorique : mais encore une fois, chère amie, que milord *Belton* ne ſe lie point avec lui, qu'ils ne viennent point ici enſemble. Au reſte, ce n'eſt que dans quelques ſemaines que le voyage doit ſe faire, & alors je ne craindrai plus perſonne. — C'eſt ce que je penſai après la lecture de ces deux lettres. J'ai

peut-être trop de facilité à voir tout en bien, à tout eſpérer des évènemens : quand j'ai lu une lettre de ſir Robert, il me ſemble qu'il ne doit plus y avoir de malheur dans le monde, & je crois que tout eſt arrangé pour le ſuccès de ce que j'eſpère : les poſſibilités naiſſent dans ma tête, je les crois des certitudes, & mon ame jouit de l'avenir. Apprends-moi à m'en défier toujours, & pour cela j'ai bientôt beſoin d'une de tes lettres ; tu ne m'éblouis pas ſur cet avenir, & s'il me trompe, ce ne ſera pas ta faute. Que ce ſoit, chère amie, toujours ton amitié qui m'éclaire, je ne puis te ſoupçonner d'un autre ſentiment. — Je devois donc voir ſir Robert le lendemain : eh bien! mon occupation eſt toute trouvée juſqu'à ce tems-là, je l'attendrai. Je ne trouvai point d'autre réponſe à faire à ſa lettre, & je renvoyai Henri ſans en faire aucune. J'étois aſſez heureuſe pour ne ſouhaiter que le repos &

la ſolitude ; je n'avois pas trop de tems pour penſer & pour t'écrire. Quand je ſuis fatiguée, mon papier eſt là ſur mon bureau ; il me ſemble que tu y es auſſi, & je te parle de tems en tems. Betty, qui voit tout, qui me dit tout, me trouva un air tranquille & ſerein qu'elle ne m'avoit point vu depuis longtems ; elle dit quelque choſe de ma bonne ſanté ; je la force de s'expliquer : elle ajoute qu'elle voit bien que je ſuis contente, que ſir Robert le ſera, & elle, ainſi que ſon père & ſa mère ; elle rioit. Je lui dis qu'elle étoit un enfant, que les petites filles croient tout, & je lui défendis de penſer autre choſe que ce qu'il me plairoit. Le tems s'écoule, le jour eſt fini, & je ne m'en apperçois pas ; il n'auroit duré qu'un inſtant ſi les filles du miniſtre ne fuſſent venues le ſoir ; je ne m'en ſouciois pas, & cependant elles furent bien reçues ; c'eſt-à-dire, avec cet air impoſant, & cette hauteur

polie

polie & honnête qui éblouiſſent les petits eſprits, & arrachent le reſpect. Les bonnes filles s'y livrèrent abſolument ; mon fauteuil étoit un trône & ma chambre un palais où elles avoient l'honneur d'être admiſes : aſſiſes ſur le bord de leurs chaiſes, leurs contenances bien droites, leurs diſcours bien timides, faiſoient un contraſte parfait avec mon air aiſé de protection. Je me plaiſois aſſez à ce petit preſtige, & tout bas je leur promettois de penſer à elles du château des *Walmore*. J'étois un peu heureuſe, parce que ma vanité étoit ſatisfaite ; il falloit perſuader ce qui n'étoit pas, & j'allois trop loin ; ma mémoire trop officieuſe me dit que je n'étois que la fille d'un miniſtre, & tout s'évanouit ; je devins affable, humble & prévenante ; je careſſai les pauvres filles, je les mis à leur aiſe. Alors ſeulement elles me remercièrent

encore des rubans. La reconnoiſſance eſt plus aiſée avec ſes égaux; j'en pris occaſion de leur montrer les colifichets de mode que tu m'as envoyés, & enſuite mes robes, & quelques bijoux. Elles me trouvèrent bien riche, bien magnifique; l'amour-propre voulut abſolument mettre cela à la place de ce que je croyois perdre en me familiariſant, ou plutôt je m'amuſai à faire de ces deux pauvres êtres tout ce qu'il me plut. Je donnai de grands éloges à leur père, je dis que je le regardois comme mon ami, & que ſans doute, il pourroit me rendre de grands ſervices à Londres ſi j'en avois beſoin. Elles me dirent qu'il avoit un ami auquel il écrivoit ſouvent : c'eſt ce que je voulois ſavoir ; ſon nom eſt *Nohman*, il demeure dans Black-head-Street : je ne ſais s'il eſt néceſſaire de connoître cet homme, il en viendra sûrement quelque

choſe; nous verrons. Voilà tout ce que j'ai à te dire ce ſoir; je reprendrai ma lettre demain. Adieu.

J'ai reçu ce matin un meſſage des *Dagby*, je ne dois abſolument pas manquer lundi de me rendre chez elles, ou je ſuis une mauvaiſe amie; elles comptent ſur moi. Dès que mon amitié eſt engagée, j'irai sûrement. Je crains ce jour, chère Nancy; c'eſt un ſacrifice que je ferai, & cependant c'eſt moi qui en dois marquer de la reconnoiſſance. Que je hais le plaiſir! Cependant je pourrois m'en promettre, je ſerai avec des amies; vraiſemblablement je ne ſerai pas la plus laide de l'aſſemblée; je ne dois craindre ni les vieilles, ni les nouvelles connoiſſances. Je pourrai m'amuſer ou d'elles ou avec elles; cependant je ſuis sûre d'être malheureuſe, & je languis bien que ce jour ſoit paſſé. J'ai donc attendu cette viſite de ſir Robert, Nancy, tout le jour, tout le len-

demain; il y a eu des heures longues, il y en a eu de courtes, & elles étoient toutes également remplies : ſir Robert ne pouvoit arriver que trop tôt ou trop tard, & j'aurois eu de la peine à dire à quelle heure il arriva. Il avoit l'air ſérieux & occupé, j'aurois voulu pouvoir bien vîte lire dans ſon ame; il lui plut d'être cérémonieux, & mon impatience éclatoit déjà qu'il en étoit encore aux complimens & aux monoſyllabes. Je demandai du thé pour avoir quelque choſe à faire, & je me promis bien de me venger. Ce thé alla fort mal; ſir Robert étoit tranquille, même un peu diſtrait à ce qu'il me paroiſſoit; mes mouvemens en devenoient plus précipités, je renverſai les taſſes, la jatte, j'aurois voulu tout renverſer pour ſortir de cette anxiété; mais j'y reſtai juſqu'au moment où il dit enfin qu'il partoit lundi; qu'il alloit faire une abſence de pluſieurs jours, qu'il ne pouvoit ſoutenir

de n'emporter que de l'incertitude, & de me laiſſer ici en proie aux évènemens, & à tout ce qu'il plairoit à mon indifférence ou à mes fantaiſies de faire. En vérité, Nancy, je fus ſoulagée; & je dis en moi-même, n'eſt-ce que cela ? quoique réellement cette abſence fût un cruel chagrin. Après un moment de ſilence, pendant lequel mes yeux rencontrèrent les ſiens: de pluſieurs jours, lui dis-je ? Oui, miſs, de pluſieurs jours, de pluſieurs ſiècles. J'ai laiſſé paſſer le tems & rien n'eſt arrêté; je crains tout, & je me trouverai peut-être le plus malheureux des hommes. — Ce fut mon tour d'avoir du ſang-froid : je lui dis avec la plus grande tranquillité, que la fréquence de ſes viſites commençoit à m'inquiéter, que l'on ne manqueroit pas d'en parler, que j'allois devenir le ſujet des converſations, & que dans ma ſituation c'étoit tout ce que je craignois le plus; que ſon abſen-

ce feroit une diverſion, que pendant ce tems-là je recevrois des nouvelles que j'attendois, & qui changeroient ma poſition. — Préciſément, s'écria-t-il, tout arrivera contre moi, & il n'y aura plus que la mort ! Enſuite s'interrompant & reprenant avec un ton impoſant : Oui, miſs, dit-il, il y va de ma vie ; je ne ſais de quelle importance elle peut être pour vous, mais c'eſt une vérité, & vous en ferez tout ce qu'il vous plaira : je vous ai parlé avec franchiſe, & vous pouvez me trahir, me réduire au déſeſpoir. — Je lui répondis que je connoiſſois mieux ſes intérêts que lui-même, qu'il avoit l'emportement d'un jeune homme aveuglé, & que j'eſpérois avoir toujours la force d'écouter la raiſon, & de ſacrifier tout à ſes convenances. — Oh non ! reprit-il avec une douceur charmante, n'eſpérez point, n'écoutez point, ne ſacrifiez rien, laiſſez aller votre cœur,

il eſt fait pour le mien; je vous confie ma vie, mon bonheur, ils ne ſont pas indignes de vous, je le vois dans vos yeux : écoutez-moi, je vous prie, c'eſt la dernière fois que je vous parle de mes ſentimens ſans rien dire de ce que le ſort nous prépare. Nous avons une terre dans la province de Darby : un fermier, quelques difficultés à terminer avec des voiſins, d'autres affaires encore m'obligent de m'y rendre; il faut deux jours pour y aller; mon abſence ſera de quinze ou dix-huit jours, c'eſt un ſiècle : il peut arriver mille évènemens. Promettez-moi au moins, adorable miſs, que vous ne prendrez aucune détermination contraire à mon bonheur, & que je vous retrouverai comme je vous laiſſe. Au nom de Dieu écrivez à vos parens, dites leur tout ce que je penſe & tout ce qui eſt, qu'à mon retour je trouve.... Mais pourquoi s'oppoſeroient-ils à ce que je

demande avec des titres auſſi légitimes? C'eſt vous ſeule qui êtes cruelle, qui avez des ſcrupules barbares. — Cette abſence que je ſuis obligé de faire eſt cauſe que je n'ai rien dit encore à milord & à miladi; c'eſt ce matin qu'elle a été décidée, & il ſeroit dangereux de les quitter après leur avoir appris mon ſecret & mes deſſeins : d'ailleurs, pendant mon éloignement, vous aurez plus de facilité d'aller chez eux; mes parens vous connoîtront mieux, il vous aimeront davantage encore, & peut-être à mon retour..... Ah, miſs, laiſſez-moi me livrer à quelque eſpérance! — Ce ne fut pas ſans peine, chère Nancy, ſi je parvins à cacher ce qui ſe paſſoit alors dans mon ame. — Ma ſituation eſt cruelle, lui dis-je, j'étois venu ici pour être ignorée, pour laiſſer paſſer un tems fâcheux, & reprendre aſſez de forces & de ſanté pour faire un voyage pénible; le terme eſt bientôt venu, que

puis-je dire à mes parens? Qu'un jeune homme a pris du goût pour moi, & que je mettrai ſa famille au déſepoir? Non, monſieur, laiſſez-moi étouffer juſqu'au moindre ſentiment de l'amitié, mon cœur n'eſt pas fait pour être heureux, il tient trop au bonheur de ceux que j'aime: faites votre voyage, vous reviendrez plus tranquille, plus maître de ne ſuivre que vos convenances. Non, miſs, interrompit-il avec tranſport, jamais, jamais; je ne le puis, je laiſſe toutes les affaires, je n'écoute ni les ordres ni les peines de mes parens, ſi vous ne prometttez de ne rien changer juſqu'à mon retour, de ne point prendre de parti, & ſi je ne puis eſpérer que vous continuerez vos relations avec eux: mon abſence ne ſera point de dix-huit jours; dix tout au plus ſuffiront pour expédier les affaires: Promettez-le moi, miſs, je vous en conjure. Je lui dis que je n'avois pas beſoin de rien promettre;

qu'autant que je pouvois le ſavoir, il ne devoit rien arriver dans dix jours; que d'ailleurs, je ſentois trop les bontés de milord & de miladi pour ne pas continuer à y répondre comme je le devois. Vous craignez de dire trop, miſs, me dit-il, vous reſtez dans la réſerve d'une femme qui me regarde comme un jeune homme amoureux dont elle doit ſe défier: vous ne me connoiſſez pas, miſs, il me ſemble en vérité que je ne ſuis point amoureux : oui, l'amour eſt le moindre des ſentimens qui règnent dans mon cœur, c'eſt un beſoin abſolu d'être à vous, une impoſſibilité d'exiſter ſans vous; votre eſprit, votre caractère, les qualités de votre ame ſont néceſſaires à la mienne comme l'air que je reſpire; & quand je penſe que vous ſerez chérie de mes parens, admirée, adorée dans le monde, aucune puiſſance céleſte ne peut plus me détacher de vous; chaque penſée, chaque réflexion m'at-

tachent encore plus ; fuſſiez vous née dans la dernière condition des hommes, il faudroit que je fuſſe à vous. — Ici la rougeur la plus vive me monta au viſage ; il le remarqua, il me regarda avec plus d'attention. Je ne ſais, continua-t-il d'un air plus tranquille, ce qui ſe paſſe chez vous ; l'eſpérance eſt toujours prête à m'échapper. Adorable miſs, donnez-moi votre main, promettez que vous ne ſerez qu'à moi dès que tous les obſtacles ſeront levés..... Tous les obſtacles levés ! répétai-je avec la plus vive émotion ; & il avoit pris la main qu'il demandoit ; — Tous les obſtacles ! Eh ! les connoiſſez-vous ? Oui, répondit-il du ton le plus ferme, je les connois tous ; ſi votre cœur eſt libre ; mais je le ſaurois s'il ne l'étoit pas, contin a-t il avec impétuoſité, vous l'auriez dit il y a longtems ; vous m'avez écouté, je ne veux point d'autre engagement d'une ame comme la vôtre, vous êtes

incapable de vous faire un jeu des ſentimens d'un homme qui n'a que de la franchiſe, & dans ce moment même, je ne dis pas tout ce que j'oſe eſpérer; — & ſe jetant ſur la main qu'il tenoit encore; — oui, miſs, nous ſerons heureux: loin de nous toutes ces fauſſetés d'amour & de coquetterie; & s'il en coûte à vos préjugés de faire un aveu, je ne veux que votre ſilence, & cette main ſur laquelle je fais mes ſermens. — Je ne cherchai ni voix, ni parole, & je crois que je n'en aurois point trouvé. Enfin, cependant je pus articuler d'une voix étouffée: — Ah! vous ne ſavez point à quelle épreuve vous êtes réſervé! Je ne vous réponds plus, miſs, reprit-il; à préſent je me ſens aſſez de force pour ſoutenir votre abſence, j'irai où les affaires m'appellent; je les ferai, je m'en acquitterai avec les ſoins qu'elles demandent, j'y croirai votre amour-propre intéreſſé; j'y employerai dix jours, onze

jours s'il le faut, & je reviendrai, miſs, je reviendrai, & tout nous ſera propice. J'oſerai, pour ſoulager les ennuis de mon abſence, entretenir correſpondance avec vous : il ſeroit trop affligeant pour moi de paſſer une éternité ſans vous donner des nouvelles de mon exiſtence, moi qui ne reſpire que pour vous. Peut-être voudrez-vous bien auſſi m'informer de ce qui ſe paſſe ici & chez mes parens ; je recevrai avec autant de confiance que de plaiſir, les nouvelles que vous m'en donnerez. Je répondis : Vous avez des affaires à terminer, elles vous laiſſeront peu de tems : eſt-ce que vous écrirez encore à ce *Belfloor?* Je ſuis ſurpriſe que vous ſoyez ſi lié. C'eſt mon ami d'enfance, dit-il, nous avons été au collège d'Eaton enſemble, & je l'aime beaucoup ; il eſt un peu extravagant, mais il a le cœur excellent, & j'eſpère que la ville & les femmes ne l'auront pas tout-à-fait gâté.... Il me ſemble, lui dis-je, que cela eſt

déjà fait, & qu'il a aſſez mauvaiſe opinion de ſon ami & de ſes connoiſſances... Il a un peu de légéreté dans l'eſprit, continua ſir Robert, il eſt gai & fort aimable; il s'eſt toujours un peu moqué de ma façon de penſer, mais dans le fond il me rend juſtice & il a une vraie amitié pour moi. Je dis à ſir Robert que les lettres de ſon ami étoient plaiſantes, & que je ſouhaitois de les voir toutes, quoi qu'elles puſſent contenir; qu'il y auroit d'ailleurs toujours quelques nouvelles de Londres qui me feroient plaiſir. Il me promit de me les envoyer régulièrement, en ajoutant que comme il ne pourroit s'empêcher de lui parler de moi, il ne manqueroit pas d'en plaiſanter encore, mais qu'il étoit sûr de ce qu'il penſeroit quand il ſauroit la vérité & quand il me connoîtroit; qu'il portoit la gaieté par-tout, & qu'il ſeroit charmé de le voir venir quelquefois à leur campagne, où l'on avoit beſoin de diſtraction & ſo-

ciété. Je fis promettre encore à ſir Robert de m'envoyer exactement les lettres de *Belfoor :* tu comprends combien elles me ſont importantes, cet homme ſera un ſujet difficile à traiter : vois avec milord *Belton* tout ce qu'il y a à craindre de lui. — Nous parlâmes enſuite des *Dagby*, il les aime, il en dit du bien, il eſt fâché que ſa mère n'ait pas voulu former de liaiſons avec elles : il a entendu parler chez M. *Welgreen* de la promenade ou de la partie projetée pour lundi, il ne devoit pas en être ; je lui ai dit que j'étois fâchée d'y être engagée. Vous avez tort, miſs, m'a-t-il répondu, il eſt tems que vous ſortiez de votre retraite, tout le monde ſouhaite de vous voir, de vous connoître ; mes bons parens *Welgreen* ſe plaignent de votre réſiſtance là-deſſus. Pour moi, miſs, qui ſuis orgueilleux de mes ſentimens pour vous, je voudrois que toute la terre vît combien vous les méritez, tout le monde

applaudira à mon choix. Miſs, a-t-il ajouté en me regardant fixement, vous avez quelque ſujet d'inquiétude, d'embarras; votre ame eſt peinée, tout ſe peint ſur votre phyſionomie, elle ne peut tromper: je n'oſe vous demander aucune confiance & je reſpecterai toujours ce que vous voudrez cacher. Il eſt vrai, chère Nancy, que dans ce moment je me demandois, s'il ne falloit pas tout avouer; j'éprouvois un combat cruel, j'aurois voulu dévoiler le fond de mon cœur; le ſecret, la fauſſeté m'étoient devenus inſupportables, & cependant l'obſervation qu'il venoit de faire & qui m'invitoit à tout révéler, me décida au ſilence. Je ne ſais ſi tu as remarqué, chère amie, qu'il eſt au fond de nos ames une diſpoſition à la contrariété, qui nous détermine preſque toujours; tel parti eût été pris s'il n'eût été propoſé. Si ſir Robert n'eût rien dit, s'il n'eût pas voulu deviner, j'allois mettre

ſon cœur à l'épreuve ; il auroit vu la fille du miniſtre de Palmill. Je ne voulus pas être devinée, & ſa curioſité dont je voulus le punir, décida dans ce moment de la choſe la plus importante : je rejetai l'embarras qu'il croyoit appercevoir, ſur ma ſituation en général, en l'aſſurant, cependant, que je n'avois que des raiſons d'être tranquille ; & contre ma volonté, contre mon ſentiment je dis l'oppoſé de tout ce que j'aurois voulu faire. La fauſſeté eſt le poiſon de l'intérêt, elle mène aux propos vagues, communs & embarraſſés ; la converſation ſeroit devenue celle de deux êtres indifférens, ſi elle eût été plus longue. Il s'en eſt allé après avoir dit que je devois dîner le lendemain chez milord, & après avoir parlé de ſon départ qui doit être lundi, & de ſon retour qui ſera dans dix ou douze jours ; & ſes derniers mots furent étouffés. Je voulois cependant qu'il s'en allât content de moi, j'en avois

l'inquiétude. Heureuſement je crus voir dans ſes yeux de quoi me raſſurer. Ce ſont de véritables criſes, chère Nancy, que ces converſations avec ſir Robert; mon cœur en jouit & mon ame en eſt tourmentée; elles me laiſſent un abattement extrême, ou une agitation violente: je voudrois voler après lui, le rappeler, lui crier tout ce que je lui cache, tout ce qui m'oppreſſe; mais arrêtée par la crainte & le remord, je me confie en lui & je laiſſe aller l'évènement. Ce ſoir j'ai tout éprouvé après ſon départ; tu m'aurois vu courir, me promener à grands pas dans ma chambre comme une folle, & tomber enſuite ſur mon fauteuil en ſuffoquant, & ne pouvant preſque plus reſpirer. La nuit étoit venue, Betty n'apportoit point de lumière, ces petites circonſtances ajoutoient encore à ma ſituation; l'obſcurité, la ſolitude, m'inſpiroient de l'effroi. Betty eſt entrée, j'ai

été à elle à pas redoublés, & je ſuis tombée dans ſes bras. Cette chère enfant, touchée de mon état, a ſu me dire les choſes les plus tendres ; elle m'a fait aſſeoir, elle m'a pris les mains en cherchant à me conſoler & à me diſtraire ſans indiſcrétion, ſans perſécutions inutiles. Hélas ! chère amie, ſes ſoins tendres ont ramené le calme ; au bout de quelques heures, j'ai pu reprendre ma lettre ; j'ai trouvé même une douceur à rappeler à mon eſprit tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai penſé ; j'en ai toujours à te le dire & à m'entretenir avec toi. Il eſt deux heures après minuit, le ſommeil eſt encore loin de moi, cependant demain dîner chez les *Walmore*..... Adieu, chère amie, je me retrouverai avec toi au retour.

LETTRE XL.

Camille à Nancy.

TON amitié veut ſavoir, chère amie, ce que j'ai fait aujourd'hui, ce que je ſuis ce ſoir ; la mienne veut te le dire. C'eſt réellement un grand bien pour moi d'avoir à te rendre compte de mes actions & de mes penſées : mes peines en ſont ſoulagées, où je jouis mieux de mes eſpérances ; mes idées en deviennent plus claires, & je prends plus de force en raiſonnant de tout avec toi. Cependant, il faut toujours laiſſer paſſer le moment de fermentation ; ce n'eſt qu'après un aſſez long intervalle, que je puis reprendre le fil de mon hiſtoire & n'être qu'avec toi & mon papier. Il y a déjà quelques heures que je ſuis revenue de ce château des *Walmore*. Cette mai-

ſon eſt pour moi un foyer d'où part tout ce qui m'agite, tout ce qui m'émeut, tout ce qui réfléchit dans mon ame; ſi elle eût été à trois ou quatre milles plus loin, je n'aurois pas ſenti ſon influence; elle eſt tout près, il faut qu'elle ait ſon effet-juſqu'à l'entière conſommation de ſes forces ou des miennes. Aujourd'hui il y a eu choc & efferveſcence, & moins que jamais on peut juger du réſultat des combinaiſons. Je crois, en vérité, que l'on pourroit très-bien combiner nos caractères & nos actions avec les évènemens, ſuivant les procédés chimiques, & avoir une échelle calculée des produits. Par exemple, l'ambition, l'habileté, la fineſſe, la ſenſibilité des *Walmore* combinés & en fermentation avec les forces d'une jeune perſonne qui a quelques attraits, de l'eſprit, aſſez de connoiſſance, un peu de génie, & par-deſſus tout cela un ſenti-

ment violent : ne doit-il pas en réſulter un tout très-adhérent qui ſera homogène ou hétérogène, comme tu voudras? Laiſſe-moi rire de cette idée, chère amie, il faut bien appliquer de tems en tems ce que j'ai eu tant de peine à apprendre autrefois. J'ai cependant tout autre choſe à faire qu'à occuper mon eſprit à de folles ſpéculations ; mais pouvons-nous nous défendre d'un moment de gaieté au milieu des affaires les plus ſérieuſes ? On dit que les femmes ne meurent jamais de chagrin : ce qui les ſauve eſt sûrement cette facilité de paſſer d'un objet à un autre. Je retourne au mien, chère amie, & je te demande pardon de ce qui m'eſt échappé, car c'eſt préciſément ce que tu n'aimes pas. Je voulois aller à l'égliſe ce matin, la nuit a été ſi mauvaiſe, j'ai ſi peu dormi, que je n'en ai pas eu la force, je n'ai eu que celle de penſer à ce dîner & à la toilette qu'il demandoit ;

il doit y avoir beaucoup de monde, il faut faire voir que je ne ſerois peut-être pas ſi déplacée dans cette maiſon ; elle eſt un peu antique, les gens qui l'habitent ſont ſimples ; il faut être ſimple comme eux, point d'étalage, une robe unie, un grand mouchoir de taffetas blanc, point de mode françoiſe, ni dans la coëffure ni dans les ajuſtemens ; il faudra tâcher d'être belle ſans art. Betty vouloit me mettre des fleurs, des guirlandes, des aigrettes dans les cheveux ; elle ne pouvoit comprendre que je puſſe me contenter d'un ſimple nœud de gaze. J'achevois de m'habiller lorſque les demoiſelles *Dagby* entrèrent ; elles revenoient de l'égliſe, elles paſſoient chez moi pour ſavoir pourquoi je n'y étois pas, & pour parler encore de cette partie du lendemain. Juliette en m'abordant garda un certain ſilence ; elle me regardoit, elle m'examinoit avec un air d'étonnement, qui diſoit bien de moi

ce que je voulois, mais que je n'avois point encore vu chez elle. Quand une femme en trouve une autre mieux qu'elle ne s'y attend, ſon attention eſt toujours mêlée de bien de petites choſes, & ſurtout d'un ſilence que l'on interprête comme on veut. J'avoue que tu me l'as fait éprouver ſouvent, tu me l'as toujours pardonné; je le pardonnai auſſi à Juliette. Je fus à elle avec empreſſement, je lui fis mille careſſes, je ne lui donnai preſque pas le tems de faire aucune queſtion ni ſur moi, ni ſur les *Walmore*; je promis pour le lendemain. — Un moment après, le carroſſe qui venoit me prendre arriva; nous partîmes chacune de notre côté; elles, avec un air toujours plus ſérieux, & moi, ſans trop ſavoir ce que je faiſois. J'arrivai de même; toute la compagnie n'étoit pas encore raſſemblée; milord me reçut comme à l'ordinaire, avec bonté & gaieté; miladi me fit les plus grandes careſſes;

careſſes ; j'en fus inquiette & embarraſſée. Je ne te dis rien de ſir Robert, tu le vois aller, venir, être gai, honnête avec tout le monde, & avoir les yeux ouverts ſur moi quand il pouvoit. Je te dirai auſſi peu de choſes du dîner ; j'étois placée entre deux hommes que je n'avois jamais vus ; l'un, avec une perruque chiffonnée ſur le front, mangea beaucoup & ne dit rien ; l'autre parla à un voiſin, & fit peu d'attention à moi. Il y avoit de plus, trois gentilshommes qui étoient venus nous interrompre l'autre jour. Le bégayeur ne ceſſa de cauſer : comme il diſoit des choſes aſſez plaiſantes, on l'écoutoit ; il vit que je riois de ſes bons mots, il s'attacha à m'adreſſer la converſation : animé par mes réponſes, il redoubla de plaiſanteries, ce qui amena quelques inſtans de gaieté. Il y avoit déjà long-tems que les femmes ne diſoient plus rien, lorſqu'elles ſe levèrent ; miladi vint à moi & me

prenant par la main, elle me dit qu'elle vouloit me parler, & que nous paſſerions dans ſa chambre dès qu'elle auroit reſté un moment avec les dames. J'en fus émue, mais je profitai de l'air de confiance dont elle m'avoit parlé pour la ſuivre & faire voir à la compagnie que nous étions très-amicalement, très-familièrement enſemble. Cet entretien m'inquiétoit horriblement : je compris qu'elle vouloit prendre le tems où ſir Robert, reſté avec les hommes, ne pourroit nous troubler ni même s'en appercevoir. Enfin, au bout d'une demi-heure, elle vint me prendre & elle m'entraîna dans ſa chambre dont elle ferma la porte à la clef. Ma chère miſs, me dit-elle, en s'aſſéyant avec moi ſur un eſpèce de canapé, j'ai une ſincère amitié pour vous, & je veux vous parler avec confiance ; vous m'avez intéreſſée dès le premier moment que je vous ai vue, & je ne puis voir avec indifférence

qu'une perſonne auſſi aimable que vous, ſoit expoſée dans une province éloignée, à mille choſes qui peuvent arriver, & contre leſquelles vous pouvez être ſans ſecours. Je voulus interrompre par des remercîmens, elle m'empêcha de parler. Ecoutez-moi, me dit-elle, & vous verrez ſi j'ai de l'amitié pour vous, je veux vous parler avec franchiſe; je vois très-bien que mon fils eſt amoureux de vous..... Je voulus me récrier. Oui, miſs, amoureux de vous: eſt-ce que les jeunes gens ne ſont pas toujours amoureux? & vous êtes aſſez bien pour un jeune homme de vingt-trois ans..... Je vis qu'il ſeroit impoſſible de l'arrêter, je pris le parti d'écouter & de préparer une réponſe. — Mais quoi, continua-t-elle, pourriez-vous conſentir à être ou au moins à paſſer pour la maîtreſſe de mon fils?.... Elle put voir mon indignation, & je me reculai un peu d'elle. Je ſais, dit-elle alors, que je vous fe-

rai de la peine, mais un jour vous rendrez juſtice à mon amitié. Vous ſavez bien qu'un jeune homme & une jeune perſonne ne peuvent pas ſe voir ſouvent, même quelquefois, ſans faire cauſer, ſans devenir le ſujet des converſations & des plaiſanteries : quand il peut y avoir une bonne fin, il n'y a point de mal; vous devez comprendre que dans une famille comme la nôtre, il y a des intérêts, des convenances ſur leſquelles on ſe règle, & alors, quel déſeſpoir, chère miſs, pour vous, pour vos parens, de vous être donnée en ſpectacle à toute une province, & de vous faire tort toute votre vie! C'eſt déjà ce qui arrive; toutes nos connoiſſances parlent de l'amour de mon fils, les domeſtiques s'en amuſent, & l'autre jour, le Chevalier *Weſtburne* diſoit, en parlant de vous, qu'il y avoit des gens qui croyoient que vous étiez venue de Londres pour Robert. Enfin, ma chère enfant, continua-t-elle du ton

le plus affectueux & en s'approchant de moi, il faut prévenir ce malheur ; les jeunes perſonnes ne ſavent pas à quoi elles s'expoſent ; c'eſt la bonne opinion que j'ai de vous, l'eſtime que vous m'avez donnée de votre caractère, qui m'engagent à vous donner des conſeils & à vous fournir les moyens de les ſuivre. En vérité, chère miſs, reſter plus longtems dans ce pays, c'eſt vous perdre ; le lord votre oncle & votre père me remercieront des ſoins que j'aurai pris, & je m'y crois obligée par charité. Je vous dirai que j'ai une très-bonne amie à Liverpool, qui m'a quelques obligations & ſur laquelle je puis compter ; je lui ai écrit à votre occaſion, d'abord pour m'informer ſi elle a quelques relations à Dublin ; enſuite pour ſavoir s'il n'eſt pas aiſé de faire le trajet. Elle m'a répondu qu'elle ne connoiſſoit perſonne particulièrement en Irlande, qu'elle ſavoit bien qu'il y avoit une famille fort

nombreuſe, de *Mackinſon* ; mais qu'elle ignoroit dans quelle province elle faiſoit ſon domicile ; que tous les quinze jours ou trois ſemaines, il partoit de Liverpool un pacquebot pour Dublin ; que les paſſagers y étoient très-bien, que je n'avois qu'à lui adreſſer la perſonne pour laquelle je m'intéreſſois : elle aura très-grand ſoin de vous, & elle arrangera votre voyage le mieux poſſible. Il me ſemble, chère amie, ajouta-t-elle d'un ton impoſant & réfléchi, que cela vous convient tout-à-fait ; je vous conſeille, je vous conjure même d'en profiter, & le plus vîte ce ſera le mieux. Voulez-vous laiſſer exercer le caquet de tout le voiſinage ? vous vous feriez un tort infini dans l'eſprit de toutes vos connoiſſances, & vous ſavez bien qu'on n'eſt pas ſans quelque influence dans le canton. Vous reſterez chez mon amie autant que vous le voudrez, vous prendrez bien votre tems & votre commodité ; & s'il y avoit

quelque obſtacle ſur les moyens de partir, je vous offre tout ce dont vous pouvez avoir beſoin. En vérité, il eſt ridicule qu'une perſonne de votre naiſſance & auſſi bien élevée, reſte plus long-tems dans cette petite maiſon des pauvres *Wilſon*; leur fille, depuis que vous y êtes, a déjà changé, elle n'a plus cet air payſan qu'elle doit avoir & qui lui convient; ils dépendent un peu de nous, ces gens-là, & ils ſeront bien obligés de faire ce que nous voudrons.... — J'avois les larmes aux yeux d'indignation & de colère, elle crut que c'étoit de reconnoiſſance; je favoriſai ſon erreur, j'articulai aſſez mal des remercîmens; je parlai de ſon amitié, je lui dis que je m'y livrois, que j'acceptois tout ce qu'elle m'offroit, aux ſecours près, dont je n'avois aucun beſoin; que j'allois prendre toutes les meſures pour mon départ.... Oui, dit-elle, d'un air bien fin & bien content, pendant l'abſence de mon fils:

hélas, à ſon retour il n'y prendra pas garde, les hommes ſont ſi légers, & à cet âge, ils ne penſent qu'à ce qu'ils voient. Comptez, miſs, que vous ne pouvez mieux faire. — Je l'aſſurai que j'entrois dans toutes ſes idées, que je m'étois confiée dans l'innocence de mon cœur, que je n'avois cherché qu'à remplir le but de mon ſéjour ici, qui étoit principalement ma ſanté, & que je voulois m'en aller auſſi vîte qu'il me ſeroit poſſible; que je n'avois point penſé à Liverpool, croyant toujours être obligée de retourner à Londres, que je la remerciois de ſa bonne idée, & que dès que je pouvois y être recommandée à quelqu'un de ſa part, rien ne m'arrêtoit, d'autant que je pouvois y attendre ma commodité. Mais, ajoutai-je, d'un air un peu chagrin, je ne puis partir tout-à-fait ſi légèrement; j'attends des lettres, & il faut que je prenne quelques meſures. Je ne vois pas, dis-je en cal-

tulant, que je puiſſe partir avant neuf ou dix jours..... Neuf ou dix jours ! reprit-elle en réfléchiſſant ; je vis qu'elle comptoit ceux de l'abſence de ſon fils. — Et enſuite, trouvant qu'il ne pouvoit encore être revenu : eh bien, dit-elle, vous aurez tout le tems de vous bien arranger ; je vais écrire encore à mon amie, & vous ne manquerez pas le moment : quand on eſt ſeule, & qu'on n'a qu'une malle à faire, on part quand on veut. Je l'aſſurai que je ne renverrois pas, & que depuis ce qu'elle m'avoit dit, je languiſſois d'être partie, & de quitter un pays où je n'avois que des chagrins à craindre.... Elle m'embraſſa, m'appela encore ſa chère enfant, me fit promettre de garder le ſecret, & me dit qu'il falloit venir voir milord encore une fois, qu'il n'y auroit rien à dire pendant l'abſence de ſon fils. Je promis tout, je remerciai de tout. Elle me fit les plus tendres proteſtations d'amitié :

nous ſortîmes ainſi de ſa chambre. Pendant cette converſation qui fut aſſez longue, j'entendis ſouvent les pas d'un homme qui marchoit dans le coridor, qui s'arrêtoit, qui s'en alloit. La chambre de miladi avoit cependant deux portes & un petit veſtibule, mais ces pas ne pouvoient échapper à mon oreille. Il étoit impoſſible que ſir Robert ne fût pas inquiét de ne trouver ni ſa mère, ni moi avec le reſte de la compagnie; je le vis à ſes yeux en la rejoignant, il avoit l'air de l'impatience, de l'étonnement, de la curioſité: il voulut s'approcher de moi, je l'évitai, il devint ſombre, il regardoit miladi qui avoit l'air très-indifférent, très-tranquille; j'affectai d'être gaie, il ſe raſſura peu-à-peu; mais il étoit aiſé de voir qu'il étoit tourmenté & qu'il cachoit avec peine tous les ſentimens qui l'affectoient. On propoſa de faire un tour de promenade dans le parc; pendant que tout le monde s'y diſpoſoit,

je dis à miladi que je voulois reſter auprès de milord, & que je m'en irois de bonne heure ſans prendre congé de perſonne. Elle fit de la tête un ſigne d'amitié & d'approbation, me ſerra la main & me laiſſa aller. Sir Robert, dans ce moment, ſut ne faire aucune attention à ce que je faiſois; je vis, cependant, qu'il le devinoit. Je reſtai environ trois-quarts d'heure avec le bon lord, & je redoublai de ſoins pour lui plaire & pour l'intéreſſer. Je pris, pour m'en aller, le moment où je jugeai que ſir Robert viendroit me chercher auprès de ſon père. Je demandai Henri, il vint m'accompagner; il avoit l'air ſi riant, ſi malin & ſi content, que je vis qu'il ſeroit dangereux de le faire parler; il ne pouvoit rien m'apprendre, & je ne voulois pas avoir à lui répondre; je n'en avois pas le tems, & il ne valoit pas la peine d'être fauſſe dans ce moment. J'arrivai chez moi aſſez long-tems avant la nuit; Betty

étoit allée à Clamſtead, & ne comptoit pas que je reviendrois de ſi bonne heure. Il avoit fait aſſez chaud dans le jour, je me déshabillai, j'allai prendre le frais dans ce verger qui faiſoit mes délices ce printems, & qui aujourd'hui n'eſt plus qu'un pré & des arbres. Je m'y ennuyai, je reſtai chez moi; la muſique étoit ce qu'il me falloit; ce ne fut qu'après avoir exhalé mon inquiétude ſur tous les tons, que je pus me dire: Il part demain, & moi dans dix jours! Ce dernier départ eſt celui qui m'inquiète le moins, j'en ſuis la maîtreſſe, une maladie, un rien peut le faire manquer; mais dix jours! Qu'eſt-ce que je ferai? Je cherchai tous les genres d'occupation, comme ſi j'avois à me défendre contre dix ans d'ennui: tu ne fus pas oubliée, chère Nancy; & tout de ſuite je me mis à mon bureau, où je traçai ma journée ſur le papier. Adieu, chère amie, demain au ſoir tu auras auſſi une journée. Crois-tu

que ſir Robert parte très-matin ? Il a bien quelque choſe à me dire, & il en aura le tems ; quand il arriveroit le ſoir, une heure, même deux plus tard, ce ne ſera pas un grand inconvénient. Tâchons de dormir là-deſſus. Ce jour de demain, je l'appréhende, mais je n'en ſuis point effrayée. Bon ſoir, chère Nancy ; je continuerai ma lettre demain.

Lundi au ſoir.

Je comptois, chère amie, que je n'aurois ce ſoir qu'un mot à te dire avant de fermer ma lettre, & voilà que le paquet ſera bien gros : je vais t'envoyer & ce que j'ai reçu, & ce que j'ai écrit. Il étoit encore de grand matin, que je me diſois : Eſt-il parti ? ne me dira-t-il rien ? ne recevrai-je rien ? Je commençois à le croire lorſqu'à ſix heures & demie Betty m'a demandé s'il n'y avoit point de réponſe, & s'il falloit l'attendre. J'ai vu à ſon air que ce n'étoit pas Henri

qui avoit apporté ce qu'elle me remettoit; j'ouvris bien vîte, & je lus:

Sir Robert à miſs Camille.

Je ne puis faire comme vous, miſs, je ne puis partir ſans rien dire. Hier fut un jour preſque perdu, il n'y eut pas un moment pour moi; je ne profitai de rien, & vous étiez bien loin, que j'eſpérois encore; il ne me reſta que l'inquiétude de ce long entretien dont je n'ai pu pénétrer le ſujet. Ma mère ne m'a parlé que des affaires qui m'appellent loin d'ici, elle m'a particuliérement recommandé d'y donner tous mes ſoins & de ne rien précipiter. Ne puis-je attendre de vous plus de confiance, & emporterai-je ma peine? Mais non, je me confie à ce que vous m'avez laiſſé eſpérer; c'eſt de vous que j'attends tout, & mon retour ſera ce que vous voudrez. Je ſerai bien mal-

heureux de ne rien recevoir de vous, *plus* malheureux encore ſi je ne vous diſois rien de moi : je ne ſaurois me réſigner à tous ces malheurs, & je ne ſouffrirai que celui qu'il ne dépendra pas de moi d'écarter. Hier à dix heures du ſoir on me remit ces deux lettres, elles avoient été perdues, on alloit les jeter avec de mauvais papiers, lorſque la perſonne qui me les a remiſes eut la curioſité de voir ce que c'étoit & de les lire. Je ſais que la grande délicateſſe auroit été de les rendre : j'ai préféré de vous faire complice de la faute, & je ne ſais point en peine du mal qui en arrivera. Je vous prie, miſs, de faire dire au meſſager comment vous vous portez aujourd'hui. Vous irez, ſans doute, chez les demoiſelles *Dagby* : en s'éloignant de vous, ce ſeroit une petite conſolation de ſavoir où vous êtes. J'eſpère dans dix jours pouvoir vous renou-

veler moi-même l'aſſurance de mes ſentimens & de mes reſpects.

Je n'ai pas répondu tout ce que j'aurois voulu, je n'ai écrit que quelques mots; mais mon ſentiment ſur ce voyage, ſur le retour aura percé; il étoit bien difficile de le cacher tout-à-fait. Je n'ai rien dit ſur les deux lettres qu'il m'a envoyées, ne les ayant pas lues avant de répondre; je les copie ici, parce que peut-être il faudra les rendre.

Miladi Dunnings à miladi Walmore.

Je ſuis infiniment ſenſible, miladi, à vos politeſſes & à ce que vous me dites ſur notre éloignement & ſur notre ſéjour à Londres. Il eſt vrai qu'il eſt aſſez agréable, j'ai le plaiſir de me trouver avec des parens que je n'avois pas vus depuis longtems. Ma fille ſe trouve auſſi très-bien de voir un peu le monde, nous

en voyons beaucoup ; il y a ſouvent de fort belles aſſemblées dans quelques maiſons de notre connoiſſance ; ce qui fait un contraſte aſſez frappant avec la campagne, où l'on voit preſque toujours les mêmes perſonnes. Ma fille a beaucoup de diſpoſition à prendre le goût & les manières du grand monde ; elle a un très-bon maître à danſer, & deux fois par ſemaine, le meilleur coëffeur de la cour ; c'eſt un françois qui a apporté depuis peu les dernières modes. Ce cher enfant a de fort beaux cheveux que nous ne connoiſſions pas ; quand elle eſt coëffée, elle a très-bon air, & ces grandes coëffures en cheveux élevés lui vont fort bien : elle étoit aſſez bien le jour de la naiſſance du Roi. Nous comptions retourner bientôt à la campagne, mais on a promis une pièce nouvelle à Drury-lane ; c'eſt une comédie qui s'appelle les *Campagnards ;* on dit qu'elle eſt fort plaiſante. Dès que nous l'aurons vue,

nous partirons certainement. — Miladi ; je n'ai point renoncé au projet que nous avons depuis longtems pour nos enfans, & je ne veux pas manquer à la parole que je vous ai donnée, ſur-tout s'il ne ſe paſſe rien ici pendant que nous y ſerons. Il faudroit ſeulement attendre que la ſanté de milord *Walmore* fût bien rétablie, ou quelqu'autre évènement ; je craindrois que ma fille ne fût pas bien bonne garde-malade. Nous en parlerons encore quand j'aurai l'honneur de vous voir, & nous verrons ce qu'il y aura à faire cet hiver, lorſque ſir Robert ſera à Londres ; je ne doute point qu'il ne plaiſe à ma fille quand il aura un peu vu le monde. Ma fille offre ſes honneurs à miſs Henriette ; elle ſe fera un plaiſir de lui montrer comment on ſe coëffe & on s'habille à la cour. C'eſt avec des ſentimens bien diſtingués que j'ai l'honneur d'être, &c. N. D.

Le Docteur Nohman de Londres, au Docteur Jackſon, à Clamſtead.

Très-cher ami & frère en Chriſt, c'eſt avec beaucoup de plaiſir que j'ai appris les bonnes nouvelles que vous m'avez données de votre ſanté, ainſi que de celle de votre chère épouſe & de toute l'honorable famille. Je prie le ciel qu'il vous continue toujours les dons précieux que vous méritez par votre piété & par votre zèle. Je ne puis pas, très-chet ami, vous donner les mêmes nouvelles de moi; je ſuis toujours affligé de cette gravelle qui me fait ſouffrir de grandes douleurs; je prends les pillules de miſs *Stephens*, qui me ſoulagent un peu; mais ce qu'il y a de bien dur, c'eſt le régime auſtère auquel je ſuis condamné; on ne me permet de manger que du bœuf ou du mouton bouilli, du pouding ſans ſauce, & de boire ſeulement de la petite bière, & du punch très-foible, deux

ſois la ſemaine tout au plus : auſſi j'ai bien perdu de mon embonpoint, & ma femme trouve que je m'affoiblis conſidérablement. Je me recommande à vos prières, bon & très-cher ami. Et quant aux informations que vous me demandez ſur cette famille Irlandoiſe nommée *Mackinſon*, je ſuis allé, pour vous ſatisfaire, ſolliciter un des parens de ma femme, qui eſt commis au bureau des affaires d'Irlande ; je l'ai inſtamment prié de me donner une réponſe poſitive : il m'a aſſuré qu'il avoit cherché & demandé, que perſonne ne connoît ce nom. J'en ai parlé auſſi au docteur *Marre*, qui eſt lui-même Irlandois, & qui a été gouverneur du fils de milord *Bathurſt* ; il ne connoît rien non plus. Enfin j'ai été chez miſtriſs *Keepwel*, marchande de mode, elle loge ſouvent des Irlandois, & elle eſt parente du docteur *Macdon*, qui fait paſſer des Irlandois en France ; ils ne connoiſſent point ce nom, ils n'en

ont jamais entendu parler. Je ſuis fâché de ne pouvoir pas mieux ſatisfaire votre ſainte curioſité ; ces catholiques ont tant de fineſſe & ſavent ſi bien ſe cacher quand ils veulent, qu'il n'y a que le démon qui puiſſe les trouver : le ſeigneur leur faſſe grâce & miſéricorde : moi-même, je n'ai jamais entendu parler de ce nom de *Mackinſon.* J'ai connu autrefois un de mes confrères, le docteur *Backinſon*, qui étoit miniſtre à Palmill, mais il eſt mort l'année dernière, ou il y a deux ans, & c'eſt-là tout ce que je puis ſavoir. Faites, je vous prie, mes très-humbles ſalutations à miſtriſs *Jackſon*, & c'eſt avec une entière plénitude de cœur que je ſuis, cher ami & frère, Votre, &c, &c.

Je t'avoue, Nancy, que cette dernière lettre m'a donné quelque inquiétude, & qu'au nom de mon père, j'ai vivement treſſailli. J'ai maudit ces eccléſiaſtiques avec leurs intrigues & leurs menées ſour-

des, enſuite j'ai ri de la bêtiſe de celui-ci ; j'ai compris que ſir Robert avoit parfaitement mépriſé & le miniſtre de Clamſtead & ſon correſpondant, puiſqu'il m'envoyoit cette lettre ſans faire aucune réflexion ; je n'en fais pas plus de cas. Que peut ſavoir toute cette race obſcure de miniſtres, de clercs, de marchandes de modes ? & ce cher *Nohman* ne ſera-t-il pas ma dupe quand je voudrai ? Nous ferons, ſi tu veux, de cet être vil, un inſtrument utile : il n'y a qu'à lui envoyer *Mirwood*, qui, ſous quelque prétexte, fera connoiſſance avec lui, & lui ſera croire tout ce qu'il nous plaira ; il ſera même le perſonnage qu'il nous faudra. Cette lettre de miladi *Dunnings*, n'eſt-elle pas un tréſor ? Ne dit-elle pas exactement tout ce qui me convient, tout ce que je pourrois dicter moi-même ? Comme ſir Robert aura été indigné à ce mot de garde-malade ! comme ſon amour-propre aura été bleſſé de cette

eſpérance de plaire, quand il aura vu un peu le monde! comme ces chères femmes dévoilent le caractère qu'il me faut! & quel heureux accident que ces deux lettres perdues, trouvées à la veille d'un voyage où ces idées ne le quitteront point! Quand je réfléchis au bonheur qui dirige tous les petits évènemens qui m'intéreſſent, je ſuis perſuadée que tout eſt arrangé depuis longtems pour me conduire au but que je me propoſe; je n'ai rien à faire qu'à me livrer à ma bonne deſtinée, & à aider un peu aux circonſtances. En vérité, chère amie, je ſerai heureuſe; je ne ſerai peut-être pas indigne de l'être, je ſentirai ſi bien mon bonheur, il ſera celui de tout ce qui dépendra de moi. Quelle délicateſſe de ſentimens dans ſir Robert! m'envoyer ces deux lettres ſans faire aucune réflexion ſur ce qu'elles contiennent! Comme il eſt tout entier à moi! Il hait, il mépriſe tout, il ſoumet

tout ſans reſtriction à ce que j'en penſerai ; il n'imagine pas de former aucun doute ſur ce que je ſuis ; il m'a vue, il me connoît, il ne lui en faut pas davantage. Cette confiance généreuſe mérite toute la mienne ; il ſaura d'abord tous mes ſentimens pour lui, enſuite viendra la grande épreuve. Mais comment l'amener ? comment diriger les circonſtances pour qu'elle n'ait que l'effet néceſſaire ? faudra-t-il fuir & laiſſer agir toute la force de ſa paſſion ? Il n'eſt guères dans la nature, que, dans ce moment de criſe, il m'abandonne, que ſon cœur renonce à moi dès le premier moment : ſir Robert ne ſeroit qu'un être foible, ſans courage, s'il faiſoit céder la paſſion la plus forte au plus petit des préjugés, ſur-tout lorſqu'il a les plus grands exemples du contraire ; ce n'eſt pas dans ſon caractère, je ne dois rien appréhender. Telles ſont mes réflexions, chère amie, elles ont fatigué mon imagination

gination toute la matinée; à préſent il m'en reſte un certain contentement qui m'a diſpoſé à la gaieté; je n'ai pas eu de tout le jour la plus légère inquiétude; j'aimois tout, je me confiois dans tous les évènemens, tout le monde étoit mes amis; je regrettois ſir Robert ſans être fâchée de ſon abſence, elle fortifiera ſa chaîne & diſſipera les propos & les ſoupçons. Enfin, chère amie, je me livre avec complaiſance à l'eſpérance, tout m'y invite, & de tems en tems j'éprouve de vrais mouvemens de joie, je me donne la perſpective d'un avenir charmant; la jouiſſance d'une vie intéreſſante remplie de choſes agréables, remplit déjà tous mes ſens; mon amour-propre eſt ſatisfait, j'ai le cœur joyeux, l'eſprit content; je calcule quand j'irai à Londres, je ne crois pas que cela ſe puiſſe l'hiver prochain; il faudroit prendre un hôtel, monter un établiſſement; nous n'aurions pas aſſez de tems, &

nous n'en aurons pas beſoin, nous ſerons ſi heureux ! Il faut en donner une partie aux convenances, & diſpoſer l'autre au plaiſir de faire le bonheur de la famille *Walmore ;* on l'employera à s'en faire aimer & chérir, ainſi que de tous ceux qui ont des liaiſons avec elle; la maiſon prendra une face bien différente : aujourd'hui on n'y eſt preſque jamais qu'en famille, ou avec des gens que l'on connoît peu, & dont la ſociété ne procure aucun agrément. Je ne veux point de tous ces cercles dont l'amitié n'eſt pas le lien, ils ſont le centre des petites paſſions & de l'ennui. — On choiſira donc parmi tous les voiſins, les gens les plus aimables ; on leur fera des prévenances, on ſe liera d'amitié avec eux, on en fera une ſociété douce, agréable & ſuivie ; on ſe verra ſouvent ſans gêne & ſans apprêts ; on ſe prêtera aux convenances, les amuſemens ſeront variés ſuivant les goûts de chacun ;

des promenades, des lectures, des parties de chaſſe même; & quelquefois rien. J'imagine que le déſœuvrement, avec des perſonnes que l'on aime, doit avoir auſſi ſon agrément; il faut laiſſer venir le plaiſir, & ne pas toujours aller le chercher. Nous pourrons même eſſayer de jouer la comédie; mais ce ſera ſans bruit, ſans foule, devant des payſans, plutôt qu'en préſence de gens qui ne ſentiroient rien, & qui ne voudroient qu'être divertis. Avant tout, l'intérieur de la maiſon ſera arrangé différemment, & compoſée d'une manière plus ſatisfaiſante; le bonheur de ſir Robert & de ſa compagne ſe répandra ſur tout ce qui les environne. La dépenſe ſera d'abord réglée exactement ſur les rentes; il n'y aura rien pour l'oſtentation, tout ſera dans l'ordre néceſſaire pour le contentement de tous; les domeſtiques attachés à leur devoir par la douceur de leurs maîtres, & pour

le bien être, n'attendront jamais l'ordre de faire ce que leur devoir exige, tout s'exécutera ſans peine & avec gaieté, parce que tout ſera proportionné à ce qu'on peut attendre de chacun; l'amour de l'ordre, de la paix & du contentement de tous ſera le vrai intérêt qui dirigera toutes les actions. Les domeſtiques ſeront des amis contens de leurs places; les maîtres, des parens bienfaiſans: tranquillité & gaieté ſeront les premières qualités que l'on exigera d'eux. Le château ſera ouvert à tout le monde, jamais on ne refuſera de voir perſonne, ni un domeſtique ne ſera obligé de mentir lorſqu'on lui demandera ſes maîtres. On riſque ſouvent de ſe priver d'un grand plaiſir, en refuſant une viſite, & il eſt peu d'occupations qui puiſſent nous rendre excuſables du chagrin que nous cauſons à ceux qui ſe donnent inutilement la peine de venir nous la rendre. Les amis

ſeront retenus & diſtingués par des careſſes, par une liberté familière & naturelle; les indifférens & les ennuyeux ſeront traités avec tant de diſtinction & de politeſſe, qu'ils craindront de revenir. Les matinées ſur-tout ſeront délicieuſes; on déjeûnera en famille, on égaiera, on careſſera le bon lord, on allégera ſes maux, on adoucira l'active, l'habile miladi; on préviendra toutes ſes peines, ſes ordres ſe trouveront preſque toujours exécutés avant qu'elle les ait donnés, parce qu'on aura prévu ce qu'il y avoit à faire. Après le déjeûner, les jeunes gens retournent gaiement dans leurs appartemens; on les entend rire, & leur joie en inſpire à toute la maiſon; ils ont mille choſes à ſe dire & à faire enſemble, des lettres à écrire & à lire, des affaires à arranger, des projets à former, un domeſtique à appaiſer & à remettre dans ſon devoir, un fermier à viſiter, un voiſin, un pay-

ſan, une viſite à faire, ce ſont des occaſions de monter à cheval. Les ouvrages de femmes, les petites occupations pénibles & ſérieuſes, ſont réſervées pour les jours de chaſſe ou d'abſence, où l'on eſt ſeule: tout doit être de moitié entre deux êtres qui s'aiment; les penſées, les occupations, &c. Voilà, chère amie, notre vie de la campagne; celle de Londres ſera dirigée dans le même eſprit; peu de grand monde, voir quelquefois la cohue pour mieux ſentir le plaiſir de ſe retrouver dans un petit cercle; point de grands repas, point de nuits paſſées au jeu; un peu de ſpectacle & des amis; des amis qui ſont toujours sûrs de trouver la maîtreſſe de la maiſon au logis; ils reſtent à ſouper parce qu'ils voient qu'ils feroient de la peine de ſe retirer. Milord *Belton* & ſa femme viennent ſouvent; alors ce ſont les grands plaiſirs, une douce gaieté ſe répand dans toute la compa-

gnie, on les écoute avec avidité; c'eſt une ſaillie, c'eſt un trait plaiſant, une anecdote comique; on ſe ſépare à minuit, non parce qu'on a tout dit, non parce que l'on eſt las les uns des autres; mais parce que c'eſt l'heure où la ſociété finit, & où la vie domeſtique commence; on rit encore au déshabillé, & la nuit ſe paſſe plus agréablement que le jour. Mais quelle extravagance, chère amie! où m'emporte mon imagination? Je me fais des chymères, je trace des plans qui jamais n'auront la moindre réalité; ma folie à moi eſt d'être heureuſe, & l'on doit me la pardonner d'autant plus volontiers, que le bonheur dont je me forme l'idée, n'en ſeroit un pour moi qu'autant qu'il ſeroit celui des autres. Je ne ſuis pas trop diſpoſée à te parler de cette partie de plaiſir qui a eu lieu aujourd'hui; je ne ſais comment je te la raconterai; je ſuis revenue depuis quelques heures, &

je ſuis encore fatiguée de la peine & de l'ennui qu'elle m'a cauſé. Je t'ai dit que j'étois aſſez portée à me divertir, & c'eſt fort gaiement que je ſuis montée dans la voiture des demoiſelles *Dagby*, qui ſont venues me prendre à deux heures; j'ai trouvé trois ou quatre carroſſes à leur porte, & environ quinze perſonnes raſſemblées chez elles. Je ne connoiſſois que les *Welgreen*, & l'aîné *Weſtburne*; les autres quatre femmes & cinq hommes m'étoient abſolument inconnus. J'ai été préſentée à la compagnie, Juliette l'avoit prévenue ſur mon compte; on m'a regardée comme un objet nouveau; les *Weſtburne* m'ont fait des amitiés, M. *Welgreen* a fait peu d'attention à moi. Après les premières honnêtetés, Juliette m'a conté que M. *Bringſton*, qu'elle me montroit, étoit un homme très-aimable, qui revenoit de ſes voyages, & qu'il demeuroit à Briſtol. Dans ce mo-

ment il habite une campagne à deux milles ; c'eſt lui qui a mis cette partie en train ; il en a fait de fort jolies en Irlande & en Suiſſe, il en parloit beaucoup, & il vouloit faire connoître ce plaiſir dans ſon pays. Tout le monde s'y étoit prêté, comme étant une occaſion de ſe voir & de faire de l'exercice. Je lui ai dit que par l'extrême chaleur qu'il faiſoit, il valoit mieux chercher du repos. Elle m'a répondu que j'étois une belle dame de la ville qui craignoit tout ; qu'à la campagne on ne craignoit rien, & que nous aurions beaucoup de plaiſir & de fraîcheur ſur l'eau. M. *Bringſton* s'eſt approché de nous, il nous a dit qu'il étoit charmant de faire des parties de plaiſir où l'on étoit ſans gêne & familièrement enſemble, qu'elles étoient toujours très-gaies & très-amuſantes ; qu'en Hollande & en Suiſſe, on s'amuſoit ſouvent ainſi, & qu'il l'avoit remarqué dans ſes voyages. Dès ce mo-

ment, chère amie, l'ennui ne m'a plus quitté, & je ne t'en dirois pas davantage, ſi tu ne devois tout partager avec moi. Après un moment de joie bruyante, qui a augmenté ma triſteſſe, on eſt monté en voiture; dans celle où j'étois placée, nous étions quatre, lorſque M. *Welgreen* a demandé d'être en cinquième, parce que ſon carroſſe étoit occupé; ſa courte & groſſe perſonne a été placée entre l'aînée des *Dagby* & moi ſur une eſpèce de ſtrapontin; il nous couvroit entiérement; il en falloit moins pour être étouffée de chaleur; ce cher homme tranſpiroit abondamment, & nous reſpirions ſon atmoſphère: j'ai vu à peine le pays que nous traverſions. Enfin, après une heure de chemin, nous ſommes arrivées à-peu-près ſuffoquées à une maiſon qui étoit au bord de l'eau; nous étions attendus, & nous avons été accueillis & embraſſés cordialement par des gens âgés dont la fille, vive &

pétulante, a augmenté la compagnie. Nous nous ſommes rendus ſur le batteau; l'aînée *Dagby*, en y montant, a fait un faux pas, elle eſt preſque tombée dans l'eau, & s'eſt mouillé le pied juſqu'à mi-jambe; la peur & la ſecouſſe de la chûte lui ont fait beaucoup de mal; elle eſt tombée preſque évanouie, il a fallu la ſecourir, la ſécher; enſuite Juliette a été très-incommodée du mouvement du batteau, & j'ai été abſolument occupée des deux ſœurs. Le reſte de la compagnie s'eſt ſéparé par petites troupes ſuivant les connoiſſances, ce qui a répandu aſſez de triſteſſe parmi nous. Nous allions voguer dans le ſilence, lorſque nos batteliers ont été inſultés par ceux d'un autre batteau qui nous ſuivoit; ils ont voulu aller l'attaquer; nos meſſieurs ont eu aſſez de peine à les en empêcher; nous en avons été quittes pour entendre toutes les injures que ſe diſent les gens de la lie du peuple, &

ſur-tout les batteliers. Enfin nous ſommes arrivés à terre très-peu divertis encore. Nous deſcendons ſur une pelouſe charmante, & qui auroit été bien agréable s'il n'avoit pas fallu marcher environ un mille à l'ardeur du ſoleil pour atteindre les allées d'arbres d'une très-belle maiſon qui étoit devant nous. On ſe repoſa quelques momens à l'ombre, & M. *Bringſton* profite de la charmante familiarité qui rend les parties de plaiſir ſi agréables pour plaiſanter impitoyablement les *Dagby* ſur leurs accidens, & ſur la chaleur qu'elles éprouvoient : accablée d'ennui & de laſſitude, il me fut impoſſible de proférer une parole. Nous arrivons enfin à la belle maiſon de milord *Ashburnham*; l'aſpect en eſt véritablement charmant & magnifique : nous avons trouvé dans une ſalle baſſe du thé, & une collation préparée par le concierge. Après un moment de repos, nous nous ſommes pro-

menés dans les jardins où il y avoit des ſtatues extrêmement nues, qui furent pour nos galans cavaliers un ſujet de plaiſanteries légères; nous vîmes auſſi de très-belles fleurs dont perſonne n'oſa cueillir. Ce qui me parut vraiment agréable, c'eſt un boſquet de chênes, à quelque diſtance de la maiſon; comme il n'a point été planté ni arrangé par l'art, il eſt touffu, garni même de quelques brouſſailles & fort irrégulier: il eſt traverſé par un ruiſſeau; on y a pratiqué de petites routes charmantes. Dans les clairs du bois, il y a des maſſifs de fleurs qui paroiſſent être venues naturellement, c'eſt la nature ſecondée par l'art & le goût. C'eſt le ſeul endroit, chère Nancy, où j'ai pu penſer à ſir Robert; il m'avoit été impoſſible d'aſſocier ſon idée à rien de ce que j'avois vu & entendu encore. Je me ſéparai de la compagnie, & les ſeuls momens agréables que j'ai eus aujourd'hui, ce ſont

ceux où j'ai été ſeule dans ce bois. Bientôt Juliette m'a cherché : il faut bien que vous penſiez un peu, m'a-t-elle dit en m'abordant avec ſon amitié ordinaire; il eſt vrai, lui dis-je, qu'on ſeroit heureux d'avoir ici des idées & un objet à promener. — Serez-vous toujours diſcrète, ma chère Camille ? dans peu vous ne mériterez aucun ménagement, & je croirai ce qu'il me plaira. — Chère amie, ai-je repris en lui ſerrant la main, ne croyez rien, ne voyez rien & tâchez de m'aimer ſans rien ſavoir; cet effort d'amitié eſt digne de vous, je ne ſais ce qui arrivera, mais rien ne me détachera de vous. — Voilà tout ce qu'il y a eu d'intéreſſant pour moi dans cette journée. Nous nous ſommes trouvées dans ce moment près de la compagnie, & nous ſommes retournées à la maiſon. A peine étions-nous aſſis pour prendre le thé, que le concierge eſt venu nous dire qu'il nous de-

mandoit bien pardon, mais qu'il venoit d'être averti par un exprès que milord, qu'il n'attendoit que dans quelques jours, alloit arriver dans l'inſtant, qu'il ſeroit extrêmement fâché de trouver du monde dans ſa maiſon, & qu'il nous ſupplioit de nous en aller; qu'un autre jour il nous recevroit avec beaucoup de plaiſir. M. *Bingſton* & ſir *Weſtburne* ont voulu inſiſter en diſant qu'ils connoiſſoient beaucoup milord *Ashburnham*, & que sûrement il ſeroit charmé de voir cette compagnie chez lui. Le concierge a aſſuré qu'il perdroit ſa place, & nous a conjuré de nous retirer. Nous avons donc été obligés de retourner à notre batteau : pour ſurcroît de malheur, le tems s'eſt couvert, & les batteliers nous ont aſſuré que nous aurions de la pluie ſi nous ne partions inceſſamment : la vue de l'orage nous a inquiété pendant tout notre voyage, & un moment avant de débarquer nous avons

été inondés par une averſe effroyable : on a regagné les carroſſes comme on a pu ; nous avons repris M. *Welgreen*, qui, mouillé juſqu'aux os, ne nous incommodoit pas moins que lorſqu'il nous étouffoit de chaleur. Les *Dagby* ont voulu me faire reſter chez elles, j'ai demandé inſtamment d'être reconduite chez moi, & j'ai béni dieu de ce que la journée étoit enfin finie. J'ai voulu me rappeler un peu les perſonnes que j'avois vues : il s'eſt trouvé que je n'avois rien vu, rien remarqué, & même rien regardé ; je ne ſais ſi c'eſt la faute des objets ou la mienne, mais il eſt des choſes & des perſonnes auxquelles il m'eſt impoſſible de donner aucune attention, & que même je ne vois point. Je m'étois bien propoſée d'examiner ſir *Weſtburne*, & de tâcher de parler avec lui, & de lier converſation ; mais il a ſi bien gardé ſon air indifférent & dédaigneux, que dans le mou-

vement où nous avons preſque toujours été, je n'ai pu en trouver l'occaſion. J'ai auſſi entendu prononcer le nom de ſir Charles; j'ai prêté l'oreille, & je n'ai rien entendu. Pour M. *Welgreen*, la chaleur lui donnoit tant d'occupation, qu'à peine a-t-il pu m'adreſſer quelque paroles; ſa femme faiſoit de longs complimens aux femmes que je ne connoiſſois pas. Les autres êtres, réellement je ne les ai pas vus, je voyois plutôt la campagne, les bords de la rivière qui étoient charmans & qui offroient des points de vue très-agréables. Ma chère amie, quand tu voudras t'ennuyer, fais des parties de plaiſir; je vais bien vîte oublier celle-ci, pardonne-moi de t'en avoir parlé ſi longtems, je me le reproche ſincérement. Je ſerai peut-être pluſieurs jours ſans avoir rien à te dire, prévoyant n'en avoir aucun ſujet, puiſque mon intention eſt de ne point retourner chez les *Walmore*: c'eſt nn tems mort

qu'il faut laiſſer paſſer. Mais toi, chère amie, dont le tems eſt ſi rempli, ne m'écriras-tu point? Il y a un ſiècle que tu ne m'as rien dit; je te prie inſtamment de me donner inceſſamment de tes nouvelles. Adieu, chère Nancy.

LETTRE XLI.

Nancy à Camille.

ALLONS, courage, ma chère Camille, tout va bien, & je commence à joindre mes eſpérances aux tiennes. Ton ſir Robert a, ma foi, une paſſion bien conditionnée, car il devient bien fade, bien langoureux, bien ennuyeux. Si cela dure encore longtems, je te diſpenſe de me rendre vos tendres converſations, elles me donnent des vapeurs. Milord a beau les lire & y mettre l'expreſſion d'une ſcène de théâtre; ou elles me font rire par leur ridicule, ou elles me

ſont bâiller à mourir. Oh ! ma chère amie, je ſuis peut-être bien capable de ſentimens, je ſais peut-être bien aimer; mais écouter ſans ennui, ſans dégoût les douceurs & les fadeurs de deux amoureux, c'eſt ce qui m'eſt impoſſible & c'eſt ce que tu n'obtiendras jamais de moi : ne me mets plus à cet épreuve, je te prie. Je compte qu'au retour de ſir Robert, tout ſera vîte décidé ; il dira franchement & rondement à ſes parens, qu'il te veut pour ſa femme, qu'il n'en veut point d'autre, & qu'il t'épouſera malgré eux. — Toi, tu diras un peu la vérité ; il te répondra que cela n'y fait rien : quand il a dit une choſe il n'en revient pas, & l'hiſtoire ſera finie : je m'en réjouis infiniment. Sans doute, ma chère Camille, qu'il ne faut pas donner dans le piège de cette acariâtre miladi ; rien de ſi aiſé que de ſe moquer d'elle & de ſes propoſitions ; & pour cela, veux-tu une lettre de tes pa-

rens qui te défendent de partir ? veux-tu que je t'envoie un père ou un oncle qui feront trembler tous les *Walmore* ? Enfin, mon enfant, il ne faut point que tu parte au moins ſans ſir Robert ; il faut le laiſſer revenir, lui donner pluſieurs jours, & que tout ſoit fini ; c'eſt là où je l'attends, & où mon amitié s'impatiente de te voir. D'ici à ce tems-là prends bien tes meſures, & tâche qu'il ne t'arrive rien de trop chagrinant. Te voilà au cinquième mois de ton abſence, je te donne encore tout le mois de ſeptembre pour finir cette belle hiſtoire, & nous n'en parlerons plus ; ce ſera un joli rêve dont nous rirons au réveil. En attendant, tu fais toujours un ſujet de converſation très-intéreſſant entre milord *Belton* & moi ; il s'obſtine à croire & à eſpérer pour toi ; il dit qu'il connoît les hommes, & qu'aujourd'hui ce ſir Robert ne peut pas plus renoncer à toi qu'à ſon exiſtence. Je crois auſſi un peu les

connoître, les hommes, & je promets moi qu'il ſera bien vîte détaché; nous diſputons avec milord, & nous reſtons amis, quand même nous ne nous perſuadons pas; l'intérêt que nous prenons à toi nous réunit toujours. Que veux-tu dire, ma pauvre Camille, avec ta miladi *Belton?* Eſt-ce de moi dont tu comptes parler? Si c'eſt une plaiſanterie, elle n'eſt pas bonne; ſi c'eſt ſérieuſement, c'eſt une bêtiſe, & tu ne connois pas ton amie. Si milord me parloit de mariage, je lui ririois au nez; s'il inſiſtoit, je le mépriſerois, & s'il perſiſtoit encore, je ne le reverrois de ma vie; je ne pourrois ſupporter qu'un homme que j'aime, que j'eſtime, eût à rougir de ſa femme; je ſais que le préjugé de la naiſſance eſt une chymère, mais il exiſte, & je ne veux pas que mon mari ait ſeulement un préjugé à vaincre. C'eſt-là ma manière d'aimer & de ſentir; elle eſt, ſans doute, auſſi délicate que la tienne; je

ne ſais pas me perdre dans les chymères ni jouer avec l'avenir ; je trouve que le préſent eſt ce qu'il y a de plus réel & j'y reſte ; j'apprends ſeulement à en jouir avec moins de bruit. C'eſt peut-être à toi que je le dois, j'en conviens ; tes longues réflexions ont amené les miennes ; j'ai trouvé près de moi ce que j'allois chercher plus loin avec beaucoup de peine ; j'aime mieux penſer que de courir, & il ſe mêle à mes idées un ſentiment qui me les rend précieuſes, elles me ſuffiſent ; une converſation, une lecture avec milord, eſt un plus grand plaiſir pour moi que le bruit que j'allois entendre dans le monde : des jours entiers ſe paſſent, & je ſuis contente de ce qui eſt autour de moi, je ne déſire rien. Tes lettres viennent ſouvent à propos : que je les condamne ou que je les approuve, je les aime toujours ; elles nous occupent, & tu es le prétexte qu'il me faut pour amener mille choſes in-

téreſſantes. Je ſors cependant aſſez ſouvent, je vais au ſpectacle; nous faiſons des promenades. J'ai fait de nouvelles connoiſſances qui me font plaiſir, dont l'honnêteté eſt le grand mérite; & toujours je rentre chez moi avec plus de plaiſir que je n'en ſuis ſortie. J'ai beaucoup gagné de la confiance de milord, & c'eſt-là ce qui eſt vraiment ſatisfaiſant; il me dit tout, il me conſulte quelquefois, & ſouvent il s'eſt applaudi d'avoir ſuivi mes conſeils. Ses affaires, qui ſont un peu dérangées, ſeront bientôt remiſes en ordre. Il ne lui convient point de ſe marier encore, & je le marierai quand il en ſera tems. Voilà, ma chère amie, l'état des choſes; ne va pas bâtir là-deſſus des idées folles & romaneſques, garde-les pour toi, repais-toi de fumée & de chymères, j'y conſens; tu auras perdu une ſaiſon de ton tems, une partie de ſon argent, & tu ſeras peut-être malheureuſe toute ta vie. A la bon-

heure, je te plaindrai, je te conſolerai, & je te condamnerai le moins que je pourrai. Milord *Belton* penſe mal de ce *Belfloor*; il ſe refuſe aux prévenances qu'il lui fait, & il ne ſe livre point; il a même quelque choſe de caché qui donne de la défiance & des ſoupçons. Il a fait à milord des queſtions fort extraordinaires, qui cependant ne te regardent point. C'eſt dans le mois prochain que ce *Belfloor* doit aller chez les *Walmore*; inſiſte pour que ſir Robert te confie tout ce qu'il recevra de lui; on pourra sûrement s'en défendre. Je ne ſuis pas auſſi tranquille que toi ſur cette abſence: eſt-tu sûre qu'il n'y a point de jolies femmes dans la province de Darby? Avertis-moi bien vîte de ſon retour, & en attendant que feras-tu? En vérité, chère amie, il y a bien de l'ennui à tout cela; il y en a beaucoup pour moi d'être ſi longtems ſans te voir: eſt-il impoſſible que nous faſ-

ſions

ſions une courſe juſqu'à toi? Milord en parle quelquefois; on pourroit peut-être te donner de bons avis. Quoi que je faſſe, tu verras que je ſuis ta bonne amie, Nancy.

LETTRE XLII.

Camille à Nancy.

VOILA deux jours, chère Nancy, que je ne t'ai rien dit, que je t'ai fait grâce de mes réflexions: il m'en a coûté; mais je veux te ménager. Aujourd'hui qu'ai-je à te dire? Rien: hier..... je ne m'en ſouviens pas. Quand ſir Robert eſt à quatre-vingt milles, qu'eſt-ce qui exiſte? Je ne vois que cette diſtance, je la trouve par tout; mon imagination me la retrace dans tout ce que je fais; & quand il faut y ajouter dix jours d'abſence, c'eſt l'éternité qui ſe joint au néant. Ce matin je me ſuis rappelée

que ce ſeroit peut-être onze jours, & alors j'ai cru que le tems reculoit. Pour quinze, dix-huit jours, c'eſt impoſſible, tout-à-fait impoſſible. Ce ſoir il y en aura deux de paſſés, il n'en reſtera plus que huit ou neuf. Voilà, je crois, tout ce que je voulois te dire. Quand crois-tu qu'il faille aller chez les *Walmore*, demain? Après demain, il faudra lutter avec miladi ſur mon départ, & il eſt inutile de faire naître ſi-tôt l'occaſion d'en parler : il faut au moins que j'aie reçu une lettre de la province de Darby. Je l'attends avec impatience, & t'en ferai part dès que je l'aurai reçue, ce que je ne crois pas éloigné. J'en attends auſſi de toi, chère amie. Je ne te dis plus rien. Adieu. *Ce mardi ſoir.*

Jeudi au ſoir.

Il s'eſt paſſé un jour & preſque deux; j'ai reçu ta lettre & je n'ai pu être avec

toi, je n'ai même qu'un moment à te donner. — Hier à midi Henri vint nous dire avec beaucoup d'émotion, & preſque les larmes aux yeux, que milord *Walmore* avoit eu une attaque d'apoplexie dans la nuit, que toute la maiſon avoit été dans les plus grandes allarmes juſqu'au jour; que le matin il avoit donné quelques ſignes de connoiſſance, & que les ſecours d'un médecin & d'un chirurgien que l'on avoit fait venir, avoient été aſſez efficaces pour donner des eſpérances; que dans ce moment milord paroiſſoit un peu mieux; & il ajouta d'un ton affectueux, que miladi & miſs Henriette ſeroient bien aiſes de me voir & me faiſoient leurs complimens. Je fus vraiment touchée de cette nouvelle; j'ai une ſincère amitié pour cet homme reſpectable, & c'eſt d'ailleurs le père de ſir Robert. Je volai au château avec Henri; les domeſtiques vinrent me conter leurs inquiétudes, chacun exprima ſa peine

d'une manière touchante, c'eſt leur bon maître, leur bon père; tous dirent que milord auroit du plaiſir à me voir. On me conduit à ſa chambre, je trouve miſs Henriette à la porte; elle me dit en me ſerrant la main, que ſon père eſt un peu mieux. Miladi eſt dans un fauteuil près du lit de milord; elle me reçoit avec amitié & froideur. Son air diſoit: je ſuis bien aiſe de vous voir & j'en ſuis fâchée; vous n'avez pas le droit d'être ici, vous ne l'aurez jamais. Le pauvre malade entend ma voix, il veut dire quelques mots qu'il ne peut articuler; il me tend la main, que je prends, que je ſerre, que j'aurois voulu baiſer: je me ſens les larmes aux yeux en voyant ſon air ſerein & mourant, & en recevant ſes amitiés. On me conte l'accident, on me dit qu'il n'y a plus de danger, que le médecin l'a aſſuré, que cependant on avoit envoyé chercher un médecin plus habile & fort renommé,

qui demeuroit à ſix milles, & qui alloit bientôt arriver. Nous ſommes auprès du lit de milord inſenſiblement, je le ſers, je lui aide à prendre ſes bouillons, je lui donne ſes potions. Bientôt il ne veut plus rien que de ma main; mais il faut prévenir la petite jalouſie de miladi : je loue ſes ſoins; je dis que milord lui doit la vie, que ſans tout ce qu'elle a fait, il n'auroit pas réſiſté à cette attaque. Je remarque qu'elle eſt très-fatiguée, elle n'a point penſé à elle, elle doit aller ſe repoſer pour prendre même des calmans : ce que je propoſois avoit déjà été fait, & la bonne miladi avoit eu bien ſoin de ſa chère perſonne. Cependant je preſſe, j'inſiſte, & enfin elle conſent à paſſer dans ſa chambre pour prendre encore du repos : miſs Henriette en fait autant, je reſte ſeule auprès de milord avec un domeſtique. Alors n'écoutant plus que mon zèle, je le careſſai, je le ſoignai avec la tendreſſe d'un enfant qui

chérit ſon père : il fut ſenſible à mes ſoins, il me le témoigna d'une manière très-touchante ; les domeſtiques qui m'aidoient, m'admiroient, me béniſſoient. Un inſtant après milord s'endormit d'un ſommeil fort tranquille, ce qu'il n'avoit point encore fait ; à ſon réveil il ſe trouva beaucoup mieux. Le médecin arriva, il ne le jugea point hors de danger ; il ordonna une ſuite de remèdes & de potions qu'il falloit prendre avec la plus grande exactitude. Je me chargeai de faire exécuter les ordonnances. Miladi qui étoit revenue, interrompoit par des phraſes coupées que j'entendois moi ſeule, que l'on feroit bien ſans moi, que ce n'étoit pas à moi à avoir cette peine. Le médecin à qui j'avois plu, & que j'avois qualifié de grand homme, s'adreſſoit toujours à moi ; il dit qu'il n'y avoit qu'à me laiſſer faire, que je paroiſſois avoir bien de l'intelligence pour les malades.

M'ayant enſuite un peu mieux regardée & ſans doute un peu ſurpris, il demanda qui j'étois? Miladi s'empreſſa de répondre avec humeur, que j'étois une étrangère, une Irlandoiſe qui étoit ici depuis quelque tems, & qui devoit bientôt partir. Charmante femme ! s'écria le médecin, en vérité charmante femme! Dans ce moment milord l'appelle, & lui recommande de bien dire à miſs Camille tout ce que l'on doit faire, parce qu'elle le ſert avec tant de douceur, qu'il ne veut être ſervi que par elle. Je parlai encore ici des ſoins de miladi qui ont ſauvé milord, & qui, avec les ordonnances du grand docteur, lui rendront la vie. Ce grand docteur me recommanda ſon malade d'un air affectueux, ne manqua pas de m'embraſſer, promit de revenir dans deux jours, & ne fit pas grand cas du médecin & du chirurgien qui avoient traité milord avant lui. J'avoue, chère Nancy,

que je trouvois une vraie douceur à ſoigner le père de ſir Robert. Il n'avoit pas encore été queſtion de lui, ſon nom n'avoit pas même été prononcé; cependant j'avois la plus grande impatience de ſavoir s'il devoit revenir, & ce qu'on avoit fait pour hâter ſon retour : il fallut attendre juſqu'au ſoir pour en être informée. On avoit d'abord penſé à lui envoyer un exprès; miladi s'étoit contentée de lui écrire par le courier du lendemain, parce qu'on pourroit mieux juger de l'état de milord & de la néceſſité du retour de ſon fils qui étoit parti pour des affaires preſſantes ; c'eſt ce que je lui entendis dire à quelqu'un qui étoit venu s'informer de la ſanté de milord, & qui avoit demandé ſir Robert. Je compris qu'il ne reviendroit pas avant les dix jours, & je me décidai à m'établir dans le château, & à ne pas quitter milord pendant ce tems-là. Je dis que comme tout le monde

étoit fatigué, je le veillerois cette nuit. Miladi, qui avoit promis de ſe fâcher de tout, n'y manqua pas; elle ne put cependant refuſer ce que j'offrois. Nous ſoupâmes comme ſi j'étois de la famille; miladi s'affligeant, grondant; miſs Henriette contente d'avoir quelqu'un qui partageât ſes peines, & me careſſant comme une amie qui ne pouvoit que lui être utile & agréable. Pour moi, chère Nancy, il me ſembloit que je m'emparois tout doucement de cette maiſon & de cette famille; je ſupportois tout, je prévenois, je faiſois tout avec une douceur qui auroit apprivoiſé un tigre; & lorſque dans la nuit je fus occupée avec un domeſtique & une femme-de-chambre à ſoigner milord, je croyois être ſa fille, & je regardois quelquefois du côté de la porte pour voir ſi ſir Robert ne me voyoit point; j'aurois voulu jouir de l'air attendri & content que je lui ſuppoſois. Le bon lord a paſſé une aſſez

mauvaiſe nuit, & il me béniſſoit dans tous les momens où il le pouvoit. Je crois en vérité qu'il m'a appelé une fois ſa chère fille, & cette prophétie eſt entrée dans mon cœur par tous les points de mon exiſtence. Le matin une femme-de-chambre eſt venue me dire que mon lit étoit prêt, & que miladi me prioit de paſſer chez elle avant de me coucher pour lui rendre compte de la nuit. Je rencontrai miſs Henriette qui venoit prendre ma place. Miladi, avec ſon ton plus ſec qu'honnête, eut bien de la peine à me dire quelque choſe d'obligeant ſur ce que j'avois fait. Pour la conſoler, il falloit lui parler de mon départ, & la raſſurer ſur la crainte que l'état de milord ne fût un prétexte pour moi de reſter chez elle: je lui dis que je croyois ne pouvoir attendre les dix jours dont j'avois parlé pour m'en aller, que j'avois reçu des lettres, qu'il étoit poſſible que l'on vînt me chercher avant

ce tems-là; & de plus, que la route d'ici à Liverpool étant longue & pénible, je retournerois à Londres, & y chercherois à m'embarquer pour l'Irlande. Elle inſiſta beaucoup ſur ce dernier parti; elle ajouta que ſa maiſon alloit devenir fort triſte, & qu'elle ne pourroit plus y recevoir aucun étranger. Cette femme ne perd pas de vue un inſtant ſes idées; il faut renoncer, je crois, à la ſéduire par la douceur, il faudra l'emporter de force. En allant à la chambre que l'on m'avoit préparée, je cherchai à deviner où étoit celle de ſir Robert. Ce ne fut que dans le jour que je ſus qu'elle étoit dans une des aîles de la maiſon, & aſſez éloignée des autres appartemens. J'ai très-bien dormi juſqu'à l'heure du dîner : miladi n'a pas voulu ſe mettre à table avec nous, elle ne veut pas s'accoutumer à me voir à la place d'un de ſes enfans. J'ai été ſeule avec miſs Henriette, qui ne voit pas ſi loin;

elle me traite tout ſimplement avec amitié, & ſi elle y met quelquefois de la réſerve, ce n'eſt pas par la crainte de me voir ſa ſœur. L'après-midi je ſuis venue chez moi; j'ai trouvé une lettre de ſir Robert, charmante, pleine de ſentimens & de jolis détails ſur ſon voyage; je ne veux pas te l'envoyer, & je n'ai pas le tems de la copier. Il eſt loin de croire que je ſois établie dans ſa maiſon, au milieu de ſa famille; c'eſt beaucoup s'il eſpère que cela arrivera un jour. Il me recommande cependant d'aller voir ſon père, & il a encore quelque inquiétude ſur l'entretien que j'ai eu avec miladi. Je lui réponds ſans ſavoir ſi ma lettre lui parviendra, & lui dis l'état des choſes. Je trouve auſſi ta lettre, chère amie, il étoit tems que je reçuſſe quelque choſe de toi; pourquoi m'en priver ſi longtems? J'ai beſoin de tes craintes & auſſi des eſpérances de milord *Belton;* vous êtes des amis qui

me ſoutenez chacun à votre manière; toi tu me piques au jeu par ta défiance, & lui m'encourage par ſes eſpérances : écris donc plus ſouvent, je t'en conjure. Quand à ce que tu me dis de toi, tu as une manière de te défendre ſur l'opinion que j'ai de ton caractère, qui la fortifie; prends bien garde, chère amie, tu vas devenir intéreſſante : tu peux aimer ton amant juſqu'à ne pas l'épouſer? Je ſuis jalouſe de ce ſentiment-là, je ne veux pas y penſer dans la crainte de m'allarmer ſur le ſuccès de toutes deux. Ta vie eſt sûrement plus agréable que la mienne ; cependant je ne l'envie point; j'aime mes peines & mes ennuis; tout tient au ſentiment qui m'occupe entiérement, & je ne veux que lui. J'ai eu un vrai plaiſir, chère Nancy, à m'entretenir avec toi aujourd'hui; je ſuis fâchée de te quitter, mon ame eſt dans une ſituation non pas heureuſe, mais ſans trouble, ſans tourment; je travaille à

aſſurer mes eſpérances, & c'eſt preſque jouir. L'air de cette maiſon me convient ſingulièrement, j'y reſpire avec plus de facilité; il me ſemble que c'eſt mon élément; je crois bien que ſans lui il n'y aura point de vie pour moi. Je vais y retourner, je ſuis venue me repoſer ici pendant quelques heures; j'avois beſoin de t'écrire, & à ſir Robert: il n'y a plus de myſtère à cela, je donne les lettres tout ſimplement à Betty, & ſi elle me fait quelque queſtion ſur la poſte du-nord, je ne lui répondrai pas. Me voilà très-bien dans ce moment, je veillerai peut-être le bon lord encore cette nuit, je voudrois pouvoir lui rendre la vie, & lui conſacrer tous mes momens. Tom & Sara ſont venus demander de ſes nouvelles, des détails de ſon état: ils ſeroient ſi affligés de le perdre, ils prient Dieu pour lui. Betty demande ſi elle ne doit pas m'accompagner: me rappelant que

miladi a pris garde au changement qui s'eſt fait dans cet enfant, je réponds que non, & je veux que ce ſoit Tom qui vienne avec moi. Adieu, chère amie.

Ce jeudi ſoir.

Je ſuis revenue chez moi ce matin, chère Nancy, mes lettres ne ſont pas parties, on a laiſſé paſſer le moment de la poſte & je les retrouve, aſſez fâchée & grondant Betty. Je rouvre celle que je t'écris pour te dire encore quelques mots & te conter ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ce moment. Hier à mon retour au château je trouvai le miniſtre *Jackſon :* il me fit des politeſſes ſi gauches ! il étoit ſi bas, ſi embarraſſé ! Je voulus le mettre à ſon aiſe ; je lui fis des amitiés, je lui donnai des louanges ; je lui dis que milord, dans le triſte état où il étoit, avoit beſoin de lui & de ſes conſolations. Nous paſſâmes en même-tems

auprès du malade : le docteur l'aborda d'un air ſi humble, ſi patelin, ſi pieux, que ranimant ſes forces milord lui cria : Docteur ! priez Dieu pour moi chez vous & à l'égliſe, & ne venez pas m'affliger. Et me tendant la main en même-tems, il me dit que j'avois eu bien de la peine la nuit paſſée, que j'étois ſon bon ange. J'interrompis pour parler du zèle & des ſoins de toute la maiſon ; je parlai même de l'affection du miniſtre qui ne manqueroit pas d'attirer la bénédiction du ciel ſur les remèdes. Le bon homme fut fier de ce que je le faiſois valoir, & il s'en alla avec une contenance d'évêque. Je propoſai enſuite de veiller encore la nuit prochaine, je dis que tout le monde s'étoit fatigué dans le jour, & que j'étois très-repoſée. Miladi fit des complimens bien ſecs & s'y oppoſa. Henri vint dire que milord demandoit ſi je m'en allois & ſi je ne reſterois pas auprès de lui ? Miladi tour-

na le dos, & s'en alla ſans rien dire. Je répondis bien vîte que je voulois reſter toute la nuit. Les domeſtiques qui nous écoutoient en témoignèrent de la joie, & réellement cette maiſon a beſoin de moi. L'activité de miladi n'eſt jamais pour l'objet principal; miſs Henriette ne ſait que s'affliger ou être tranquille, & le zèle des domeſtiques eſt toujours mal employé; ils aiment à m'obéir, & je cherche à diminuer leurs peines. J'ai ſoupé avec miladi & miſs Henriette d'un air bien familier, bien établi : miladi ne s'eſt point livrée à la converſation, elle a été ſilencieuſe, elle s'eſt levée de table. Nous avons parlé de ſir Robert avec miſs Henriette; on lui a écrit ſeulement ce matin, il ne ſera ici que dans cinq jours au plutôt. Son mariage avec miſs *Dunnings*, elle ne ſait quand il ſe fera; elle a trouvé deux lettres qu'elle a remiſes à ſon frère, & qu'elle eſt bien fâchée qu'il ait emportées; on

les a beaucoup cherchées : elle me regrettera beaucoup, & ſon frère..... Je l'ai interrompue, en lui diſant que je le félicitois beaucoup d'avoir une ſœur comme elle, & que je lui demandois ſon amitié. La nuit de milord a été aſſez bonne, je le crois abſolument hors de danger ; j'ai veillé juſqu'au matin; je ſuis partie pour venir ici avec un des laquais. Henri eſt venu me dire que milord & miſs Henriette me prioient de revenir ce ſoir. Tu juges ſi j'ai promis, j'ai même remercié; je vais me repoſer & paſſer le jour ici pour me trouver un moment avec toi : ce ſoir je retourne au château, la voiture viendra me prendre. Adieu, chère amie ; vraiſemblablement je n'aurai rien à te dire que dans cinq jours; tu comprends que chez les *Walmore*, il ne me vient pas dans l'eſprit d'écrire une ſeule lettre de ton nom, & même qu'elle imprudence de t'écrire ſi ſou-

vent d'ici ! mais c'eſt impoſſible autrement. Ma lettre va partir. Adieu. Vendredi matin.

LETTRE XLIII.

Camille à Nancy.

Lundi au ſoir.

OH ! ma chère amie, que j'ai de choſes à te dire ! quels évènemens je vais t'apprendre ! Te raconterai-je bien tout ce qui s'eſt paſſé pendant ces quatre jours ? Je ne pourrai point tout écrire aujourd'hui : & n'eſt-tu point en peine d'être ſi longtems ſans rien recevoir de moi ? J'eſpère que tu attends cette lettre avec impatience, & que tu la liras avec un peu d'avidité. Je crois t'avoir laiſſée au moment où je retournois chez milord : il continuoit d'être aſſez bien, il m'avoit déjà demandée pluſieurs fois,

& ma préſence lui fit beaucoup de plaiſir. Le reſte du jour ſe paſſa tranquillement, je reſtai auprès de lui juſqu'à minuit. Miladi n'avoit pas été trop contrariante, & je me retirai dans ma chambre aſſez contente. Il y avoit environ deux heures que je dormois lorſque je fus réveillée par un très-grand bruit que j'entendis dans la maiſon, & au même inſtant une femme-de-chambre vint me dire avec effroi que milord ſe mouroit, & qu'il avoit eu une ſeconde attaque d'apoplexie. Je me levai en hâte, je fus auprès de lui; & en effet je le trouvai dans l'état le plus triſte, & ne donnant aucun ſigne de vie; ſon pouls cependant donnoit encore quelque eſpérance. Le médecin & le chirurgien vinrent bientôt, & j'envoyai un exprès au vieux docteur pour qu'il vînt tout de ſuite. Les ſecours que l'on donna ne furent pas ſans quelques bons

effets, mais au bout de quelques heures le pauvre lord tomba dans une eſpèce de léthargie qui redoubla les allarmes; le château retentit de pleurs & de lamentations; miladi & miſs Henriette ſe livrèrent à leur affliction; j'étois auſſi vivement affectée; l'état de toute cette famille étoit vraiment touchant & faiſoit l'éloge de ce reſpectable vieillard. Quoique ſaiſie d'effroi, je rappelai cependant mes forces, je tâchai de conſoler miladi & ſa fille, je raſſurai les domeſtiques, je leur dis qu'il y avoit encore de l'eſpérance, & qu'il falloit tout attendre du docteur qui alloit arriver. Une demi-heure après l'exprès vint nous dire que le docteur étoit malade, & qu'il ne pouvoit venir. Je dis tout de ſuite à miladi que je voulois aller moi-même pour le conſulter, que je la priois de me donner un carroſſe & une femme-de-chambre pour m'accompagner; que je connoiſſois l'état de mi-

lord, que j'en ferois le détail au médecin, & que je rapporterois les ordonnances & ſa déciſion. Je partis un quart d'heure après; nous allâmes très-vîte. Je trouvai, au lit le docteur, attaqué d'un mal de gorge; ſur ce que je lui dis de l'état de milord, il le jugea très-fâcheux; il dit que pour ces cas déſeſpérés, il avoit un élixir dont il avoit vu de bons effets; que c'étoit un remède violent, mais déciſif; qu'il falloit en donner ſix gouttes toutes les quinze minutes pendant deux heures: je repartis bien vîte avec le remède. La demeure du docteur eſt à deux milles de la grande route de Briſtol, & on fait environ trois milles dans ce grand chemin avant que de reprendre celui de traverſe qui conduit à la maiſon des *Walmore*. Nous avions fait environ deux milles lorſque nous fûmes atteints par deux hommes à cheval; ils avoient de très-mauvaiſes mines; ils examinèrent beaucoup no-

tre carroſſe, & ce qu'il y avoit dedans, & enſuite ils nous devancèrent de quelques pas. Le cocher ſe tourna vers nous & nous dit que c'étoient deux voleurs; que sûrement ils alloient nous attendre dans un détour qui eſt couvert de quelques arbres; il ajouta qu'il les laiſſeroit aller devant, qu'enſuite il prendroit le chemin de la maiſon ſans qu'ils s'en apperçuſſent, & qu'il comptoit leur échapper en allant à toute bride. Les voleurs, qui ne vouloient pas nous manquer, revinrent ſur nous au grand galop dès qu'ils s'apperçurent que nous quittions le grand chemin; un d'eux arrêta le cocher le piſtolet à la main; l'autre ſe préſenta de même à la portière en nous demandant l'argent que nous avions. La femme-de-chambre, tremblante de peur, & plus morte que vive, ſe jeta au fond du carroſſe en pouſſant des cris. Quoique je ne fuſſe pas ſans une vive émotion, je lui dis

qu'il étoit infâme à des hommes d'attaquer des femmes comme nous, & que nous n'avions point d'agent. — Il me répondit d'un grand ſang-froid qu'il falloit donner ce que nous avions, & que le diable emportât le reſte; & d'un ton menaçant, il ajouta de ne pas le faire attendre. Je lui dis que je donnerois tout, pourvu qu'il me laiſſât la petite bouteille que je lui montrai; & comme il préſentoit toujours ſon piſtolet, l'impatience me fit arracher mes poches, & je les lui donnai en lui demandant de nous laiſſer continuer notre route. A mon empreſſement il crut qu'il y avoit quelque choſe dans la voiture; il nous en fit deſcendre; il la fouilla, & n'ayant rien trouvé, ils nous laiſſèrent en jurant & en menaçant le cocher de lui caſſer la tête s'il diſoit quelque choſe. Nous remontâmes en carroſſe, & nous continuâmes notre route avec la plus grande vîteſſe. L'effroi m'avoit donné une agitation

que

que je prenois pour de la force. La femme-de-chambre, au contraire, étoit ſi abattue, qu'elle pouvoit à peine reſpirer. Nous arrivons, je m'élance de la voiture, je cours à la chambre de milord, je trouve miladi qui vient au-devant de moi, je n'eus que le tems & la force de lui dire : Miladi, ſix gouttes tous les quarts d'heure, dans un peu d'eau..... & je tombai évanouie. En revenant à moi, je me trouvai dans mon lit ; deux femmes-de-chambre étoient autour de moi, & miſs Henriette me faiſoit reſpirer des odeurs fortes : j'ouvris les yeux ſans me reconnoître. Dès que je fus remiſe, miſs Henriette me dit : Ah ! chère miſs ! dans quelle peine vous nous avez mis ! Vous avez ſouffert, vous avez couru un grand danger, & c'eſt pour mon père ! Je demandai comment étoit milord dans ce moment ? Elle me dit qu'il prenoit le remède que j'avois apporté, & qu'on

avoit quelques eſpérances. Au même inſtant miladi entra avec le médecin ; il trouva mon pouls aſſez mauvais, il jugea une ſaignée néceſſaire : on appela le chirurgien. Mon Dieu ! miſs, me dit miladi, il vous arrive toujours quelque malheur chez nous ; j'en ſuis bien fâchée, je vous aſſure, mais j'eſpère que ce ne ſera rien ; une bonne ſaignée vous tirera d'affaire. Vous avez eu bien peur ! Ces maudits voleurs, s'il plaît à Dieu, ils iront bientôt à Tiburn. Le médecin recommanda la tranquillité & que l'on ne me fît point parler ; il me demanda ſi je n'avois jamais été ſaignée ; je lui dis que non, & que même je craignois beaucoup de l'être. Il inſiſta ſur la néceſſité de cette opération ; je l'aſſurai que je ſavois auſſi n'avoir pas peur d'un chirurgien, & je tendis mon bras. — Betty entra, & voyant couler mon ſang, elle ne put retenir ſes cris, elle fondit en larmes, & ſe jetant au

pied de mon lit, ſes ſanglots entrecoupoient ces mots : Ah ! ma chère maîtreſſe, quel malheur, & je n'étois pas avec vous !..... Je lui tendis l'autre main, je lui dis que ce n'étoit rien, qu'elle devoit ſe calmer. Le médecin, déjà touché de ma fermeté, & voyant l'amitié de cette fille & la mienne pour elle, s'écria : C'eſt un ange ! Jamais je n'ai vu de femme ſi excellente ; je me ſens une vraie émotion, moi qui n'en ai jamais ! Dans ce moment je crus voir auſſi des larmes dans tous les yeux. Miladi murmura encore contre les voleurs, & retourna auprès de milord en s'affligeant ſur ſon état. Il fut ordonné qu'on me laiſſeroit ſeule & tranquille ; Betty reſta auprès de moi. J'étois ſouffrante & accablée ; cependant repaſſant dans mon eſprit tout ce qui s'étoit paſſé, j'en avois un vrai contentement ; j'avois peur même de n'être pas aſſez malade, & je déſirois de l'être

au moins juſqu'au retour de ſir Robert : je ſerai, diſois-je, dans la même maiſon, dans la ſienne, établie chez lui. Je comptois qu'il ne pouvoit être revenu que dans quatre ou cinq jours ; alors je craignois que le médecin ne voulût faire une trop belle cure, & ne me guérît trop vîte ; mais ſir Robert reviendra, & j'aurai ſauvé la vie à ſon père ! J'envoyai Betty ſavoir des nouvelles de milord ; elle revint bientôt me dire que le remède opéroit à merveille, que la criſe donnoit de grandes eſpérances ; que milord reprenoit de la connoiſſance. Le médecin diſoit que cet élixir étoit ſouverain, qu'il le connoiſſoit, mais qu'il auroit été inutile quelques heures plus tard. Je fus aſſez tranquille le reſte de la nuit, je dormis & de tems en tems j'envoyois Betty s'informer de l'état de milord ; il étoit toujours mieux ; les effets du remède laiſſoient tout à eſpérer, & le matin il

étoit aſſez bien pour qu'on pût juger que l'apoplexie n'auroit aucune mauvaiſe ſuite. Je paſſai tout ce jour au lit; les domeſtiques me ſervoient avec un zèle & une affection qui m'enchantoient. Miſs Hentiette venoit me voir de tems en tems, elle me faiſoit des careſſes, elle diſoit qu'elle me devoit la vie de ſon père. Miladi vint auſſi deux fois; elle répétoit toujours que ce ne ſeroit rien, que dans deux jours, que le lendemain même je ſerois rétablie, & que nous en ſerions tous quitte pour la peur. Oh! comme elle diſoit de mille manières qu'elle ſeroit au déſeſpoir que ſon fils me trouvât encore chez elle à ſon retour, & que toutes ſes craintes étoient qu'il ne fût trop ſenſible à tout ce que j'avois ſouffert! Mais, femme cruelle! penſai-je, ton cœur eſt donc inexorable? Le bonheur de ton fils, ſes ſentimens, ne ſont donc rien pour toi, je ne puis donc rien ſur tes idées? tu les ſuis par pure opiniâtreté? Tu ne mé-

rites plus aucun ménagement, & j'arracherai ton fils, dût-il t'en coûter des regrets éternels! Je voulus me lever le ſoir, & même aller auprès de milord; le médecin s'y oppoſa. Je paſſai encore une aſſez bonne nuit; le matin je me trouvai très-bien, je n'avois plus qu'un peu de foibleſſe. J'avois fait pluſieurs queſtions à Betty ſur mon aventure; elle me dit qu'elle avoit fait beaucoup de bruit, que la femme-de-chambre qui m'avoit accompagnée, diſoit que j'avois eu le courage d'un homme, que j'avois tout ſacrifié pour ſauver le remède que j'apportois à milord : cette femme-de-chambre avoit été plus malade que moi; on l'avoit ſaignée deux fois. Le cocher avoit auſſi tout raconté, & ayant eu bien peur tous les deux, ils avoient dans leurs récits augmenté le nombre des voleurs & des piſtolets. Les domeſtiques diſoient tout uniment que ſir Robert étoit amoureux de moi, qu'il

ſeroit bien heureux d'avoir une femme, & miladi une belle-fille comme miſs Camille ; que tout le monde le ſouhaitoit, & que l'on attendoit le retour de ſir Robert avec beaucoup d'impatience. Et moi auſſi, chère Nancy, je l'attendois ; mais comment le recevoir & comment ſe conduire? C'eſt-là ce qui m'occupoit ; je ne prenois aucun parti, je ne ſavois à quoi me décider, je voyois des inconvéniens par tout. Enfin, après bien des réflexions, je pris la réſolution de ſatisfaire l'impatience qu'avoit miladi de me voir retourner chez moi avant l'arrivée de ſon fils. Le troiſième jour j'étois aſſez bien, je deſcendis chez milord ; notre entrevue fut vraiment touchante ; j'étois ſi attendrie, que je pus à peine dire quelques paroles. Ce bon vieillard me tendit la main, fit un effort pour me dire qu'il me devoit la vie, & pluſieurs choſes tendres qui me firent verſer des lar-

mes : miſs Henriette ne put retenir les ſiennes. J'embraſſai milord, je ſerrai ſa fille dans mes bras, & tous les trois pendant quelques momens nous ne pûmes parler. Henri pleuroit auſſi, il fut le premier qui put dire quelques paroles. O mon bon maître! s'écria-t-il à demi-voix & en levant les mains au ciel, c'eſt un ange qui vous a ſauvé la vie! & en même-tems il lui fit prendre une potion qui lui étoit ordonnée; il alla auſſi chercher du vin & de l'eau pour moi. Ce ne fut qu'après tout ce tems que je pus dire à milord, combien j'étois charmée de le voir dans le bon état où il étoit. Il me dit que le remède que j'avois apporté l'avoit beaucoup tourmenté, & que ce n'étoit pas la peine d'en avoir fait uſage pour quelques jours de plus ou de moins qu'il devoit vivre. Mais, continua-t-il du ton le plus touchant, je verrai encore une fois mon cher Robert, c'eſt lui, miſs, qui.....

Je l'interrompis en diſant, qu'il ſeroit au déſeſpoir d'avoir été abſent dans ce moment. Oui, dit milord, vous n'auriez pas eu à faire à ces voleurs. Alors ranimant ſes forces, dites-moi, continua-t-il, dans quel endroit cela eſt-il arrivé? dans quel chemin? Car je connois tous les pas d'ici-là. Je lui expliquai bien exactement les chemins, la place, l'arbre même qui étoit auprès : inſenſiblement il s'anima à la converſation, & il me parut preſque auſſi bien qu'auparavant. J'annonçai que je retournerois chez moi dans le jour. Il s'y oppoſa, il dit à miladi, qui vint quelques momens après, qu'il ne vouloit pas que je m'en allaſſe aujourd'hui. Elle eut l'honnêteté de dire qu'il falloit attendre *à demain*. Ce n'étoit que le ſeptième jour; elle n'avoit rien à craindre, il y en avoit encore trois ſuivant ſon compte, avant le retour de ſon fils. Le lendemain le médecin trouva que j'avois

les nerfs encore fort ébranlés, & il fit renvoyer mon départ au jour ſuivant. Je venois d'ouvrir les yeux, & je diſois: encore deux jours ! Au même inſtant ma porte s'ouvre, & ſir Robert eſt à genoux à côté de mon lit. Quoi! miſs, s'écrie-t-il, vous ici! Ah! quel bonheur! Mais vous avez ſouffert, votre vie a été en danger, vous l'avez expoſée pour mon père, & je ne vous conſacrerois pas la mienne! Il ne put en dire davantage; l'émotion m'ôta la force de répondre. Betty entra : je me rappelle qu'elle ne fut point étonnée de voir ſir Robert ſi près de moi, & qu'elle continua ce qu'elle avoit à faire comme s'il n'y eût pas été, ou comme s'il eût dû toujours y être. Il dit en ſe levant qu'il retournoit auprès de milord, qu'il étoit arrivé dans la nuit, & qu'il n'avoit pu voir encore miladi. Il étoit ſi ému, ſi agité, qu'il n'attendit aucune réponſe, & qu'il s'en alla ſans que j'euſſe dit

une parole. Je pris tout de ſuite le parti de quitter le château & de retourner chez moi : je dis à Betty de me ſuivre, & de voir auparavant ſi je pouvois m'en aller ſans être apperçue, & de m'avertir du moment où je le pourrois. Elle voulut m'oppoſer quelques raiſons, je le lui commandai abſolument. Elle revint au bout d'une heure, & me dit que miſs Henriette étoit dans la chambre de ſa mère, que ſir Robert étoit auprès de milord, que les domeſtiques étoient occupés loin du corridor, & que je pouvois ſortir ſans être vue de perſonne. Je n'héſitai point, je traverſai en tremblant le corridor, je m'enfuis, & j'étois bien près de la maiſon des *Wilſon*, lorſqu'Henri, qui couroit à perdre haleine, nous atteignit; il nous dit que tout le monde étoit affligé de mon départ, que ſir Robert étoit au déſeſpoir, & que c'étoit lui qui l'envoyoit me demander pourquoi je m'en allois avec

tant de précipation, & pour ſavoir ſi je n'avois pas beaucoup ſouffert de faire ce chemin à pied? Je lui dis que non, que j'étois fort bien, & que je ne ſerois pas longtems ſans voir milord & miladi. Il repartit auſſi vîte qu'il étoit venu. J'arrivai chez moi fatiguée, abattue, & l'ame remplie de mille ſentimens différens. Tu es contente, diſois-je en moi-même à miladi; & en effet, je n'avois conſulté ni mon ſentiment, ni mes intérêts dans ce que je venois de faire; je n'avois vu que l'inquiétude de cette femme ſur ſon fils & ſur moi, je cédai à l'impatience de quitter ſa maiſon: c'étoit bien en vain que j'aurois voulu raiſonner quelque choſe dans ce moment! Cette fuite précipitée avoit laiſſé mon eſprit dans une telle diſpoſition, que je me ſentois une terreur ſecrète au fond de l'ame; il me ſembloit que quelque orage ſe formoit ſur ma tête; j'étois malheureuſe ſans trop ſa-

voir pourquoi, ou plutôt je ne le ſavois que trop. Tout ce qui me rapproche des *Walmore* porte un poiſon pour moi ; le précipice s'offre à ma vue, & j'en frémis. Toute la nuit j'ai vu ſir Robert à genoux à côté de mon lit, & j'entendois milord me reprocher ce que j'avois fait pour lui. Je combattois ces idées foibles & puſillanimes, chaque fois que je me réveillois ; je traitois mes ſcrupules de lâcheté. Ce qui me donna des forces & du courage, ce fut le billet ſuivant :

Sir Robert à Camille.

Vous avez fui, miſs, vous avez ajouté à vos maux la fatigue d'un long chemin, & c'eſt moi peut-être qui en ſuis la cauſe. Tout s'accorde donc pour me déſeſpérer, & l'état de mon père & les maux que je vous fais. Cependant, miſs, dans le même moment où vous fuyiez, je croyois travailler à vous en

empêcher, & ma mère étoit informée.... Mais je ne veux rien dire encore ; je vous demande ſeulement, avec la plus vive inſtance, de nous informer comment vous êtes, & ſi la pénible courſe que vous venez de faire ne vous a pas horriblement fatiguée ? dites-le bien poſitivement au meſſager, je vous en ſupplie, miſs, & j'eſpère que je pourrai le ſavoir moi-même dès ce ſoir. *R.*

Réponſe.

J'eſpère, monſieur, quoi que puiſſe ſavoir miladi, qu'elle eſt convaincue de mes ſentimens pour elle, au moins c'eſt mon intention. L'état de milord m'a ſincèrement touché ; c'eſt avec bien de la peine que je me ſuis éloignée de lui : hier ſa ſanté donnoit de grandes eſpérances, & je ne doute point que bientôt elle ne ſoit très-bonne. La mienne eſt auſſi beaucoup meilleure ; il ne me

faut que de la tranquillité & un peu de ſolitude. Ne penſez, monſieur, qu'à ce qu'il y a de plus intéreſſant pour vous : le rétabliſſement de milord eſt un bonheur qu'il ne faut point troubler. *C.*

Je dois t'avoir accoutumée, ma chère Nancy, à la ſuite de mes idées, & il me ſemble que je n'ai plus beſoin de te dire ce que je ſens & ce que je penſe; tu vois tout ce qui ſe paſſe dans ma tête: inquiétude, agitation, trouble, crainte, eſpérance, voilà à quoi je ſuis livrée tout-à-tour; & libre chez moi, j'exhale tout ce que j'éprouve par mes ſoupirs, par mes ſanglots; & tout ce que je fais porte l'expreſſion de ce que je ſouffre. Betty s'en apperçoit, & ſa ſenſibilité t'arracheroit des larmes; elle cherche à deviner ce qui peut me diſtraire & me ſoulager, & ſes prévenances ſur ce qui peut me faire du bien ſont charmantes;

tantôt elle me force à prendre quelque nourriture que ſa mère a préparée avec beaucoup de ſoin ; une autre fois elle me prend les mains, elle m'appelle ſa chère maîtreſſe, tout cela avec une douceur & une diſcrétion touchantes ; jamais aucune queſtion indiſcrète, ni réflexion de curioſité. En vérité elle étoit faite pour être placée au-deſſus de ſon état. Je penſe peu ou point du tout à mes repas, & toujours ils ſe trouvent proportionnés à l'état où je ſuis : il me falloit alors des alimens légers & reſtaurans, elle y avoit penſé ; elle me força de manger, & en effet je me trouvai infiniment mieux après avoir dîné. J'avois réellement beſoin de forces pour ſoutenir la lecture de cette lettre, que je reçus une heure après.

Miladi Walmore à Miſs Camille.

Je vous l'avois bien dit, miſs, que mon fils étoit un fou ; il n'y a point

d'extravagances qu'il ne m'ait dites ce matin. Imaginez-vous qu'il veut abſolument vous épouſer, & cela ſans aucune conſidération ! Il n'eſt point de folies que ces jeunes gens ne ſe mettent par la tête, & qu'ils ne fiſſent, ſi on ne les retenoit. Sur ce que vous m'avez dit, j'ai penſé que vous jugeriez cette folie comme moi; on ne ſe marie pas ſans égard pour ſes convenances. Je ne ſais pas les vôtres, ni celles de vos parens; ils ont ſûrement les leurs comme nous avons les nôtres. Vous ſavez ce que je vous ai confié, & l'état de milord ajoute encore à l'extravagance de ſon fils. Je lui ai bien dit que quand il reſteroit tout le jour à mes genoux, j'avois trop de tendreſſe pour lui pour donner mon conſentement à ce qu'il appeloit une paſſion; & en vérité c'eſt auſſi par intérêt pour vous, miſs. Ce que vous avez fait pour milord eſt une raiſon de plus

pour être ſûre de votre façon de penſer ; vous ne voudriez pas vous en faire un titre pour le faire mourir de chagrin. J'ai été bien fâchée que vous nous ayez quitté, mais en même tems j'ai été bien-aiſe de vous voir éloignée de ce jeune-homme. Ils ſont capables de tout quand ils ont la tête dérangée. C'eſt par une ſuite de mon amitié pour vous que j'ai cru devoir vous inſtruire de ce qui s'eſt paſſé. Vous m'avez paru bien décidée dans le parti que vous avez pris, & je ne voudrois pas que par ignorance vous fîſſiez des choſes qui puſſent vous attirer des chagrins. Ce que vous avez fait ce matin me donne une grande idée de votre prudence ; je vous exhorte bien à continuer, d'autant plus que le contraire ſeroit inutile. J'eſpère que bientôt votre ſanté vous permettra de ſuivre ce deſſein raiſonnable. Je vous prie de m'en donner des nou-

velles, & d'être perſuadée de l'amitié & de l'attachement avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

J'ai réfléchi un moment après avoir lu, & j'ai fait venir le meſſager; ce n'étoit pas Henri : je lui ai dit que j'étois ſi foible & ſi malade, qu'il m'étoit impoſſible d'écrire dans ce moment; que demain matin je ferois une réponſe, & qu'en attendant je priois miladi d'être tranquille. Je lui ai recommandé de dire cela bien exactement. Enſuite reprenant & reliſant cette lettre : elle eſt folle, m'écriai-je, elle eſt folle & méchante, cette femme ! Mais pourquoi méchante ? Un jeune-homme prend une paſſion pour une fille que l'on connoît peu ou point, & tout de ſuite des parens doivent la lui laiſſer épouſer ? Non, dis-je; miladi ne fait que ce qu'une bonne mère doit faire, & je dois la reſpecter; mais je puis la combattre, & ſans égard pour ſa confiance, je m'en

ſervirai pour vaincre ſa réſiſtance. Je renvoyai au lendemain pour penſer à la réponſe que je devois faire; j'étois plus occupée de ſir Robert, qui devoit venir bientôt. D'abord j'étois indéciſe ſi je devois le recevoir ; je ſavois tout, il ne pouvoit rien m'apprendre : & ſi ſa mère lui a dit ce qu'elle m'a écrit ; s'il ſait que je ſuis inſtruite de ſes oppoſitions, il convient à ma délicateſſe & à ma fierté que nous ceſſions de nous voir. Ne pas le voir, cependant, eſt auſſi bien dur. Par accommodement, je décidai que je le recevrois pour lui dire que ce ſeroit pour la dernière fois, & que nous devions rompre toute relation. D'ailleurs, je n'étois pas fâchée de tenter cette petite épreuve, pour mieux juger de mon pouvoir ſur lui. En attendant, je me repréſentois la ſcène qui devoit s'être paſſée le matin avec miladi ; je voyois ce pauvre ſir Robert exprimer tout ce qu'il ſent, être tendre, preſſant,

reſpectueux, emporté, dire avec fermeté ce qu'il veut, ce qu'il fera; ſa mère l'écouter avec colère, ſe fâcher, raiſonner, ſe moquer, réſiſter avec ſang-froid, & le rendre même reſponſable de la vie & de la mort de ſon père. Je voyois le tourment de ſir Robert; j'aurois voulu aller à ſon ſecours, j'aurois voulu me jeter entr'eux, jurer, proteſter que je mourrai plutôt que de faire le malheur de l'un ou de l'autre. Il entra que j'y penſois encore. Dès que je le pus, je l'interrompis pour lui dire que j'étois ſi foible, qu'il m'étoit impoſſible de rien entendre; que je le priois de ne me rien dire; que je ne le recevois que pour avoir plus particulièrement des nouvelles de milord. Il a paru étonné de la fermeté & du ſang-froid avec leſquels je lui parlois; & comme mon regard aſſuroit ce que je venois de dire, il reſta dans le ſilence; il me regardoit avec un air d'étonne-

ment & de détreſſe. Enfin, il s'eſt aſſis en diſant : Il eſt fort bien, miſs, fort bien ; il a pris aujourd'hui une médecine qui l'a beaucoup ſoulagé : demain, dans quelques jours, il ſera en état d'entendre & même de parler. Je ne répondis point, & il y eut un très-long moment de ſilence : je le rompis. Vous avez ſans doute, lui dis-je, reçu beaucoup de lettres pendant votre abſence ? — Oh oui, miſs, une lettre adorable. — De M. *Belfloor*, ſans doute, continuai-je ? — Auſſi une de *Belfloor*, me répondit-il. Je lui rappelai qu'il m'avoit promis de me les montrer toutes, & que j'eſpérois qu'il tiendroit ſa parole. — Oui, miſs, dit-il, je tiendrai parole. Il cherche en même tems dans ſes poches, en diſant : Celle-ci eſt cependant ſi folle, qu'elle ne vaut pas la peine d'être lue ; il eſt un peu fou mon ami, continua-t-il : à Londres, on n'a pas de bonnes idées, on ne penſe qu'au plaiſir. Je

voudrois, miſs, ajouta-t-il en me la donnant, que vous la jetaſſiez au feu. Je lui répondis que j'avois très-bonne opinion de ſes amis, & que j'étois charmée de connoître leur façon de penſer, quand même ils ſeroient contre moi. Il vouloit continuer. Dans l'impatience de lui dire ce que je voulois & auſſi de lire cette lettre, j'ai porté la main à la tête; j'avois l'air de ſouffrir beaucoup. Il m'a regardée un moment en ſilence, & il m'a dit enſuite : Je vois bien, miſs, qu'aujourd'hui.... Il eſt vrai, ai-je interrompu, qu'aujourd'hui nous devons nous conduire différemment; j'avois eſpéré qu'il n'y auroit entre votre famille & moi qu'un commerce d'amitié, & que votre façon de penſer ne le troubleroit point : mais miladi m'a communiqué ſes craintes, & je dois y avoir égard, quels que ſoient mes ſentimens. Je vous prie donc, monſieur, que nous ne nous voyons plus. — Dans

ce moment j'avois de la peine à parler, & je ſentois mes yeux ſe remplir de larmes. — Ma mère ! s'eſt-il écrié avec emportement, qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle fait, veut-elle ma mort ? — Non, monſieur, elle veut votre bonheur, & elle a raiſon ; c'eſt elle qu'il faut écouter : je vous en conjure, ne nous voyons plus. Laiſſez-moi penſer à ce que je dois faire ; laiſſez-moi prendre un parti qui nous convienne à tous deux : je ſuis encore foible & malade, je ne pourrois pas ſoutenir long-tems.... Il a levé les yeux au ciel, il s'eſt écrié : Dieux, quel tourment ! Enſuite faiſant un effort pour ſe contraindre, il a continué avec une tranquillité forcée : Oui, miſs, vous êtes malade, & je n'oublie point ce qui en eſt la cauſe ; je dois reſpecter votre état. Je ne dirai rien de plus dans ce moment ; mais ici je fais ſerment de remplir l'engagement que j'ai pris, que vous avez pris vous-même : oui,

oui, miſs, vous l'avez pris auſſi-bien que moi. Je vous ai juré un amour éternel, & vous m'avez écouté; il n'en faut pas davantage pour être liés éternellement. J'écoutois ſes ſermens les yeux fixés ſur les ſiens, & il a pu voir que mon ame y répondoit toute entière; cependant je lui ai dit que je m'oppoſois à ſes ſermens, que je ne les voulois point entendre, que je ne les recevois point. Dans ce moment, mon agitation étoit ſi grande, que dans l'état de foibleſſe où j'étois encore, je tombai dans un abattement extrême: il en fut vivement touché. La pitié ſe joignant à tout ce qu'il éprouvoit déjà, il ne put plus rien exprimer, & n'articulant que des paroles entrecoupées, il s'approcha de moi; mais craignant de me faire ſouffrir, il s'en alla avec l'emportement du déſeſpoir. Puis s'arrêtant ſur la porte entr'ouverte, il me dit du ton le plus touchant: Vous voyez, miſs,

combien je ſuis malheureux, combien je le ſerois ſi j'étois long-tems ſans vous revoir; votre cœur ne ſera pas ſi dur, & bientôt je pourrai ſavoir que vous êtes moins ſouffrante, moins barbare dans vos volontés... Il s'en eſt allé, & mon ame l'a ſuivi : je ſuis reſtée long-tems immobile dans la ſituation où il m'avoit laiſſée ; je le voyois, je lui parlois encore, je me reprochois ma dureté, & me rappelant tout ce que j'avois dit, j'étois étonnée qu'il y eût ſi peu, même rien pour la tendreſſe : j'en étois en peine, & je prenois l'amour à témoin que je donnerois mille vies pour lui prouver toute celle que j'avois pour lui. Mais écartons l'amour, & tenons conſeil avec la raiſon, avec la prudence, avec l'eſprit qui juge & qui prévoit. Dis-moi, Nancy, que dois-je faire ? Tu vois cette mère déclarée contre moi ; ſon fils, entre ſa paſſion & les ſentimens qu'il a pour

ſes parens ; moi, ayant promis de partir, ne pouvant plus voir, plus recevoir ſir Robert, & par-deſſus tout ſurchargée de cette fauſſeté, de ces menſonges ſoutenus juſqu'à préſent pour appuyer l'opinion de cet homme ſi franc, ſi ſincère, & que j'adore ; c'eſt ce poids qui m'oppreſſe, dont je voudrois me débarraſſer ; c'eſt dans ce moment tout ce que je déſire. Ce n'eſt pas encore moi qu'il aime, c'eſt le fantôme de ſon imagination, & il faut l'abattre, il faut qu'il voie la vérité. Mais le tems eſt-il venu, & ſon cœur pourra-t-il ſe contenter de ce qui reſtera ? Dis-le-moi, Nancy, c'eſt l'objet de mon tourment : cette fille qui n'eſt rien, qui eſt ton amie, aura-t-elle de quoi ſe faire aimer encore ? Oui, je le crois ; ce n'eſt point ma naiſſance qui l'a ſéduit, il n'en a jamais parlé que légèrement & même pour me flatter : mais le reſte.... O Nancy, raſſure-moi, je

t'en conjure, viens à mon ſecours; que faut-il faire ? Eh bien oui, je ne ſerai qu'une femme à ſes yeux, j'y paroîtrai avec la fierté d'un être indépendant, dont la délicateſſe ne peut rien devoir qu'à ſes ſentimens, & qui ſait renoncer à tout, plutôt que de lui donner des regrets. Je ferai plus, ce ſera pour lui rendre ſa liberté, ce ſera pour le rendre à ſes convenances, que je lui dirai qui je ſuis; & ſi, en homme foible, il fait céder ſa paſſion à ſes préjugés, à ſon intérêt, à de petites conſidérations, il ne jouira pas de ſon triomphe : j'en mourrai peut-être, mais ce ſera en dédaignant, en mépriſant ſa foibleſſe, en m'élevant au-deſſus de lui, & en le confondant dans la foule des êtres chétifs qui ſe laiſſent enchaîner par la ſotte opinion des autres. C'eſt avec la hauteur & la fierté d'une femme qui ſe ſent des vertus, que je lui apprendrai ce que je ſuis; c'eſt cet évènement qu'il faut

combiner aujourd'hui, & qu'il faut arranger ſur l'état des choſes. J'ai dit à miladi que je partirois, je veux tout révéler à ſir Robert; voilà ſur quoi il faut travailler; il faut que tout ſoit dirigé pour l'honneur de mes ſentimens, & au profit de ceux de ſir Robert. C'eſt là-deſſus que roulent mes idées; je ne ſais encore poſitivement ce que je déciderai; je prévois ſeulement que j'aurai beſoin de toi, de milord *Belton*, de *Mirwood* même; peut-être auſſi n'aurai-je beſoin de perſonne. Enfin, telle eſt aujourd'hui ma ſituation; jugez-en ſainement, & ſoyez prêts à m'aider; je compte ſur vous. J'ai paſſé la nuit à t'écrire, & ſouvent j'ai poſé ma plume pour débrouiller mes penſées dans le cahos de mes ſentimens & de mes idées. Je ſuis ſouvent en danger de perdre la tête, & il faut tant de peines, tant de tourmens pour vivre ſelon ſon cœur! Plains ton amie, chère Nancy, le bonheur eſt

encore loin d'elle. Le jour va paroître, & me trouvera occupée à t'écrire ; demain le trouble & l'inquiétude exiſteront encore à mon réveil, s'il peut y avoir un peu de ſommeil pour moi. Adieu, chère amie, je te laiſſe avec la lettre de *Belfloor*, qui a bien auſſi ſes épines & ſes poiſons. Je ferme la mienne, elle partira demain matin, & ſera bientôt ſuivie d'une autre. Toutes te diront que je t'aime & t'aimerai toujours.

Belfloor à ſir Robert.

Enfin, mon cher ami, tu me fais cette confidence, il en étoit tems, & je commençois à te croire la diſcrétion d'un jeune bourgeois. Elle eſt donc bien charmante ta belle ? c'eſt un plaiſir que de t'en voir faire le portrait ; elle eſt ſuperbe, & je la vois d'ici bien blanche, bien fraîche, un joli embonpoint, l'air ſi doux, ſi naïf ; car c'eſt ce qu'il

faut pour ſéduire ces bonnes ames neuves de la campagne. Et puis des vertus! il faut voir ; c'eſt une déeſſe par la figure & un ange par le caractère, cela va ſans dire ; c'eſt même trop peu, & je t'en félicite. Eh bien, voyons cependant un peu de quoi il s'agit ? cette divinité incomparable, c'eſt d'abord une Irlandoiſe ; fort bien : j'en ai beaucoup connu d'Irlandoiſes ; elles ont quelque choſe de plus attrayant, de plus ſéduiſant dans la phyſionomie, que nos Angloiſes, qui ont aſſez généralement l'air dur, fier, & ſouvent froid. Les Irlandoiſes ſont ſur-tout charmantes par leur mine voluptueuſe, qui inſpire toujours quelque choſe ; & la tienne a bien réuſſi, à ce qu'il me ſemble : elle aura ſans doute été à Londres, elle ſe ſera formée avec la bonne compagnie des hommes ; peut-être la connois-je : dis-moi ſon nom & encore mieux ſa figure. Enſuite, cette chère fille eſt malheu-

reuſe ; c'eſt une hiſtoire, c'eſt un roman tout plein de ſentiment : mon dieu qu'elle eſt intéreſſante ! Mais dis-moi comment t'y es-tu pris avec elle ? as-tu bien ſoupiré, bien reſpecté ? & à préſent où en es-tu ? es-tu un peu avancé ? oſes-tu lui parler de tes feux ? es-tu aſſez téméraire pour lui baiſer la main ? Badinage à part, mon cher ami, le ton de ta lettre m'effraie ; il eſt ſi ſérieux, qu'en vérité j'ai peur que tu ne faſſes quelque ſottiſe. Ne vas pas, je te prie, faire l'amoureux tranſi avec quelque fille qui t'attrappera, qui peut-être t'a déjà attrappé ; je ſuis ton ami, & je t'empêcherai de l'être au péril de ma vie. Je te ſomme de me dire dans ta première lettre le nom & le ſurnom de ta belle ; ce que réellement tu en penſes, ſans exagération & ſans emphaſe amoureuſe. Dans l'inſtant je te rendrai raiſon de tout. Nous faiſons ſouvent changer d'air à ces belles héroïnes ; & ſi la tienne

eſt réellement ce que tu penſes, ce ſeroit très-extraordinaire & il y auroit bien du malheur. Je pourrai te dire cela encore mieux quand j'aurai été ſur les lieux; au premier coup-d'œil je ſaurai la vérité; j'eſpère que ce ſera dans peu de tems, dans quinze jours, je penſe. Adieu, mon cher ami, je ſuis ton dévoué ſerviteur.

P. S. Pourquoi milord *Belton* me parle-t-il toujours de toi & de votre famille, lorſqu'il me rencontre? Il me fait des queſtions: pourquoi ces queſtions? y auroit-il quelque choſe là-deſſous? Je ſais un peu me défier.

LETTRE XLV.

Camille à Nancy.

IL faut partir, chère amie, il faut partir, c'eſt le cri de ce matin; toute la nuit a été employée à raiſonner & à prendre ce parti. Mais quoi ? dis-tu, quitter tout, abandonner ſes projets, fuir ſir Robert ? — Et veux-tu que témoin tranquille des débats de la famille *Walmore*, j'attende ici qu'elle décide de moi, & que devenue la victime de l'un ou de l'autre parti, je ſubiſſe ce qu'ils voudront preſcrire ? Je n'ai point cette réſignation ; c'eſt eux qui doivent ſuivre mes impulſions : c'eſt ce qui a été diſcuté & combiné dans ma tête, c'eſt ce que mon cœur a demandé à mon eſprit, & il a été jugé qu'il ne falloit pas laiſſer flotter la victoire, & qu'une diſpute longue & raiſonnée pour-

roit me perdre. Donner à ſir Robert le tems de trop réfléchir, ſeroit la ſuite d'une tranquillité dont je ne ſuis point capable; il pourroit ſe faire une vertu de me ſacrifier; & quand il aura lutté contre ſes parens, peut-être ne lui reſtera-t-il pas aſſez de forces pour ſoutenir l'aveu que j'aurai à lui faire. Juſqu'à préſent je n'ai eu qu'à profiter des circonſtances heureuſes qui ſe ſont offertes; ce bonheur peut finir, & je ſuis agitée de la vive impatience de frapper le coup qui doit décider de ma vie: il faut donc le préparer, il faut un évènement qui rompe les diſcuſſions; il y aura trouble & agitation: je ne puis me ſauver que par-là. Plus ma vie tient à ce que j'aime, moins je puis le laiſſer expoſé à la raiſon, aux obſtacles, à la longue réſiſtance de parens qu'il aime & qu'il reſpecte: il ne faut point qu'il combatte deux fois. Je déteſte toujours plus cette première idée de me déguiſer, je hais

le haſard qui l'a ſecondée; c'eſt un péril que je me ſuis fait, il faut aujourd'hui l'affronter, & alors je tremble, & je voudrois au moins préparer ma chûte : je ſens qu'il y auroit trop de danger à révéler mon ſecret à ſir Robert, ſans avoir ému ſon ame par un ſacrifice : je ne puis faire cet aveu humiliant ſans le couvrir d'une action qui prouve ma délicateſſe & mes ſentimens généreux, & la fuite eſt la ſeule qui ſe préſente. D'ailleurs, je l'ai promis à miladi ; & ſi je perſiſte à reſter après ce qu'elle m'a confié, & après m'avoir inſtruite des intentions de ſir Robert, les miennes ſont viſibles, & je ne mérite plus aucun intérêt. Il faut donc partir ſans rémiſſion ; mais, mon dieu, ſi je pars, peut-être ſir Robert me laiſſera-t-il aller : & que deviendrai-je alors ? Il faut un moyen pour empêcher cet horrible malheur, & c'eſt ici qu'il faut de l'adreſſe & de l'imagination. Ma chère Nancy,

c'eſt ma vie que je joue, & il m'eſt permis de la défendre. Je veux donc partir, je veux auſſi reſter, & pour cela il n'eſt pas difficile de faire arriver quelqu'accident qui touche & qui intéreſſe en ma faveur. Voici ce que mon pauvre eſprit me ſuggère. Le départ eſt décidé, il eſt promis à miladi, & le renvoyer indiqueroit une foibleſſe qui pourroit me nuire dans l'eſprit de ſir Robert. Je vais donc répondre en conſéquence à miladi : voilà ce que je lui écris ; tu verras par les ratures que j'ai eu aſſez de peine.

Miſs Camille à Miladi Walmore.

Miladi, le contenu de votre lettre m'a cauſé une véritable ſurpriſe ; je ne ſais point pourquoi ſir Robert vous a parlé de moi : il devoit avoir mon conſentement pour le faire, & dans le cas contraire, je ne mérite pas que vous me

reprochiez ce qu'il a pu vous dire. Permettez que je n'entre dans aucun détail là-deſſus, & que j'ignore ce qui ſe paſſe dans votre famille. Quant à moi, je ſais comment je dois me conduire; je crois que juſqu'à préſent vous n'avez eu aucune raiſon de vous en plaindre, & je crois mériter les égards qui me ſont dus. Je ne verrai donc dans ce que vous me faites l'honneur de me communiquer, que l'intérêt que vous voulez bien me témoigner; je ne ſaurois être ſenſible qu'à cela, & c'eſt pour y répondre que je vous remercie des conſeils que vous m'avez donnés: c'eſt votre bonté, c'eſt votre amitié qui les dicte, & je veux les ſuivre. Il y a déjà quelque tems que je preſſe mon départ; inceſſamment je recevrai la lettre qui me l'annoncera, & tous les jours j'attends la voiture dans laquelle je dois partir. J'eſpère que ma ſanté ſera tout-à-fait rétablie; j'aurai une grande con-

ſolation de laiſſer milord hors de danger, j'expoſerois toujours ma vie pour lui rendre la ſienne ; j'ai pour lui la plus grande vénération, & j'eſpère qu'il conſervera toujours un peu d'amitié pour moi. Je ne pourrois partir ſans avoir l'honneur de le voir, & ſans vous remercier, miladi, de vos bontés. C'eſt avec une conſidération bien reſpectueuſe que j'ai l'honneur d'être, &c. *C. M.*

Il faut donc partir, chère Nancy, il n'eſt plus aucun moyen de reculer, & je vais prendre toutes les meſures néceſſaires pour cela. D'abord préparer Betty à m'accompagner : je ne puis voyager ſeule ; il faut déterminer ſes parens à la laiſſer avec moi & à s'en ſéparer : ce ne ſera pas ſans peine. Enſuite je dois annoncer mon départ aux *Dagby*, prendre congé d'elles, des *Welgreen*, du miniſtre, des voiſins de Clamſtead, & de toutes les connoiſſan-

ces que j'y ai faites. Je ſerai témoin des regrets que ce départ cauſera : il y aura, j'eſpère, quelques ſcènes touchantes. Je ne parle point de ſir Robert ; je ne ſais ce qui ſe paſſera entre nous, je ne lui parlerai point de mon départ, je défendrai même à Betty d'en rien dire à Henri : ſi ſir Robert l'apprend, je verrai comment il ſe conduira ; il me ſemble que je n'ai pas beſoin de penſer à lui. Je vois ton impatience, tu demandes encore ſi je pars, quand, comment, & avec quelle voiture ? Eſt-ce que je puis faire quelque choſe ſans toi, chère amie, & déjà ne viens-tu pas à mon ſecours ? Tu m'envoies un carroſſe, je monte dedans, & quelque accident me ramène chez moi, ou ſi tu veux je reſte mourante dans le premier cabaret où nous nous arrêterons ; jamais je ne pourrai aller plus loin, je t'en avertis. Conſulte avec milord *Belton*, comment cela pourroit ſe faire ;

fais venir *Mirwood*, il ſaura inventer cet accident néceſſaire. Enfin envoyes-moi toujours une voiture, des chevaux, un cocher, un poſtillon, & que je parte. Il ne faut, je crois, point d'autre preſtige aux yeux de ſir Robert, je ne veux que le fuir, & c'eſt tout ce qu'il faut qu'il voie. Si cet évènement n'amène rien, ſi ſir Robert me laiſſe partir tranquillement, tout eſt fini : ſi au contraire il eſt effrayé, s'il ſe jète au-devant de moi, s'il m'arrête, tout lui ſera découvert; il ſaura que je le fuyois parce que je me trouvois indigne de lui; laiſſons faire ſa paſſion. Tu recevras ma lettre dans deux jours; je vous donne quelques heures pour tout arranger, vous ferez partir la voiture tout de ſuite, elle ſera ici dans cinq jours, elle s'arrêtera au meilleur cabaret de Clamſtead; on viendra m'avertir dès qu'elle ſera arrivée. Le lendemain de bon matin elle viendra charger les mal-

les, je traverſerai Clamſtead vers les huit heures, tout le monde me verra, je paſſerai devant la porte du miniſtre, ſes filles ſortiront, il y aura bien quelques larmes de répandues, & à midi il faut ou que je ſois chez moi, ou que l'on vienne à toute bride chercher le médecin, le chirurgien qui ont traité milord, parce je ſuis mourante dans un cabaret à quelques milles de Clamſtead. Abandonnons le reſte au haſard. Tu vois, tu comprends, c'eſt tout ce qu'il faut dans ce moment; je me repoſe abſolument ſur toi, & je compte ſur ton eſprit, ſur ta prudence, & ainſi que ſur celle de milord. Je n'ai pas beſoin de te dire combien tout eſt important, il y va de ma vie, & c'eſt ce moment qui en décide. Penſe-y bien, je t'en ſupplie; dans ſix jours, dans ſept jours ton amie ſera heureuſe ou morte à jamais: ſi tu connois tant ſoit peu l'ame de Camille, tu vois tout ce qu'elle aura

à ſouffrir juſqu'à cet inſtant-là ; donnes-moi force & courage. Il faudra donc encore tromper, cacher, être fauſſe ! je ne pourrois le ſoutenir ſi réellement je ne regardois l'évènement comme un moyen de ne l'être plus. Hélas ! je ferai peut-être plus que de partir, je mourrai ; au moins c'eſt ce qui dépendra de ſir Robert ; tout peut n'être que trop vrai pour moi & la réalité peut-être affreuſe ; il faut s'étourdir & n'y plus penſer. Occupée de ce terrible dénouement, j'écarte l'idée de ſir Robert, elle m'afflige dans ces momens de tromperie : la fauſſeté eſt ſi loin de ſon cœur ! Je vais faire tous mes efforts pour ne point penſer à lui : déjà même il me ſemble iſolé de tout ce que je projette ; il ſera dans tout ceci comme l'air que je reſpire, qui me fait exiſter, & que je n'apperçois point. Mais la première entrevue : Dieux ! j'en frémis d'avance. En attendant, que fera-t-il aujourd'hui que ſa mère eſt

inſtruite? Ecoutera-t-il tranquillement cette femme accariâtre, & deviendrai-je entr'eux un ſujet éternel de diſcuſſion & de diſpute ? Comme je vais être déchirée par cette femme ! Attends, je vais t'aider, femme cruelle ! C'eſt moi qui apprendrai à ton fils tout ce qui peut détruire ſa paſſion, ſi à ſon âge, ſi dans ſon cœur, ſi dans le feu de la jeuneſſe les premières impreſſions peuvent ſe détruire par des raiſonnemens : nous verrons ſi en révélant mon état, je n'aurai pas de quoi en arrêter l'effet. Avec quelle aſſurance elle m'a communiqué l'arrêt de ſon fils ! De quel ton abſolu elle me déclare la guerre ! Elle croit donc plus à ma foibleſſe, à ma ſoumiſſion qu'à ma ſenſibilité ? Oſer aimer ce fils unique, l'eſpoir d'une famille, auquel la fortune & les richeſſes ſont deſtinées ! c'eſt ce que ſa fierté ne lui permet pas même de ſoupçonner. Tu triompheras peut-être, femme impérieuſe ! je

n'ai pour moi que l'amour. Mais encore un coup plus de réflexion, je dois partir; c'eſt aujourd'hui le ſeul objet qui doit nous occuper; je te laiſſe y penſer encore quelques momens. J'attends ta réponſe avec la plus vive impatience; cependant je continuerai à t'écrire toujours. Que j'ai de peine à me défendre contre le trouble qui m'agite! Adieu, chère amie.

LETTRE XLVI.

Camille à Nancy.

MA lettre eſt partie, & je t'écris encore; je ne puis te quitter: il me ſemble que la terre échappe ſous mes pieds, & je te tends les bras. Mes forces ne ſont point proportionnées à mon ſentiment, à mon imagination; je ſens, je veux, j'exécute & je meurs; je maudis tout ce ſtratagême, & je ne puis m'en

détacher. Mais non, il me vient une autre idée; n'envoyez pas cette voiture; laiſſe-moi aller au milieu de la famille *Walmore*, je verrai miladi, je la conduirai auprès de milord, là à genoux devant lui, je ferai l'aveu de tout ce que j'ai fait, de toutes les fauſſetés que j'ai inventées, de tous les menſonges que j'ai dits. Je dirai la paſſion de ſon fils pour moi, & mes ſentimens pour lui; je dirai que je me remets entre leurs mains, que je ſouſcris à tout; je ferai ſerment de renoncer pour jamais à ſir Robert, de ne plus le revoir..... de renoncer à lui! Nancy, mais c'eſt auſſi une fauſſeté: jurer au père de ſir Robert, c'eſt jurer aux pieds des autels, & je ne veux pas être parjure. Laiſſe donc venir cette voiture, envoie-la bien vîte même; le tems va redevenir pour moi d'une longueur inſupportable, & je ſerai des ſiècles à attendre la vie ou la mort; cinq jours ſont éternels, & que ferai-je pendant tout ce tems? Je

vais m'occuper de ce départ pénible, penſer à tous les détails, & traîner mon ame malheureuſe ſur tout ce qui doit le précéder; il faut que j'aie cela préſent à l'eſprit, & que j'étouffe un ſentiment intérieur qui ne me fait pas grâce du plus petit reproche. D'abord il faut diſpoſer Betty à m'accompagner, & ſes parens à y conſentir; j'ai déjà commencé d'en faire la propoſition. Betty a vu que j'avais de l'inquiétude, qu'il y avoit quelque objet nouveau qui m'occupoit. Elle m'a regardée avec cet air d'intérêt & de curioſité qu'elle ſait ſi bien prendre ſans indiſcrétion. J'ai été vers une malle qui eſt dans mon cabinet, je l'ai ouverte, je l'ai examinée; Betty a marqué de l'étonnement, elle n'oſoit faire une queſtion: je l'ai prévenue. — Hélas! ma chère enfant, lui ai-je dit, il faut que je parte, il faut que je quitte ce pays. Elle eſt reſtée immobile & en ſilence, comme ſi elle ne m'eût pas compris. J'ai répété: Oui, il faut que je parte,

que je retourne chez moi..... Quoi! miſs, vous en aller ! bien loin? Pour longtems? Eſt-il poſſible? Pour toujours, Betty; il faut que je penſe à mon voyage, je n'ai jamais compté être plus longtems dans ce pays. Elle ne pouvoit revenir de ſon étonnement; elle a dit enſuite, en ſoupirant : Eh ! je comptois ne vous plus quitter, miſs. Ses yeux ſe ſont remplis de larmes : je lui ai expliqué que j'avois des raiſons pour partir, qu'une voiture venoit me prendre dans quatre ou cinq jours; mais que ſi elle vouloit, elle ne me quitteroit pas, que je l'emmenerois avec moi, & que peut-être nous reviendrions l'année prochaine. Elle s'eſt écriée encore : Mais, miſs, vous en aller..... J'ai vu qu'elle avoit bien envie d'ajouter; & ſir Robert ? Je lui ai répété que rien ne me retenoit, & que, ſi elle vouloit venir avec moi, j'en ferois tout de ſuite la propoſition à ſes parens. Je ne puis comprendre,

a-t-elle

a-t-elle dit encore.... Mais oui, miſs, ne point vous quitter, c'eſt ce que je ſouhaite, c'eſt ce que je déſire ardemment. J'ai fait venir Sara, je lui ai dit que je comptois m'en aller bientôt, que ſa fille ſouhaitoit de venir avec moi, & que je l'emmènerois ſi *Wilſon* & elle y conſentoient; j'ai promis qu'elle reviendroit l'année prochaine, & même plutôt ſi elle vouloit. Sara s'eſt affligée de mon départ, elle eſt allé conſulter ſon mari, ils ont fait quelques difficultés: ſans parler poſitivement d'Henri, ils m'ont laiſſé entrevoir qu'ils ſeroient fâchés qu'il fût perdu pour leur fille. J'ai promis encore qu'elle ſeroit revenue le printems prochain, & j'en ai pris l'engagement en les aſſurant que j'aurois le plus grand ſoin d'elle, & que j'en répondois. Ils ont été charmés qu'elle vînt avec moi, & Betty en a eu la plus grande joie. Je lui ai dit ce qu'elle n'avoit oſé me dire: & Henri, Betty?

La petite a bien ſu me répondre que s'il l'aimoit il attendroit bien juſqu'au printems ; que s'il ne l'aime pas, ils n'auroient pas beſoin de ſe revoir ; & la voilà bien occupée de ſon voyage, de ce qu'elle fera, de ce qu'elle verra. Je lui ai fait promettre de ne point me quitter quoi qu'il arrivât. Elle m'a dit du ton le plus touchant, qu'elle vouloit reſter avec moi juſqu'à la mort. Elle ſera la moins trompée, & quel que ſoit l'évènement, ſon ſort n'a rien à craindre. J'ai demandé enſuite le ſecret aux *Wilſon* ſur ſon départ ; il ne m'importe pas abſolument qu'il ſoit gardé, il me ſuffit que le jour en ſoit inconnu, & je ne leur en ai parlé que vaguement. Il faut bien cependant le confier aux *Dagby* ; j'avois reçu un billet d'elles au moment de mon retour chez moi. Juliette a la plus vive impatience de me revoir, elle eſt en peine de ma ſanté ; elle languit de ſavoir par moi-

même l'aventure des voleurs, & mon ſéjour chez les *Walmore* : il court toutes ſortes de bruits ; elle eſt au déſeſpoir de ne pas venir aujourd'hui, mais ce ſera demain. J'ai répondu des amitiés, & à cette occaſion j'ai réglé la diſtribution de mon tems juſqu'à l'arrivée de la voiture fatale. Aujourd'hui j'ai beſoin de repos ; tout ce que je puis faire, c'eſt de t'écrire & de penſer. Demain je verrai les *Dagby* : je leur propoſerai de m'accompagner chez les *Welgreen*, & chez le miniſtre. Après ta réponſe & le voyage arrangé, il faut aller au château, confier à miladi ce départ prochain & décidé ; cependant je n'en fixerai point le jour, il faut tenir tout en ſuſpens ; il peut ſe paſſer bien des choſes entre ſir Robert & ſes parens. Ne ſeroit-il pas poſſible auſſi que je ne partiſſe point ? Cinq jours peuvent amener bien des changemens. Calme donc mon imagination, elle ne

laiſſe aucune trève aux tourmens qui me dévorent ; ne comptons ſur rien d'heureux. Je t'écrirai tout juſqu'au dernier moment. Ne ſois plus un inſtant tranquille ; bannis de ton eſprit toute légèreté, toute gaieté, & que ta reſpiration ſoit gênée lorſque tu penſeras à moi. Le dénouement s'approche, & tu le tiens dans ta main. Mon Dieu ! avec quelle impatience j'attends ta réponſe. Adieu, chère amie, juſqu'à ce que je reprenne la plume demain au ſoir.

Depuis que je t'ai quittée, chère Nancy, Betty n'a ceſſé de penſer à ſon voyage, & moi à tout & à rien ; à-peu-près point de ſommeil, le jour vient & je compte les momens. J'ai reçu ce matin ce billet de ſir Robert.

Sir Robert à miſs Camille.

Je ne ſais plus ce que je dois faire, miſs, je n'oſe plus vous voir, je crains de vous

écrire : hélas ! je n'oſe preſque pas penſer ; cependant le feu eſt dans mon ame, & il me conſume. Vous avouerai-je ce que j'ai dit à miladi, ce que je dirai aujourd'hui à milord ? Qu'aurai-je à faire quand mon père, quand ma mère ſauront l'état de mon cœur ? quand ils verront leur fils leur demander la vie ou la mort ? Me reprocheront-ils de ne penſer qu'à mon bonheur, & point à leurs vues, point à leurs intentions ? Combien de tems, combien de jours mon reſpect & ma tendreſſe pour eux m'ordonnent-ils d'écouter leurs foibles raiſons ? Sans faire ce calcul, je ne puis renvoyer de beaucoup de vous offrir la vie & le ſort de celui qui n'aimera jamais que vous, qui ne ſera jamais qu'à vous : vous le ſavez, miſs, & votre cœur en répond. La dernière fois que je vous ai vue, à peine m'avez-vous permis de parler, je

n'ai rien pu dire encore depuis mon retour, & cependant.... Mais, je vous comprends, miſs, vous avez raiſon, vous ne pouvez plus rien entendre; il n'y a plus qu'un ſeul mot, c'eſt celui qui décidera de ma vie; je reſpecte votre ſentiment juſques-là. Que je ſache ſeulement aujourd'hui comment vous vous portez, ſi vous êtes remiſe de tout ce que vous avez ſouffert: & c'eſt pour nous que vous avez expoſé votre vie! Que dirai-je à mon père, s'il demande à vous revoir ici? Un jour nous ſerons tous heureux, je veux le croire, en dépit de toute la terre, en dépit de vous-même. Je demande auſſi, miſs, s'il ne me ſera pas permis de vous voir? Depuis notre dernière entrevue, je n'oſe me préſenter chez vous ſans votre conſentement; je crains ſi fort de vous déplaire. Je voudrois avoir votre ſenti-

ment ſur tout ce que je fais : celui qui me guide eſt la paſſion la plus vive & le reſpect le plus tendre, &c.

Chère amie, il n'étoit pas aiſé de répondre à ce billet; il eſt ſi clair, il faudroit l'être auſſi, & c'eſt ce qui eſt impoſſible. Quand ne craindrai-je plus de dire la vérité ? Je n'ai pu faire ma réponſe ſans un brouillon, & je te l'envoie.

Camille à ſir Robert.

Monſieur, miladi *Walmore* m'a fait l'honneur de me communiquer ce que vous lui avez dit, & j'avoue que j'ai été auſſi ſurpriſe de l'un que de l'autre. Il ne s'agit point de mes ſentimens; ce qui eſt important, c'eſt que vous ne cauſiez aucun chagrin à votre famille, & que ſur-tout je n'en ſois pas la cauſe. J'eſpère que milord & principalement miladi n'auront jamais aucune raiſon de ſe plaindre de moi;

c'eſt tout ce que je puis répondre aujourd'hui ; le reſte doit être enſéveli dans mon cœur. J'ai des maux & des chagrins, je dois les dévorer ſeule & loin d'ici. Miladi a bien raiſon de réduire vos idées à leur juſte valeur ; vous devez lui obéir, monſieur, & ne plus penſer à ce qui ne peut être pour vous qu'une folie paſſagère. Je ne ſaurois aſſez vous le répéter, & ſans doute qu'après l'aveu que vous avez fait, nous ne devons plus nous voir. Il me ſeroit, cependant, bien difficile de renoncer à la ſatisfaction de voir encore milord ; je prendrai mon tems pour cela. Ma ſanté eſt très-bonne, il ne me reſte qu'un peu de foibleſſe, &c.

J'ai trouvé que cette lettre ne ſignifioit rien, elle ne dit rien de ce que je voudrois ; elle ne peut faire, à ce qu'il me ſemble, qu'un mauvais effet : je n'ai jamais pu la faire autrement, & elle eſt partie. J'ai recommandé à Betty que

l'on ne dît rien au meſſager de notre départ. Ma chère Nancy, c'eſt toujours la ſeule idée qui m'occupe; elle me laiſſe un fond d'inquiétude & d'impatience qui me rend inſenſible à tout le reſte. Tout échappe à mes yeux & à mon attention; je n'ai même plus ni la mémoire, ni la force pour te détailler ma journée. Les *Dagby* ſont venues aujourd'hui, elles ont paſſé une partie du jour avec moi; nous avons pris le thé : je ne me rappelle ni ce qu'elles ont dit, ni ce que j'ai répondu; nous nous ſommes ſûrement fait des amitiés; nous avons ſans doute parlé de tout ce qui s'eſt paſſé chez les *Walmore*. J'éprouve la même impatience avec toi, je ne puis plus t'écrire. Adieu.

Ma lettre ne partira pas demain; ce ſoir je te dirai encore quatre mots. Ta réponſe, chère amie, ta réponſe : il

faut que je l'attende encore deux jours ! Adieu.

Je reviens à toi avec empreſſement, chère Nancy, pour te faire part du billet ſuivant, que j'ai reçu ce matin.

Sir Robert à Camille.

Quoi, miſs, il vous eſt ſi aiſé d'avoir autant de forces, de donner de ſi bons conſeils ? Mes parens ſavent comment je puis les ſuivre. Ma mère abuſe de l'état de mon père, mais j'abuſerai auſſi des droits que me donne mon âge. Si c'eſt pour moi un ſupplice inſupportable que de ne pas vous voir, que deviendrois-je ſi je vous perdois, ſi vous vous éloigniez, comme je l'entends dire ? je ne puis le croire. Je combats pour ma vie, & on ne me l'a pas donnée pour la ſacrifier à je ne ſais quelle ambition. Vous m'avez fait promettre de vous envoyer les lettres de

Belfloor, je m'acquitte de ma parole, miſs ; mes promeſſes ſont auſſi ſincères que mon reſpect.

Ne croyez pas, miſs, que je puiſſe reſter quatre jours ſans vous voir.....

C'étoit Henri qui avoit apporté le paquet ; je l'ai fait venir, j'ai demandé avec empreſſement des nouvelles de milord : il continue d'être tout-à-fait bien, ſes jambes ſeulement ſont un peu plus foibles : il a repris ſa gaieté & ſon train de vie ordinaire, au grand étonnement des médecins. Il a dit pendant quelques jours qu'il me devoit la vie ; depuis deux ou trois jours il ne parle plus de moi : je comprends. J'ai cherché à lire dans les yeux de Henri, s'il ſavoit quelque choſe de notre voyage : il avoit l'air gai & tranquille, il ne ſavoit rien. Je lui ai dit de faire mes plus tendres complimens à milord, & de dire que j'eſpérois d'aller le voir bientôt ; & à ſir Robert, que je ſerois

abſente de chez moi deux ou trois jours de ſuite. Tout va bien, chère Nancy, tout ſe prépare à merveille. Comme ils abuſent des bons ſentimens de ſir Robert ! il ſe révoltera sûrement, il ſe révoltera, & leur dureté me l'attache plus fortement. Ce bon lord ſe laiſſe conduire par ſa femme ; j'entends qu'elle lui dit : c'eſt une folie, c'eſt une pauvre Irlandoiſe qui ne nous convient point. Milord veut dire quelque choſe en ma faveur, mais il eſt forcé de céder à l'ardente contradiction de ſa femme. Ils veulent gagner du tems, ils croient que je partirai, & qu'il n'en ſera plus queſtion. Pauvres êtres ! vous ne connoiſſez pas votre fils, vous ne ſavez pas ce que peut, dans le feu de ſon âge, un jeune homme dont l'ame eſt honnête & dont le cœur aime pour la première fois. Que vos volontés, que vos ſpéculations ſont foibles contre la paſſion qui l'anime ! Vous

vaincrez peut-être, mais ce ne ſera pas ſans combat. — Aujourd'hui je ne ſuis pas plus en état que hier de te dire ce que j'ai fait. Il me ſemble bien, & je me l'étois propoſé, que je ſuis allée chez le miniſtre; j'y ai porté une pitié ſi voiſine du mépris, que j'en ai été fâchée pour moi-même. J'ai bien cherché à témoigner le contraire; j'ai dit un mot de mon départ, je n'ai pas trop pris garde quel effet il avoit produit. Je ſuis ſortie du presbytère avec la même inattention; la partie ſentimentale eſt morte chez moi pour tout ce qui ne tient pas à l'évènement que j'attends. Cependant Betty m'a dit en ſortant de chez le miniſtre, qu'elle avoit une parente malade dans le bourg. J'ai voulu aller la voir; de-là nous avons été chez deux autres femmes que j'avois eu occaſion de voir quelquefois chez les *Welſon*. Dans un autre moment j'aurois ſenti l'empreſſement, la recon-

noiſſance, l'honnêteté avec laquelle j'étois reçue ; j'aurois entendu les bénédictions que l'on me donnoit. Il me ſeroit impoſſible de t'en dire un mot ; le jour eſt paſſé, c'eſt tout ce que je ſais. Adieu, chère amie, je te laiſſe avec le très-merveilleux *Belfloor*.

Le chevalier Belfloor à ſir Robert.

Tu veux donc que je te parle ſérieuſement, mon cher ami, tu m'en défie même ; m'en crois-tu incapable ? Tu te trompes, j'en ſuis très-capable, quand l'objet eſt ſérieux ; & réellement tu me parois affecté bien grièvement. Eh bien, voyons ; cette beauté eſt parfaite, cela va ſans dire, tu es amoureux ; mais y mettre ta vie, ton bonheur, tes convenances ! c'eſt trop, & à ton âge ſurtout. Tu n'as point voyagé encore, tu n'es point membre du parlement, tu n'as même point cherché à te faire élire,

& tu veux commencer ta vie par te marier ! Je te jure que c'eſt la plus grande ſottiſe que tu puiſſes faire. Attends dix ans, vingt ans, & tu auras encore le tems de mourir de chagrin. Je reſpecte la perſonne dont tu fais de ſi beaux éloges ; je reſpecte auſſi les ſentimens que tu as pour tes parens & ſur-tout pour ton père ; j'admire comment tu accordes tout cela. Pauvre imbécille ! tu crois que vous ſerez tous heureux : hélas ! mon cher ami, la femme la plus parfaite a de quoi déſoler dix familles. Je ne ſuis pas pédant, & je t'aſſure qu'une femme galante eſt ce qui m'effrayeroit le moins ; je veux croire même qu'il en eſt qui ſont exemptes de vices ; mais le chapitre ſeul des fantaiſies peut déſeſpérer un honnête homme tous les jours de ſa vie : & tu ne prétends pas, j'eſpère, que l'on ait planté près de chez toi, exprès pour toi, une femme ſans vices, ſans défauts & ſans fantai-

ſies ? Tu crois que j'exagère, que je ſuis un monſtre qui aime les femmes & qui en dis du mal. Eh bien, mon cher ami, rabats-en ce que tu voudras, & vois ſi tu peux t'accommoder du reſte. Il ne faut donc jamais ſe marier ? me dis-tu encore : pardonnez-moi, mais pas ſi jeune, pas à vingt-trois ans, pas à l'âge où la ſenſibilité, dans toute ſa force, ne pardonne rien, ne ſupporte rien ; où l'amour-propre avec toutes ſes prétentions exige tout, veut tout. L'amour couvre quelque choſe, je le ſais ; mais il éclaire auſſi ſur tout ce qui n'eſt pas lui. On eſt ſi étonné de n'être pas parfaitement heureux par l'objet aimé, préféré, adoré ; on commence par ſe révolter, enſuite on s'éloigne, enfin on fuit, on hait, & c'eſt fait pour la vie : alors il faut la chercher ailleurs, il faut en venir aux grands expédiens, & le malheur ne quitte plus. Mon cher ami, il faut commencer par aimer les fem-

mes dans ce qu'elles ont de véritablement aimable, la tendreſſe & la coquetterie : on apprend là à les aimer avec leurs défauts. Avec l'âge, on acquiert de la force & de la ſoupleſſe ; on parvient à ſavoir réſiſter, céder, & ſur-tout ſupporter. A ton âge, on ne connoît que l'emportement en tout genre ; & avec tes ſentimens bons, délicats, généreux, tu ne ſauras faire que le malheur de ta femme & le tien. Ne me regarde point, cependant, je t'en prie, comme un détracteur impitoyable du beau ſexe ; je ſerois un ingrat, & perſonne ne ſait mieux que moi que ſans lui il n'eſt point de félicité pour nous. Mais, cher ami, attachons-y notre plaiſir, & point notre vie ; commençons par aimer, & ne nous lions que lorſque la raiſon nous laiſſe bien juger des convenances, des caractères & des beſoins. Je comprends qu'il y a un tems où la vie & le bonheur do-

meſtique peuvent être quelque choſe ; alors je veux bien auſſi me marier, & j'eſpère que ma femme ſera fort heureuſe, rien ne ſera négligé pour cela. Je ne ſuis à tes yeux ni intéreſſant, ni romaneſque, mais je ſuis vrai ; & tu vois que je ſais penſer & réfléchir tout comme un autre. Ainſi, mon cher ami, écoute mes conſeils avec un peu de défiance de toi, de l'humanité, & même de cette beauté parfaite. Comment te laiſſe-tu aller à cet enthouſiaſme pour une femme tombée des nuës dont on n'a jamais entendu parler? Elle eſt Irlandoiſe, mais quand elle ſeroit des Antipodes, ſi elle étoit auſſi éblouiſſante que tu le dis, elle ſeroit connue de l'Angleterre entière ; elle auroit été à Londres, & elle y auroit fait un bruit prodigieux ; je crois ſur-tout qu'elle n'auroit pas échappé à mes regards ou à ceux de mes amis. Il faut donc ſe défier un peu de ton admiration pour

cette exceſſive beauté ; elle eſt jolie, elle a cette fine coquetterie qui ſait plaire par-tout où elle ſe trouve : elle eſt à la campagne avec des gens ſimples qui vivent loin du monde ; eh bien ! elle eſt la ſimplicité même, jamais elle n'a été à la ville. Tu dis encore qu'elle a de l'eſprit, des connoiſſances, des talens, des grâces, la politeſſe & l'air du monde : qu'eſt-ce donc que ce phénomène, cette perfection, cette belle éducation qui ſe trouve à vingt ans, dis-tu, toute ſeule dans une ferme entre Bath & Briſtol ? C'eſt une hiſtoire, & je la ſaurai. Dès ce moment je vais mettre en campagne de mes gens, hommes & femmes, pour s'informer dans tous les bons quartiers s'il n'a point paru ou diſparu une perſonne à-peu-près comme tu la dépeins. Tu ne m'as point encore appris ſon nom ; dis tous ceux qu'elle porte, ſache ſi elle a été à Londres, & dans quel quartier.

Mon cher ami, j'ai beaucoup d'attachement pour toi & ta famille, c'eſt pour cela que j'empêcherai, autant qu'il dépendra de moi, que tu ne faſſes une ſotiſe, & une ſotiſe éternelle; je veux que la connoiſſance que j'ai acquiſe du monde & des femmes ſur-tout, ſoit utile à mes amis. Réponds-moi promptement, & dans la confiance qu'exige notre amitié, entre dans tous les détails que tu ſais & que tu pourras apprendre encore. Il ſeroit auſſi trop bête de ſe lier, d'épouſer ſans rien ſavoir; il eſt vrai que les amoureux le ſont beaucoup. Je connois trois ou quatre mariages qui ſe ſont faits ainſi par inclination, & qui réellement ont très-mal réuſſi. Au moins, cher ami, ne fais rien que je n'aie été te voir, ce ſera dans une quinzaine de jours. Je ſaurai, je verrai & je ne te demande qu'une heure pour faire tomber le voile épais qui te couvre les yeux. Crois-moi, nous ſerons heureux ſans épou-

ſer, ou il y aura bien du malheur. J'eſpère ſur-tout que nous reviendrons à Londres enſemble, & que tu ſortiras un peu du ſein de ta famille; tu as beſoin de former ton cœur & ton ame dans le monde : Nous rirons quelque jour de tes beaux ſentimens. Quel dommage que tu perdes ton tems dans la province, & quel meurtre ſi tu allois empoiſonner ta vie par un mariage! Attends-moi, mon cher ami, je t'en conjure, attends-moi; tu me béniras un jour avenir. Je voulois te dire un mot de la ducheſſe de *Brenton*, à laquelle je veux te faire connoître. J'aurois auſſi deux ou trois hiſtoires plaiſantes à te conter, mais ma lettre eſt déjà ſi longue qu'il faut que tu t'en paſſes aujourd'hui. Quand j'ai raiſon je ne finis pas, & tel que tu me vois, j'ai la paſſion de la raiſon & du bon ſens. Dans ce moment où le tien s'égare, tu es trop heureux d'avoir un ami comme moi. Et

tu n'en auras jamais qui te ſoit plus attaché. Adieu.

Chère amie, voici le troiſième jour que je t'écris tous les ſoirs; je vais fermer ma lettre, elle partira demain. Demain je recevrai la tienne : avec quelle impatience je l'attends ! Je crains encore qu'elle ne ſoit pas ce que je ſouhaite; vous aurez eu peur de ce départ, vous ne ſentirez pas comme moi la néceſſité d'une fuite, & vous me renverrez à quelque prétexte froid & pitoyable pour reſter. Alors mon parti eſt tout pris, j'envoie chercher une voiture à Briſtol & je pars ; je me confierai dans ce qui en arrivera, & vous aurez honte de n'y avoir pas contribué ; je vous reprocherai d'être des amis foibles. Mais je vous juges mal, & je compte ſur l'expédient dont je vous ai fait part; aujourd'hui il eſt plus néceſſaire que jamais.

La journée a été bien vive; à peine

aurai-je la force de t'écrire ce que j'ai éprouvé ; elle m'a laiſſé un trouble que je ne puis calmer. Autant tout ce qui s'eſt paſſé les jours précédens m'étoit indifférent, autant j'ai été affectée aujourd'hui. Cette lettre de *Belfloor* me laiſſoit un ſentiment déſagréable, c'étoit une mauvaiſe médecine qui me revenoit ſans ceſſe à la bouche, je mépriſois ſes vérités triviales ſur les femmes ; mais ce qu'il préſumoit de moi eſt ſi près de ce que je veux cacher, que le tout enſemble m'étoit odieux. Cet homme ſeroit mon ennemi ſi je pouvois en avoir. Décidée à tout dévoiler moi-même, c'eſt moi qui ferai tout le mal que je puis craindre ; c'eſt moi qui dirai ce qui peut être dit. Cependant en ne me ménageant point, en avouant tout, je me dois la juſtice que mon cœur a toujours été pur, qu'il n'a jamais été ſouillé par aucune foibleſſe. Sans doute je me reproche une diſpoſition à la légéreté & à l'indépendance ; & avec la

coquetterie qui ſeroit venue, je ne ſais ce qui ſeroit arrivé. Ce ſont les circonſtances qui ont décidé de tout; l'évènement qui me fit aller à Londres étoit une ſuite de cette légèreté, & ne tenoit en rien au cœur; c'étoit la folie de deux jeunes gens qui ne ſavoient ce qu'ils faiſoient, & qui juſques-là avoient toujours été honnêtes. A peine puis-je me rappeler le nom de ce milord *Drumore* & de ſir George ſon fils; pour ſa figure, il ne m'en reſte aucune idée. J'étois ſi étourdie de l'état iſolé où me laiſſoit la mort de mon père, que je dépendois du premier vent qui ſouffloit ſur moi. Liée dès l'enfance avec ce jeune homme, je ne m'en défiai point : il me propoſa d'aller à Londres, & nous partîmes; il ne faiſoit nulle impreſſion ſur mon cœur : j'étois libre; dès qu'il m'eut quittée, je n'y ai plus penſé, & je crois même que nous ne pourrions pas nous reconnoître. Il me ſemble que j'ai entendu dire qu'il étoit

allé

allé faire ſes voyages ; crois-tu qu'il faille prendre quelque information de lui ? Je t'aſſure, chère amie, que cette circonſtance eſt parfaitement effacée de mon eſprit ; c'eſt un trait d'enfance qui doit être compté pour rien, & que le juge le plus ſévère auroit peine à me reprocher ; au moins ma conſcience n'en fait aucun cas, & dès ce moment je l'oublie à jamais. Je te défie, *Belfloor*, avec toutes tes intentions, tes trahiſons, tes recherches ! Que diras-tu à ton ami ? Que je ſuis la fille du miniſtre de Palmill, que mon nom eſt *Backinſon ;* que je ſuis pauvre ? Ou je ne reverrai plus ſir Robert, ou il le ſaura avant lui. Lui dirai-je auſſi que je ſuis l'amie de Nancy *Tomfield ?* Je ne ſais encore, mais il verra au moins ce que peut l'amitié, & de quel attachement je ſuis capable. Ma chère Nancy, il me ſemble qu'il n'y a rien contre moi, tout dépend du cœur de ſir Robert ; avec lui je défie l'uni-

vers entier. Alors je tombe à genoux devant lui, je demande grâce pour mes tromperies; je demande la mort, ou je jure de ne vivre que pour lui & pour ſon bonheur. Tu vois, chère amie, comme je ſuis toujours combattue par les réflexions & par les ſentimens; il y va de ma vie, & le terme approche. Oh! mon amie, comme mon ame eſt tourmentée! Aujourd'hui cependant j'ai de plus une lueur d'eſpérance, & tu vas en juger. Ce jour étoit deſtiné à aller chez les *Welgreen*, & toujours à parler de mon départ. Comme nous en étions convenues, les *Dagby* ſont venues me prendre à trois heures: Juliette étoit plus preſſante qu'à l'ordinaire, elle m'a fait mille careſſes & mille queſtions ſur mon départ, ſur mon air qu'elle trouvoit indifférent. J'ai à peine répondu, & nous ſommes parties. Après un moment de ſilence elle s'eſt écriée: en vérité, miſs, vous m'effrayez, vous avez

l'air morne & ſérieux de ceux qui vont ſe tuer ! Je l'ai regardée, je lui ai ſerré la main, & je n'ai rien répondu encore. Je crois que ſa ſœur a dit des lieux communs ſur ce qu'on ne pouvoit pas être toujours de bonne humeur : au moins j'ai été diſpenſée de parler. Nous ſommes arrivées, nous avons trouvé madame *Welgreen* dans un ſalon bien arrangé. Peu après elle nous a dit que ſon mari ſe promenoit avec ſir Robert, qui avoit demandé à lui parler en particulier. Dans l'inſtant j'eus la plus vive émotion ; je rougis, je pâlis, je ſerois évanouie peut-être ſi je n'avois fait un mouvement très-bruſque pour me lever & m'approcher de la fenêtre. Heureuſement j'ai renverſé un cabaret qui étoit près de moi ; l'évènement a été aſſez conſidérable pour occuper tout le monde. Madame *Welgreen* a juré ſans doute alors que je ne ſerois jamais ſa parente. Enfin on s'eſt remis, & il n'y a

point eu de mal. J'étois cependant toujours tourmentée par la crainte de voir entrer M. *Welgreen* & ſir Robert, & par l'inquiétude de ce qui pouvoit faire le ſujet de leur entretien ; je pouvois en être l'objet, & alors M. *Welgreen* ſera-t-il mon ennemi ? Se liguera-t-il contre moi avec miladi *Walmore ?* Je ne ſais ce que je penſois lorſqu'ils ſont entrés ; ils ont été ſurpris de me voir ; l'étonnement, l'embarras de ſir Robert étoient viſibles ; il a tiré à part M. *Welgreen* avec beaucoup de vivacité, & il lui a parlé un moment à l'oreille avant que de nous approcher. J'ai compris qu'il lui demandoit le ſecret, & qu'il le prioit de ne parler de rien ; & ils ſe ſont ſerrés la main ; ce que j'ai pris pour un bon augure. M. *Welgreen* nous a abordé d'un air bien fin, bien myſtérieux & bien gai en même-tems. Il a dit beaucoup de choſes honnêtes aux *Dagby ;* enſuite il eſt venu vers moi,

il m'a regardée au blanc des yeux; il a voulu donner un ton plaiſant à ſes politeſſes. J'ai eu peur de ſa gaieté; & comme la plaiſanterie n'eſt pas ſon défaut, je me ſerois trouvée très-embarraſſée, ſi par un effort ſur moi-même je n'avois cherché à lui répondre ſur le même ton, & ſi pour le diſtraire de moi, je n'avois parlé des jardins, des gazons & de la ſéchereſſe qui les brûle par-tout, & de la fraîcheur des ſiens. Alors nous avons été à notre aiſe, il m'a trouvée charmante, adorable; il affecte de m'appeler à tout moment miſs *Mackinſon*; & comme s'il ne ſavoit prononcer ce nom, il héſitoit & cherchoit à me le faire articuler. Il a voulu parler auſſi de mes parens; je n'ai pas fait ſemblant de l'entendre, & toujours j'ai rompu la converſation qui à la fin eſt devenue générale. Sir Robert étoit ſilencieux, il me regardoit avec une eſpèce de ſtupidité & d'embarras

qui me faiſoit une peine extrême. Deux fois je lui ai adreſſé la parole, & toujours il n'a répondu que par des *oui* & *non* bien courts. J'ai bien vu les yeux de Juliette rouler ſur lui & ſur moi. Il a propoſé une promenade dans les jardins; je m'y ſuis oppoſée ſous prétexte que j'étois encore foible. A cette occaſion on a parlé de milord *Walmore*, de ſa maladie, des voleurs; on m'a queſtionnée, on m'a fait raconter; il a été queſtion de mon courage, de ce que j'avois ſouffert. Deux fois ſir Robert s'eſt écrié : Oui, mon père doit la vie à miſs Camille ! Et c'eſt à-peu-près tout ce qu'il a dit. Il n'a point cherché à m'approcher, ni à me parler; mais ce qu'il penſoit, ce qu'il ſentoit, ne m'a point échappé. Tous ſes mouvemens peignoient l'agitation & l'état de ſon ame; plus je m'en appercevois, plus le calme rentroit dans la mienne. A la fin de la viſite j'étois parfaitement libre, c'étoit

moi qui ne craignoit plus rien. Je n'ai manqué aucune occaſion de flatter madame *Welgreen ;* je l'ai vue contente de moi ; en partant je lui ai dit à demi voix que j'étois bien fâchée de m'en aller , que je comptois quitter bientôt ce pays , & que j'étois venue pour prendre congé d'elle. Elle m'a répondu par des politeſſes bien compaſſées , bien arrangées. Les *Dagby* ont fait des plaintes ſur mon départ ; elles m'ont donné des louanges. J'en ai tiré parti pour me faire promettre que l'on me reverroit avec plaiſir. Sir Robert parloit encore avec M. *Welgreen* qui s'eſt avancé pour me donner la main pour aller à la voiture ; il m'a dit d'un ton très-impoſant, qu'il avoit des choſes importantes à me dire, qu'il viendroit chez moi le lendemain ou le ſurlendemain dans la matinée pour m'en parler. Je lui ai dit auſſi que je comptois partir bientôt. Pas ſitôt, miſs, en vérité, pas ſitôt,

a-t-il dit en ricanant. Tu comprends ſans doute ce qu'il a à me dire, chère Nancy; c'eſt ce que lui a confié ſir Robert, c'eſt ce qui doit décider de ſa vie & de la mienne. Mais ce M. *Welgreen* me fait ttembler; comment me traitera-t-il? comment me conduirai-je avec lui? C'eſt un incident difficile, il faut faire toutes les ſuppoſitions, combiner toutes les poſſibilités, arranger toutes les réponſes. J'attends ce moment avec angoiſſe. C'eſt demain ou après demain: pourquoi cette alternative? Les choſes importantes ne ſe renvoient point ainſi. Imbécille! tu ne vois pas que demain il parlera aux *Walmore*, & il y aura tant de choſes à dire avec miladi, avec milord, avec ſir Robert, qu'il ne pourra point venir chez moi. Il faut donc attendre demain tout le jour, & enſuite toute la nuit, & juſqu'au lendemain matin; c'eſt-à-dire brûler d'impatience encore pendant un tems infini!

Oh ! toute ma vie eſt brûlante, elle me conſume; bientôt elle finira; bientôt il y aura une exiſtence ou un néant pour moi. N'eſt-ce pas demain que je dois recevoir ta lettre? Mais non, je compte, & ce n'eſt peut-être auſſi qu'après demain. Ce jour ſera terrible, & il faut l'attendre : oh ! que je hais le tems ! il coule toujours ou trop vîte ou trop lentement. Que ne puis-je te parler ſans ceſſe ! Je voudrois toujours être avec toi ; je ſuis comme un enfant qui a peur dans la nuit & qui s'accroche à ſa garde ; il me ſemble que je ſuis ſeule & dans une nuit obſcure où je ne vois pas à me conduire; la lumière ſera peut-être affreuſe, & cependant il eſt poſſible qu'elle ne décide de rien. Sir Robert eſt-il plus heureux, plus tranquille que moi ? Hélas ! ſon cœur n'a rien à cacher, rien à révéler, la vertu ſeule le conduit; mais il aura une épreuve à ſoutenir. Ce phantôme, cette chy-

mère, cette divinité, il faudra la réduire à ſa juſte valeur, le preſtige s'évanouira, & l'amour aura tout à faire. Je ne puis enviſager ce moment ſans frémir; je le déſire & j'en tremble. Je vois ſir Robert apprendre ce que je ſuis, ſavoir que je l'ai trompé, que je n'ai rien à offrir à ſon amour-propre; & ce qu'il y a de plus cruel encore, il jugera mal ſans doute de mes ſentimens: je ne puis prévoir quel en ſera l'effet ſur lui. Il m'en coûtera peut-être la vie, mais au moins je ſerai ſoulagée d'un poids affreux, & ſi je ne ſuis plus l'être qu'il faut à ſon cœur, je mourrai ſans murmure; je ne lui demanderai pour prix de mon amour que de recevoir le dernier de mes ſoupirs. Adieu, chère amie; je ferme ma lettre ce ſoir pour la poſte de demain. Je continuerai cependant de t'écrire tous les jours; c'eſt un effor que je donne aux idées qui me tourmentent, & qui me ſuffoqueroient ſi

je ne les verſois dans le ſein de mon amie.

LETTRE XLVI.

Camille à Nancy.

OH, ma chère amie, comme les jours deviennent toujours plus pénibles ! Celui-ci a été d'une longueur inſupportable, il faudroit un volume pour t'en faire l'hiſtoire, & encore ne dirai-je rien de ce que j'ai éprouvé. M. *Welgreen* n'eſt point venu, & toujours l'impatience de ſa viſite, & par-deſſus tout l'impatience de ta lettre, de la voiture, de mon départ ; c'eſt-à-dire, mille tourmens qui ſe ſuccèdent. Henri eſt venu ce matin apporter cette lettre ; il avoit appris mon départ, il s'eſt fâché de ne l'avoir pas ſu par Betty. On lui a dit que j'avois recommandé le ſecret. Il s'eſt encore plaint de ce qu'on

ne l'avoit point prévenu ſur cette abſence ; il a grondé, il a eu de l'humeur, il a dit qu'il n'y avoit point de raiſons pour faire ce voyage. On lui a répondu que l'on ne vouloit pas me quitter. Il a voulu ſavoir de combien de tems ſeroit l'abſence. Betty lui a demandé la lettre qu'il tenoit & qu'il oublioit de remettre ; elle me l'a apportée & a laiſſé Henri continuer ſes plaintes auxquelles on ne répondoit point. J'avois entendu une partie de la converſation ; je l'ai fait répéter à Betty, & je lui dis de dire à Henri que nous ne partions pas de ſitôt, & qu'elle ſeroit sûrement de retour au printems. Elle m'a répondu qu'il étoit ſi en colère, qu'elle ne vouloit rien lui dire qu'il ne fût appaiſé, & content de tout. La petite a bien ſu le ramener-là, & il a été trop heureux qu'on lui promît d'être revenue dans quelques mois. J'ai admiré dans cet enfant l'eſprit & l'adreſſe avec lequels

elle a ſu lui faire voir qu'elle l'aimoit, & qu'elle avoit encore l'empire ; j'ai peur que Henri n'ait pas ſon tour, & qu'il ne ſoit toujours l'eſclave. Voilà la lettre de ſir Robert.

Sir Robert à Camille.

Je dois toujours, miſs, vous rendre compte de mes actions ; c'eſt à vous ſeule que j'en réponds, & c'eſt auſſi vous ſeule qui en répondez. Je ne dis rien de plus ; j'eſpère que vous ſentez toute la force de l'engagement que vous prenez, votre cœur ne s'en dédira point, & je n'écoute point ce que votre eſprit veut mettre entre nous. Je comprends tout l'effet que doit faire auprès de vous la réſiſtance de mes parens ; vous devez en être révoltée, & elle devroit vous être inconnue : mais vous ſavez auſſi juger de l'état des choſes, & mes ſentimens pour vous doivent leur faire

pardonner des idées & des vues qui tiennent à leur âge & à leur poſition. Par une ſuite de la vérité qui règne dans ma conduite, j'ai ouvert mon cœur à mon bon parent M. *Welgreen ;* j'ai cru voir, miſs, que vous l'aviez préſumé hier, & je vous demande pardon de l'embarras que j'ai pu vous cauſer. Je ne vous attendois point chez lui. Mais ce n'eſt pas la dernière peine, ce n'eſt pas le dernier embarras que je vous cauſerai ; votre délicateſſe vous en attirera bien d'autres ; j'eſpère que votre cœur me les pardonnera. Je ne me dépars point de mon ſyſtême, je ne puis être qu'à vous, miſs ; les puiſſances céleſtes s'y oppoſeroient en vain. Quand j'ajoute à cela l'eſpérance, laiſſez-moi dire la certitude que vous n'êtes pas inſenſible à la paſſion que vous m'avez inſpirée ; quand dans la ſincérité de mes ſentimens, j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour obtenir le retour des

vôtres; quand je ſuis bien intimément convaincu que vous êtes la ſeule, l'unique perſonne de qui je puiſſe attendre mon bonheur & même celui de mes parens, alors, bien décidé de n'être qu'à vous, je travaille à lever tous les obſtacles. Je voudrois ne demander votre dernier conſentement qu'en vous aſſurant de celui de mes parens; je voudrois que votre délicateſſe n'eût rien à m'oppoſer, que nos ſentimens dans leur liberté puſſent ſuivre leur vrai penchant, & tenir tout d'eux ſeuls. Je ſais qu'à mon âge on ſe prévient, on s'exalte, on s'enthouſiaſme; je me ſuis défié de moi-même: vingt fois j'ai appelé ma raiſon pour juge; j'ai examiné ſcrupuleuſement les convenances, les avantages, les conſolations, les reſſources; par-tout j'ai trouvé miſs Camille & miſs Camille ſeule. Ce ſont ſes ſentimens, ſon eſprit, ſes talens, ſon caractère qu'il faut à ma vie, à ma poſition,

à ma fortune. Je ne puis me départir de l'idée de tenir tout mon bonheur de la perſonne à laquelle je me lierai; mon ame ne peut rien mettre à la place. Il n'eſt pour moi aucune diſtraction; fortune, ambition, ſuccès, tout eſt indifférent ſi mon cœur n'eſt heureux, ſi je ne puis tout ſentir, tout partager avec l'être auquel j'aurai attaché ma vie; & elle l'eſt déjà parfaitement, miſs; déjà vous en diſpoſez, déjà je rapporte tout à vous; déjà vous êtes de moitié de tout ce que je penſe & de tout ce que je fais. C'eſt ce que j'ai dit & répété hier matin à ma mère. D'abord elle m'a écouté avec aſſez de tranquillité; enſuite elle s'eſt animée, & enfin ſa vivacité l'a emportée. J'ai oſé lui dire que lorſque le cœur & la raiſon dictoient les volontés, il n'y avoit que la mort qui pût y faire renoncer, & que je voudrois bien ne pas la rendre reſponſable de tous les malheurs qui pourroient arriver. J'ai

paſſé chez milord, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avoit été depuis longtems ; il étoit gai. Après quelques affaires, dont nous avons parlé, il a demandé les gazettes. Je lui ait dit que j'avois à lui parler de nouvelles plus importantes. Eh bien ! qu'eſt-ce, mon cher fils, m'a-t-il dit ? Si c'eſt quelque choſe qui te regarde, tu connois le cœur de ton père. Je ne vous répéterai point notre converſation. Après m'avoir dit que miladi lui avoit déjà parlé, après m'avoir répété à-peu-près les mêmes raiſons qu'elle, il a ajouté : il eſt vrai, cette miſs Camille eſt charmante, vraiement fort aimable ; mais épouſer, épouſer..... Oui, mon père, ai-je répondu avec reſpect & fermeté, épouſer ou mourir. Il s'eſt récrié ſur la folie & la vivacité des jeunes gens ; mais, a-t-il continué, ce ſont leurs affaires ; les parens font ce qu'ils peuvent, & les enfans ce qu'ils veulent ; & dans l'état où je ſuis..... Oh ! non, mon

père, votre volonté ſeule décidera; mais vous rendrez juſtice à miſs Camille, vous vous rendrez à la raiſon, à la certitude du bonheur de votre fils & du vôtre. — Oh ! oui, les femmes avant le mariage ſont parfaites, après c'eſt le diable. Je lui ait dit qu'ici il y avoit toutes les apparences du contraire. Il en eſt convenu, & après quelques autres raiſons dictées par la prévoyance & la tendreſſe paternelle, il a dit qu'il falloit, conſulter & parler à nos parens, ſur-tout à M. *Welgreen*, & ne point ſe preſſer; que l'on ſe marioit toujours trop tôt, & que d'ailleurs miſs Camille n'étoit preſque point connue, & que l'on ne connoiſſoit ni ſa fortune, ni ſa ſituation. J'ai répondu que pour la fortune il étoit tout décidé que j'y renonçois, & que pour le reſte il ſeroit édifié, que je ſerois charmé de parler à M. *Welgreen*, & de le conſulter, & que je le ferois dès aujourd'hui. Il s'impatientoit

de lire les papiers, & je l'ai quitté dans l'intention d'aller chez M. *Welgreen.* J'y ai été le plus vîte qu'il m'a été poſſible; j'avois bien réfléchi à tout ce que je devois lui dire. Je lui ai d'abord fait ſentir la néceſſité de me marier, par le déſir qu'en avoient nos parens, & enſuite par ma poſition. Il en eſt convenu; il a parlé des *Dunnings.* J'ai été fâché de n'avoir pas leur dernière lettre; je n'avois pas oublié ce qu'elle contenoit; je lui ai dit mot à mot les principales phraſes, il en a été choqué; & je l'ai bien aſſuré que jamais je n'y penſerois. Alors j'ai nommé miſs Camille. Quoi! a-t-il repris avec vivacité, miſs Camille *Mackinſon?* Eſt-elle riche? Sa famille, ſes parens, ſon pays, les connoiſſez-vous? ſavez-vous qui ils ſont? Ma foi elle eſt bien jolie; mais pourtant il faut être au fait. J'ai répondu que je connoiſſois le principal, que ſon caractère étoit ce qu'il falloit à mon bon-

heur, & que tout le reſte iroit fort bien. Alors il a repris d'un air impoſant & il m'a dit : Vous ſavez, mon cher couſin, que je n'ai point de plus proche parent que vous, point de plus proche héritier; c'eſt à vos enfans que je remettrai ma campagne, mes jardins; j'avoue que je ſerai charmé de voir s'ils en font le cas qu'ils méritent : je ſerois fâché que tout ce que j'ai fait ne fût pas continué après moi, & fût mépriſé : miſs Camille a beaucoup de goût, elle ſent le prix des choſes; il y a du plaiſir à lui montrer le fruit des ſoins que l'on prend; je crois qu'elle élèvera bien ſes enfans. D'ailleurs, il n'y a rien à dire contre elle, elle eſt ſeulement trop ſauvage, aucun homme n'a oſé l'approcher, & certainement elle a été bien élevée dans ſa famille : il n'y a point de fille à Londres plus honnête, plus décente, plus vertueuſe, & elle ſeroit dans une chau-

mière, qu'on jugeroit bien de ſa naiſſance & de ſa condition. Mais, mon cher ami, épouſer, c'eſt bien des affaires; ſes parens, les vôtres; il faut voir, il faut examiner : vous n'avez point encore voyagé. J'ai répondu que je ne voulois connoître que mon pays; que la France & l'Italie m'étoient étrangers ; que je ne pouvois, d'ailleurs, me réſoudre à quitter mon père dans l'état où il étoit, ni laiſſer nos affaires qui étoient embrouillées & ſujettes à des difficultés. Il a repris : vous n'êtes pas ſeulement membre du parlement, vous n'avez pas cherché à vous faire élire. Par la même raiſon, ai-je encore répondu, j'attendrai que je mérite mieux de l'être, & que j'en ſois plus capable : je veux une compagne qui m'ôte l'inquiétude & l'ennui naturels à mon âge; miſs Camille par ſon eſprit, par ſes talens, par ſa beauté, me tiendra lieu de tout ce que je pourrois

aller chercher à la cour & à la ville : je ſerai heureux, nous le ſerons tous : c'eſt un parti pris, & c'eſt ce que je me fais plaiſir de confier à un bon & brave parent. Il eſt vrai, a-t-il dit d'un air très-réfléchi, que je la crois capable de rendre votre maiſon plus agréable, & de remettre en ordre vos jardins qui ſont horriblement négligés : je parlerai donc à vos parens, j'entendrai leurs raiſons ; & ſuivant que je les trouverai bonnes, je ſerai de leur parti, & j'eſpère que vous vous ſoumettrez à ce que nous déciderons, ou bien vous attendrez que vous ſoyez tout-à-fait votre maître ; & alors vous voudrez bien renoncer à ma ſucceſſion ; certainement je ne donnerai pas mon bien à quelqu'un qui aura affligé ſa famille. Je parlerai auſſi à miſs Camille *Mackinſon ;* je me ſuis déjà informé de cette famille, elle n'eſt point connue de ceux auxquels je me ſuis adreſſé ; car c'eſt *Mackinſon* & non pas

Macklinſon, n'eſt-il pas vrai ? J'ai répondu que je vous regardois comme un ange deſcendu du ciel, & que votre nom & celui de vos parens m'étoient abſolument indifférens. Dans ce moment nous ſommes entrés dans la ſalle où vous étiez, ſans ſavoir que vous y fuſſiez. J'ai prié M. *Welgreen* de ne vous rien dire encore, & ſur-tout avant que d'avoir parlé à mes parens : vous ſavez le reſte. En quittant M. *Welgreen* je lui ai demandé de venir dès le lendemain, & de ne pas renvoyer la déciſion d'une choſe ſi importante, & que je lui confiois. C'eſt donc ce matin qu'il eſt attendu ; j'eſpère peu de cette entrevue, il eſt foible, & ma mère eſt vive ; mon père eſt bon, il voudroit le bonheur de tout le monde ; c'eſt ma perſévérance qui doit l'emporter, & qui l'emportera. M. *Welgreen* ira ſans doute demain chez vous, miſs ; je l'en prierai, je l'exigerai même ; il vous par-

, il ſaura vos ſentimens, c'eſt tout que je veux ; on ne ſauroit vous connoître, ſans être pénétré pour vous d'eſtime & de vénération : M. *Welgreen* ſeroit trop heureux d'avoir une parente comme vous, & il le ſentira comme moi. Je ne voulois d'abord, miſs, que vous demander la permiſſion d'avoir l'honneur de vous voir ce ſoir un moment : trop de jours ſe ſont écoulés depuis que j'ai eu ce bonheur. Il me ſemble qu'il n'y a plus rien à ménager : que toute la terre ſache que je vous adore, & que vous pouvez diſpoſer de mon ſort, & de ma vie !

J'entends parler de votre départ, mais j'eſpère que c'eſt un bruit ſans fondement, ou que ce malheur eſt ſi éloigné, que bien des circonſtances le feront au moins renvoyer. Ce ſoir, j'aurai encore beaucoup de choſes à vous entretenir.

Miſs

Miſs Camille à ſir Robert.

Pourquoi vous obſtiner, monſieur; pourquoi cette perſévérance qui peut me rendre malheureuſe de mille manières? Si je me laiſſe aller aux ſentimens qu'elle mérite, que deviendrai-je? En vérité, vous expoſez votre bonheur & le mien; & quelque parti que vous preniez, de l'obéiſſance ou de la réſiſtance à vos parens, il y aura toujours quelqu'un de malheureux; je veux l'être ſeule, & c'eſt ce qui fera la régle de ma conduite; je compterai mes ſentimens pour rien, & les vôtres pour peu, s'ils ne peuvent s'accorder avec le bonheur de tous. Au nom de Dieu, monſieur, renoncez à vos projets; vos remords ſeroient éternels ſi vous alliez juſqu'à la révolte; & je n'ai rien, non rien pour les effacer, pour les balancer même. Ah! monſieur, revenez de cette illuſion, il en eſt encore tems; laiſſez-moi ſuivre ma deſtinée; elle ne doit pas

être heureuſe, & les maux que j'emporterai d'ici, ne feront que l'accomplir. Sans doute je partirai, j'ôterai de devant les yeux de votre famille un objet qui lui déplaît : ſur-tout ne me voyez plus, c'eſt ce que miladi exige, & je dois déférer à ſes volontés, quand elles me ſont ſi bien connues. M. *Welgreen* ne ſera qu'un obſtacle de plus, & il étoit inutile de les multiplier. Adieu, monſieur, ſoyez heureux, & ne penſez plus à une pauvre femme qui ſera peut-être toujours malheureuſe, &c.

Je n'ai point calculé les termes de ma réponſe, Nancy, j'ai écrit ce que mon cœur a dicté, & réellement il me ſemble que j'apprendrois avec plaiſir que ſir Robert épouſe une autre femme, qu'il eſt heureux avec elle, & que toute ſa famille eſt contente. Je ne puis plus être heureuſe ſans lui, je le ſens ; mais plus je vois la force & la ſincérité de ſes ſentimens, plus j'appro-

che de l'évènement que je crains, & plus je voudrois le rendre à lui-même & diſparoître tout-à-fait. Dans ce moment mon amour-propre peut être content, mais je puis devenir la victime de mon ouvrage : je ne ſuis plus la maîtreſſe de rien. Le ſort en eſt jeté, mon cœur me montre ſes chaînes, & elles ne peuvent plus ſe briſer : il n'y a plus de changement à attendre ; il y a deux heures que ſir Robert le juroit encore. Malgré ma défenſe il eſt entré chez moi à cinq heures ; jamais il n'a été plus tendre, plus paſſionné ; il ſembloit que ma lettre avoit rendu ſes ſentimens plus délicats, plus reſpectueux : c'eſt avec tant de modeſtie qu'il a fait ſentir ſon bonheur d'être aimé ; il ſembloit qu'il l'eût ignoré juſqu'alors ; il étoit jaloux de ſa découverte, il avoit l'air de s'en défier, & il trembloit qu'elle ne lui échappât. Je ne te peindrai pas tout ce qui s'eſt paſſé dans mon ame, chère

amie ; tu dois en juger, tu me vois déchirée, combattue, voulant tout dire, tout exprimer, & retenant ma volonté; jouiſſant auſſi du bonheur d'être aimée, & frémiſſant de ne l'être pas aſſez. Il a vu mes angoiſſes, il les a attribuées à ce que je pouvois craindre de ſes parens ou même des miens à ce qu'il diſoit; il a été plus loin, il m'a raſſurée ſur ce que je pouvois appréhender de ſes ſoupçons ſur ma poſition; il a parlé de ma candeur, de ma naïveté même, de ma modeſtie; dans ce moment j'ai ſenti les charbons brûlans ſur ma tête. Je voulois tomber à ſes pieds, je voulois rejeter ſur lui les vertus dont il me couvroit; je voulois déchirer le voile, & qu'il n'y eût plus de preſtige entre nous; je ne ſais quelle main m'a retenue; j'ai laiſſé tout croire, la vile idole s'eſt laiſſée encenſer, & a laiſſé aux remords le ſoin de la vengeance : Ah! chère amie, ils ne m'ont pas épargné,

& vingt fois j'ai maudit & mon eſprit & mes ſuccès. Chère Nancy, ait pitié de ton amie, ſon cœur étoit fait pour la vérité, mais la chaîne des évènemens diſpoſe de tout. Il a été queſtion de mon départ, il en avoit entendu parler; il étoit bien éloigné de le croire ſi prochain, & même il ne le croyoit pas trop poſſible: autre fauſſeté, & c'eſt celle qui m'a coûté le moins. Ma vie eſt donc un tiſſu de fourberies, je ne puis donc à mon gré ſecouer le joug du menſonge; j'en ai horreur, & la vérité me fait frémir. Il n'a rien voulu dire de M. *Welgreen*, ni de ce qu'il avoit opéré au château. Je n'ai oſé faire des queſtions là-deſſus, & il a fallu reſter dans l'ignorance. Je brûlois cependant de ſavoir ce qui s'étoit paſſé; pourquoi a-t-il voulu ſe taire? Il faut être encore dans l'impatience juſqu'à demain: il eût bien pu m'épargner ce ſentiment pénible, au lieu de me laiſſer dans une incertitude cruelle;

enfin je puis lui reprocher quelque choſe. J'ai parlé de *Belfloor ;* j'ai ſoutenu qu'il avoit raiſon d'un bout à l'autre, que ſes ſoupçons & ſa défiance étoient naturels ; j'ai trouvé qu'il étoit plein d'eſprit & de bon-ſens, que comme lui on ne ſauroit trop mettre tout au pis, & j'ai exhorté ſir Robert à écouter & à ſuivre ſes conſeils ; j'ai témoigné de la curioſité, & l'envie de voir la réponſe. Il ne pouvoit pas me la donner, il ne garde pas copie des lettres qu'il écrit à ſes amis. Elle ne contient rien que ce que je lui ai entendu dire ſouvent ; mais il m'en enverra une autre qu'il a reçue encore de ſir *Belfloor*, & je pourrai juger de l'une par l'autre. Je rirai ſans doute, a-t-il continué, de ſes ſoupçons, & de ſes intrigantes intentions ; que pour lui il regardoit ſon ami comme un peu fou, gâté & perverti par les femmes de Londres ; il ſe réjouiſſoit d'avance de voir ſon étonnement

& ſon admiration quand il me verroit. — Ma chère amie, ce *Belfloor* eſt vraiment haïſſable, tu le verras encore par ſa lettre que je t'envoie & que j'ai reçue une heure après le départ de ſir Robert. Il ne faut point que je ſois vue de cet homme : Hélas ! il faut que perſonne ne me voie ; je voudrois échapper à la terre entière. Mais non, il faut encore ſuivre ſon ouvrage ; il eſt un feu brûlant qui commande & qui dévore les craintes, les remords, & le déſeſpoir même. Demain ta lettre, chère amie, demain M. *Welgreen ;* demain ſera encore un jour de peine & de tourmens. Je te laiſſe donc juſqu'à demain. Adieu C.

N. B. *L'éditeur a pu ſe procurer la lettre de ſir Robert, & il croit devoir la mettre ici à ſa place.*

Sir Robert à ſir Belfloor.

Tu es charmant, mon cher ami,

j'en conviens; mais laiſſe-moi être ce que je ſuis, je t'en prie. Nos caractères ſont différens, nos façons de penſer ne ſe reſſemblent point; ne nous obſtinons pas à vouloir réformer nos opinions: je t'aime avec les tiennes, aye un peu d'indulgence pour les miennes, c'eſt tout ce que je te demande. Je n'adopte aucune de tes idées, & cependant je reconnois que tu peux avoir raiſon. Tu as formé ton eſprit ſur le monde, ſur ton expérience; moi je tiens tout de la nature; & comme je la crois plus près de la vérité que le tourbillon de la cour & de la ville, permets que j'y reſte attaché. Imagine-toi que je ſuis dans une iſle dont les habitans, peu civiliſés encore, ſimplifient le bonheur, & où les mœurs encore dans leur enfance, ne ſont point diſtinguées du plaiſir. Tu voudrois en vain m'éclairer là-deſſus; je pourrai peut-être te comprendre, mais je ne te ſentirai jamais. Ce n'eſt point pour te con-

ſulter que je t'ai confié la nouvelle révolution qui s'eſt faite chez moi; je ne conſulte que mon cœur quand il ne s'agit que de lui, & juſqu'à préſent il m'a bien ſervi; pourquoi m'en défierois-je? Mes parens ont les premiers droits, je les reſpecterai toujours, jamais ils ne ſeront exclus de mon bonheur; c'eſt leur approbation, c'eſt leur conſentement qui peut l'aſſurer & y mettre le comble; plutôt mourir que d'abuſer de ma liberté à leurs dépends. Voilà la baſe de mon ſyſtême, & je ne m'en départirai point quelle que puiſſe être mes inclinations & mes vœux. Tu connois notre poſition, tu ſais que trop peu riches pour le faſte & pour la vanité, nous le ſommes aſſez pour le bien être, pour l'aiſance, pour la ſociété avec nos amis, & pour l'honorable néceſſaire dans la province; mon ambition ne va pas plus loin, ſans cependant mépriſer les richeſſes. S'il avoit pu exiſter quelque

ſympathie entre le caractère des *Dunnings* & les nôtres ; j'aurois bien ſenti le bonheur de poſſéder une auſſi grande fortune ; le ſort ne l'a pas voulu, & je n'ai pas eu ſeulement la peine d'y renoncer. Je n'aurois point non plus été inſenſible au plaiſir de voyager ; mais il auroit fallu prendre ſur les revenus de mes parens ; c'eſt-à-dire les gêner, les mettre mal à leur aiſe. Pendant ce tems-là & par deſſus tout, il auroit fallu quitter le meilleur des pères, dans le moment où ſes infirmités demandent les ſoins de toute une famille. Je penſe de même ſur tout ce qui remplit ordinairement la jeuneſſe des gentilshommes qui ont un rang & de la naiſſance ; je ſuivois les ſentimens de mon cœur, & j'étois content. Mais ce contentement ne le rendoit pas inſenſible, j'ai ſenti de bonne-heure que les femmes en diſpoſeroient : j'ai cherché juſqu'à préſent comment ſeroit celle qui s'en empare-

roit; celles que j'ai vues ici & ailleurs, l'ont toujours laiſſé libre. Celles que je trouvois dans les romans ne me faiſoient pas plus d'impreſſion. Clariſſe étoit trop prude, Pamela trop dévote, Clémentine trop ſenſible, trop vive; Sophie trop politique; aucune ne réuniſſoit le ſentiment & le naturel que je ſouhaitois dans celle que je devois aimer: je commençois à croire que ces deux choſes étoient incompatibles dans le beau ſèxe. *Rouſſeau* dit que les femmes doivent avoir un certain degré de fauſſeté: j'étois au déſeſpoir de le croire, & cependant ſa *Sophie* approchoit du phantôme que je m'étois fait. Je vivois avec ces idées, lorſque tout d'un coup il s'offre à ma vue une perſonne dont la figure m'enchante, dont le regard doux & touchant m'intéreſſe l'ame dès le premier moment, dont la phyſionomie, l'air noble & naturel frappent & attachent. Je cherche à la connoître, je

trouve une femme d'un eſprit doux, charmant, cultivé, ſachant de tout, & en parlant avec goût, avec légéreté; réuniſſant une gaieté douce & naturelle à une envie de plaire ſans coquetterie; ne mépriſant jamais ce qui peut intéreſſer les autres; politique, chaſſe, agriculture, il n'eſt aucun ſujet de converſation ingrat avec elle, & ſon caractère eſt aſſorti à ſon eſprit; elle eſt généreuſe, bienfaiſante, honnête, bonne dans tous les momens, ſe faiſant adorer de tous ceux qui l'approchent; elle inſpire le reſpect à tout ceux qui la voient; la décence & la modeſtie règnent dans tout ce qu'elle fait, dans tout ce qu'elle dit; on croit qu'elle poſſède tout ce que peut donner la meilleure éducation, les vertus & les qualités de l'ame la plus honnête. Quoique chez moi, la première impreſſion fût très-vive, je ne m'y ſuis point livré en homme aveugle & ébloui; au contraire, j'ai

défendu mes ſentimens pied à pied; je n'ai accordé mon admiration qu'à ce qui le méritoit véritablement; j'ai cherché à me combattre moi-même, & je n'ai trouvé que des raiſons de me rendre. C'eſt une ame, un eſprit, un cœur formé pour le bonheur de ceux qui en jouiront. Mes parens l'ont dit eux-mêmes ſouvent; ils l'ont éprouvé quelquefois. Je ſais bien que l'état iſolé où elle paroît être, & les malheurs de ſa famille, ne ſuppoſent pas une brillante fortune: & que m'importe la fortune, ſi ſa naiſſance eſt égale à la mienne; & que m'importe ſa naiſſance, ſi ſes vertus la mettent au-deſſus de tout? Voilà, mon cher ami, ce que je raiſonne depuis bien du tems, depuis quelques mois; & plus j'examine, plus je réfléchis ſur ma poſition, & plus je ſuis convaincu que la femme qui doit faire mon bonheur & celui de ma famille eſt miſs Camille *Mackinſon*. Il eſt fort ſimple

que je trouve de l'oppoſition, que ma mère ſur-tout réſiſte avec ſa vivacité ordinaire ; il eſt auſſi bien naturel que travaillant pour mon bonheur, j'inſiſte avec les ſentimens de tendreſſe & de reſpect que j'ai pour elle. Je ferai tout pour obtenir le conſentement de l'un & de l'autre, bien perſuadé que je ne ſerai pas ſeul heureux, je ne pourrois même pas l'être. Une femme qui n'auroit pas pour mes parens les mêmes ſentimens que moi, feroit le déſeſpoir de ma vie ; & je t'avouerai que c'eſt la première raiſon qui m'a détaché des *Dunnings*. A préſent ne conviens-tu pas de toute la foibleſſe de tes raiſons ? Elles peuvent être bonnes pour toi ; mais tu vois la différence qu'il y a entre nous. A toi il faut des femmes ; à moi une épouſe, une compagne, une amie qui, partageant tous mes ſentimens, s'attache à tous les points de mon exiſtence. Je ne ſais point me préparer des con-

ſolations ; la vie du grand monde & de Londres ſur-tout, n'a aucun attrait pour moi ; je n'y renonce point cependant, je ne condamne rien, & je compte bien y vivre quelquefois ; mais ce ſera pour des choſes eſſentielles, & jamais pour y chercher des diſtractions ou des alimens à la légéreté, à la vanité. Je reſpecte la cour, & je ſaurai offrir mes hommages & mes ſervices à mon Prince. J'aime les femmes, & je ſentirai le prix de leur ſociété, ſans y former des intrigues ; je n'ai jamais ſu voir dans celles que l'on forme avec elles, que les peines de la fauſſeté, les remords du libertinage, & la honte d'être un ſucceſſeur ou d'en avoir. Tu vois comme nos façons de penſer ſont éloignées l'une de l'autre ? Tu mépriſes la petiteſſe de mon eſprit, moi je ne te mépriſe point ; ta manière eſt calculée comme la mienne ; tu t'accommodes de l'arrangement des choſes, & moi

je cherche celles qui conviennent à mon caractère. Ne traite donc plus ma paſſion de folle & d'inſenſée ; elle eſt très-ſenſée, très-raiſonnable. Si tu voyois avec quelle délicateſſe miſs Camille m'écoute & ſe défend ; comme elle ne penſe qu'à mes intérêts & à ceux de ma famille ! Si je voulois l'écouter, ma mère n'auroit point de meilleure amie contre moi, & il ne tient pas à elle que toutes mes penſées ne ſe tournent vers les *Dunnings* ; & cependant, cher ami, je crois entrevoir qu'elle n'eſt pas ſans inclination pour moi : oui, je puis être heureux, mais je ne veux point demander ou forcer ſa déciſion, que tous les obſtacles ne ſoient applanis ; je veux qu'elle n'ait d'autre raiſon à m'oppoſer que ſon cœur, & je ne crois pas qu'il ſoit mon ennemi : c'eſt dans ce but que je travaille ; je commence à eſpérer. Miladi ſe rendra à mes ſollicitations & à mes raiſons ;

mon père m'accordera ſon conſentement & ſa bénédiction, & bientôt je pourrai offrir ma main à miſs Camille de l'aveu de tous mes parens; je n'aurai pas de peine à mettre les *Welgreen* dans mes intérêts; ils ſouhaitent que je me marie: que leur importe à qui? Ils aiment miſs Camille, tous les jours ils font ſon éloge; ils m'aideront à perſuader ma mère, & je compte ſi fort ſur la tendreſſe de mon père, que là où il verra mon bonheur, là ſera ſon conſentement: juſqu'alors je ne preſſe point miſs Camille de parler à ſes parens, même je m'en informe peu: je veux lui plaire, lui faire connoître mon cœur & mes ſentimens, & elle ſera maîtreſſe du reſte. Il me ſuffit qu'elle me laiſſe eſpérer, c'eſt pour elle un grand engagement. Voilà quelle eſt aujourd'hui la ſituation des choſes; viens-en juger-toi même; mais crains de jeter tes yeux ſur l'adorable Camille;

l'éclat de ſa beauté & de ſes vertus feront baiſſer tes regards libertins : tu ſentiras l'empire de l'innocence ſur le vice, peut-être en ſeras-tu régénéré, & je ne déſeſpère point de voir un jour cette métamorphoſe. Mais quel que ſoit ton cœur, quelles que ſoient tes intentions, ne crois pas pouvoir rien changer : chez moi tout eſt immuable dans ce moment, c'eſt à toi de réfléchir & d'adorer. Adieu, cher ami, puiſſes-tu être auſſi heureux que je me promets de l'être !

Si tu viens dans quinze jours, tu trouveras les choſes fort avancées, & tu nous aideras peut-être à égayer la nôce.

Sir Belfloor à ſir Robert.

Tu raiſonnes ta folie à merveille, mon cher ami ; mais tes raiſonnemens ne me ſéduiſent point ; ils ont été faits & rebattus par tous les enragés à belle paſſion : la perfection, le bonheur, il

n'y a que cela pour eux, & puis les beaux ſentimens n'y manquent pas. La folie faite, tout cela s'en va en fumée, au plus tard au bout de quinze jours. Vient enſuite le calcul; on voit de près, on eſt étonné, la raiſon murmure & le déſeſpoir ſuit de près: c'eſt ce qui eſt arrivé, c'eſt ce qui arrivera toujour. Auſſi, mon cher ami, je t'aime trop pour m'arrêter un moment à tes chaleureuſes peintures; je te laiſſe exalter & élever aux nues ta divinité, & j'oſe me défier de ſa ſublimité: miſs Camille *Mackinſon* n'eſt pour moi qu'une très-jolie femme qui a dans l'eſprit aſſez d'adreſſe & de ſoupleſſe pour empaumer un jeune homme au cœur tout neuf & au caractère excellent; & tandis que tu encenſes, je rabaiſſe & je cherche la vérité. D'abord j'ai fait faire des perquiſitions par toutes mes connoiſſances, & dans tous les bons quartiers de Weſtminſter & de la cité, pour ſavoir s'il n'y

avoit point eu, & ſi l'on ne connoiſſoit point une Camille, une *Mackinſon*, enfin quelque jolie fille qui eût diſparu; je n'ai rien découvert, je n'ai rien pu ſavoir. Milord *Belton* a beaucoup de jolies connoiſſances, il eſt très-galant, & il va ſouvent dans un certain quartier. Je prendrai de lui encore quelques renſeignemens. J'ai demandé à quelques Irlandois s'ils connoiſſoient la famille de *Mackinſon;* ils n'ont jamais entendu prononcer ce nom; mais bien celui de *Macklinſon:* tu ne t'es ſûrement pas trompé en l'écrivant? Mon cher ami, je ne ſuis point inexorable: ſi réellement ta belle appartient à quelque famille honnête & de qualité, ſi ſa ſituation ne tient qu'au malheur ſeul & point à quelque aventure comme je le crois, à la bonne heure, épouſe; tu t'en repentiras, & comme tant d'autres tu te conſoleras. Je me promets beaucoup de plaiſir de voir cette beauté; je fais ſerment de juger ſans partialité, & au premier coup-

d'œil je te dirai ce que c'eſt; j'ai les yeux un peu faits à cela, & je ne penſe pas que ce ſoit moi qui les baiſſe. C'eſt dans douze jours ou quinze au plus tard que je te verrai; j'eſpère que tout ne ſera pas ſi bien conclu que je ne puiſſe encore dire un mot. Adieu, pauvre amoureux, je t'attends au retour de ta raiſon, & alors nous parlerons de la divinité: aujourd'hui nous ne pouvons pas nous entendre. Je ſuis malgré cela ton ſincère ami. *Belfloor.*

Camille à Nancy.

Jeudi à une heure.

O! ma chère ami, M. *Welgreen* ſort de chez moi, je ne puis renvoyer de t'en parler. Je craignois & je ſouhaitois cette viſite, & à préſent je ne ſais ſi je dois m'en affliger ou m'en réjouir; je cherche à en démêler le réſultat, & je ne puis le trouver. Il y a des hommes d'un caractère ſi peu décidé, que l'on ne ſait ſur quelles de leurs idées on peut

juger de ce qu'ils penſent : prêts à en changer, il faut toujours ſe défier de la dernière. Le bon M. *Welgreen* n'a de bien clair dans l'eſprit que ſon jardin & ſes boulingrins; tout le reſte dépend d'une eſpèce de raiſon machinale & flexible qui s'accommode de ce qu'elle rencontre; il voit le bien ou le mal, ſuivant que les objets ſont préſentés. Je voudrois pouvoir te rendre notre converſation, je l'ai encore dans les oreilles, & je vais t'en dire quelque choſe. Après le premier compliment, & lorſque ſa petite & ronde perſonne a été bien arrangée dans un fauteuil, il m'a dit en branlant les jambes qui ne touchoient pas terre : j'ai beaucoup de plaiſir à vous voir, miſs, cependant je ſuis auſſi fort embarraſſé de ce que j'ai à vous dire.

Miſs Camille : Vous, monſieur, embarraſſé avec moi? Vous me feriez peur ſi je ne connoiſſois la bonté & l'honnêteté de votre caractère.

M. Welgreen : Je ne ſuis pas plus méchant qu'un autre, & avec vous, miſs, on n'a pas envie de l'être : mais il y a de certaines choſes que l'on a de la peine à arranger, & quand on eſt chargé de parler..... D'ailleurs, je m'intéreſſe auſſi pour les autres, je ne ſais pas trop parlementer, & je n'ai jamais été embarraſſé pour moi ; je voudrois que les affaires fuſſent comme le gazon, & qu'on pût les applanir auſſi facilement. Mais enfin, miſs, vous ſavez bien de quoi je veux parler ?

Miſs Camille : Si vous voulez, monſieur, nous ne parlerons de rien. J'ai eu l'honneur de faire votre connoiſſance ; je ſais que vous êtes un bon parent, je crois que vous voulez être un bon ami, & j'eſpère que vous voudriez bien être le mien ſi je reſtois longtems dans ce pays.

M. Welgreen : Oui, un bon parent, un bon ami ; c'eſt le diable que d'ac-

corder tout cela. Enfin, miſs, vous ſavez de quoi je veux parler; je ſais bien que les demoiſelles n'entendent pas raillerie quand on leur parle de mariage & d'inclination; mais vous l'entendrez comme il vous plaira. Il faut que je vous parle de ſir Robert mon couſin; ſa mère eſt ma couſine germaine, je n'ai point de plus proche parent que lui.

Miſs Camille : Je ſuis prête, monſieur, à entendre tout ce que vous voudrez me dire; j'ai le plus grand reſpect & la plus grande conſidération pour milord & miladi *Walmore*, & pour toute la famille.

M. Welgreen : Pour toute la famille : du reſpect, de la conſidération pour toute la famille, c'eſt fort bien. Je vous dirai, miſs, que je n'entends rien à ces paſſions, à ces folies que les jeunes gens ont les uns pour les autres. Je ſais trop ce que ſir Robert m'a dit là-deſſus;

mais

mais enfin il m'a prié de parler à ſes parens, & de leur dire qu'il vouloit abſolument vous épouſer, & qu'il n'auroit point d'autre femme que vous.

Miſs Camille : Je trouve bien extraordinaire, monſieur, que ſans mon conſentement.....

M. Welgreen : Oh ! bien extraordinaire?..... Je vous prie, miſs, de ne point m'interrompre ; & moi je ne trouve point extraordinaire qu'un jeune homme honnête ait envie d'épouſer une demoiſelle belle, aimable, de bonne naiſſance, ſur laquelle il n'y a rien à dire ; & vous comprenez tout ce que ce jeune homme m'a dit : j'ai trouvé d'abord qu'il avoit raiſon, & ſi vous voulez que je vous le diſe, je ne connois point d'autre roman, moi, que celui de ſe convenir & de s'épouſer. Nous en parlions lorſque vous vîntes l'autre jour à la maiſon ; il exigea de moi que j'en entretinſſe ſes parens, je m'y ſuis prêté ;

& hier j'ai eu une aſſez longue converſation ſur ce ſujet avec miladi, & enſuite avec milord. Ma couſine eſt aſſez vive, comme vous ſavez, & réellement elle dit les meilleures raiſons. Milord voudroit voir des héritiers, & il attend de ſe décider que l'on ſoit d'accord ſurtout. Après avoir bien raiſonné & bien diſcuté, nous ſommes convenus qu'il ne falloit point que ſir Robert ſe mariât ſi jeune; que dans l'état des choſes; & il lui convenoit de chercher les biens & l'alliance. Nous vous avons tous rendu juſtice, miſs; vous feriez sûrement une femme charmante, & ſi vous réuniſſiez les avantages que nous cherchons, on ſeroit trop heureux : mais les familles ſont ſi pauvres & ſi nombreuſes en Irlande, qu'il faut être fort opulent pour épouſer une femme de ce pays-là. Je me ſuis chargé de venir vous le dire, miſs, parce que je connois votre délicateſſe, & que je voudrois pré-

venir les chagrins que vous pourriez avoir. Vous ne voudriez pas vous expoſer aux refus & à la réſiſtance de toute une famille; vous ſavez que les jeunes gens ſont vifs & légers; ſir Robert eſt comme les autres : après le premier moment, il en reviendra à la raiſon & à la volonté de ſon père; vous ſerez bien fâchée d'avoir pris de l'inclination pour lui, & je ſuis bien aiſe de vous avertir de tout cela de bonne heure; vous m'intéreſſez comme ma fille, & je ne veux pas qu'il vous arrive aucune aventure. Sir Robert eſt, ma foi, un aimable garçon, une figure à plaire aux femmes, j'en conviens; mais il a un cœur excellent; jamais il ne pourra ſe réſoudre à faire de la peine à ſes parens. Ainſi, miſs, conduiſez-vous en conſéquence, c'eſt un conſeil que je vous donne en ami; miladi m'en a chargé d'autant mieux, qu'elle croit que vous n'aimez pas beaucoup ſon fils; elle

dit que ſi vous l'aimiez, vous vous conduiriez avec plus de précaution, vous ne parleriez pas tant du projet que vous avez de partir, & que ſur-tout vous n'auriez pas quitté ſi vîte ſa maiſon, lorſqu'il revint, & que vous y étiez pendant la maladie de milord. Auſſi elle a une vraie amitié pour vous, & elle ſe fait un plaiſir de vous avertir de tout; c'eſt ce qu'elle m'a chargé de vous dire particulièrement, en vous rappelant ce que vous lui avez promis la dernière fois que vous l'avez vue.

Ma chère Nancy, j'ai écouté cet homme avec toute la tranquillité poſſible, je voulois être maîtreſſe de ma réponſe; je renfermois l'indignation & la colère qu'il m'inſpiroit alternativement. Le ton d'intérêt & d'amitié avec lequel il avoit parlé d'abord, m'en avoit impoſé; je m'attendois à quelque choſe de mieux de ſa part, & il me traitoit avec une dureté impertinente. J'en ai verſé

des larmes de colère, j'étois réellement au déſeſpoir; à peine ai-je pu articuler: Monſieur, je ſuis bien malheureuſe, très-malheureuſe : pourquoi n'ai-je pas pu reſter ici inconnue & ignorée comme je le voulois ! J'ai fait ſentir enſuite que l'on abuſoit de ma ſituation, & de ce que j'étois dans ce moment ſeule & iſolée; que perſonne n'avoit le droit de ſe mêler de mon ſéjour ni de mon départ, & que dans ce monde il ne falloit compter ſur l'amitié de perſonne. Au lieu d'être touché, cet homme me voyoit pleurer avec tant de ſang-froid, il avoit l'air de ſe faire ſi fort de ma foibleſſe, & il n'eût pas plutôt dit qu'il étoit bien fâcheux de prendre ainſi de l'inclination lorſque l'on ne ſe convenoit pas, que dans l'inſtant mes larmes tarirent. Je regardai ce pauvre *Welgreen*: tu es ſans humanité, dis-je en moi-même, je ſerai ſans pitié; tu accables une femme que tu crois malheureuſe,

elle ſe jouera de toi & de ta fauſſe pitié! Après un moment de ſilence, que je donnois, mais inutilement, à l'eſſor de ce qu'il pouvoit avoir d'humain dans l'ame, & que j'employois à rappeler ma tranquillité, je lui dis avec fierté : Oui, monſieur, on peut être malheureux par les ſentimens que l'on prend pour ceux qui n'en ont point, mais c'eſt ce qui ne m'arrivera jamais, & j'ai auſſi mes convenances : miladi Walmore & tous ſes parens peuvent être tranquilles ; je crois que nous n'aurons point à nous plaindre les uns des autres ; & quelle que ſoit leur conduite avec moi, je ne regretterai point les marques d'amitié & de conſidération que je leur ai données. Je laiſſe aux ames intéreſſées leurs défiances & leurs ſoupçons ; l'honnêteté eſt la ſeule règle de ma conduite : d'ailleurs je ſuis libre, & je n'attends des conſeils de perſonne. — Il fut un peu étonné de ma fermeté ; il dit bien

vîte que je ne devois point me fâcher, qu'il étoit diſpoſé à être mon ami, qu'il étoit charmé d'avoir fait ma connoiſſance, & ne ſeroit point fâché d'avoir une parente comme moi; que tout le monde m'aimoit ici, & milord Walmore plus que perſonne. Mais vous ſavez, miſs, ajouta-t-il d'un ton de confiance, que les jeunes gens ont la tête pleine de folies; ils n'écoutent ni raiſon, ni intérêt; il faut bien que les parens les dirigent. Je vis que cette converſation n'aboutiroit à rien; je retrouvai cet homme qui n'a aucune idée à lui, qui penſe d'après les autres & qui dépend du dernier qui lui parle; je penſai auſſi que ſir Robert en diſpoſeroit comme il lui plairoit. Je ne voulus plus me donner aucune peine avec lui, & le laiſſai ce qu'il étoit : alors je fus toujours de ſon avis; j'applaudis à tout ce qu'il diſoit; je dis du mal des jeunes gens, j'appuyai ſur la néceſſité de s'oppoſer à leurs fantaiſies ſur-tout pour

ce qui regarde le mariage; j'aſſurai que les parens ſeuls devoient ſavoir ce qui pouvoit faire le bonheur de leurs enfans; & ce n'eſt pas moi, continuai-je avec aſſez de vivacité, qui empêcherai ſir Robert de faire le ſien, il eſt ſage. Je ſuis pauvre, étrangère, preſque inconnue; mais j'ai la fierté & les ſentimens qui me conviennent: que milord & miladi ſoient tranquilles. Miladi ſur-tout doit être contente de moi, elle le ſera encore: dites-lui que je n'ai rien changé à ce que je me ſuis propoſé, & qu'inceſſamment, demain peut-être, je demanderai à la voir pour la dernière fois. Je regretterai les connoiſſances que j'ai faites dans ce pays, mais j'eſpère qu'un auſſi galant homme que vous ne me refuſera pas ſon amitié, & que, quelle que ſoit ma ſituation, vous me rendrez juſtice. Il jura qu'il étoit mon ami, que j'étois la plus charmante femme qu'il connût. Je l'arrêtai en lui diſant que je n'aimois

pas les éloges; que je ne faiſois cas que d'un peu d'amitié, que je m'étois attachée à ce pays plus que je ne comptois, que je le trouvois très-agréable, que j'étois fâchée de le quitter, & que je regretterois ſur-tout ſa maiſon & ſes jardins, les plus beaux que j'euſſe vus encore. Il me preſſa de reſter, de revenir, il m'offrit ſa maiſon, ſon amitié; je pouvois diſpoſer de lui, ſi j'avois voulu; il m'auroit, je crois, preſſée d'épouſer ſon parent. Après quelques nouveaux complimens, ſa petite perſonne ſortit du fauteuil où elle étoit comme enchâſſée, & il s'en alla fort content de s'être ſi bien acquitté de ſa commiſſion. Ce n'étoit pour moi que des paroles & du tems perdu; ſeulement bientôt lorſque ſir Robert lui fera une nouvelle confidence, il pourra dire: elle me l'avoit dit qu'elle n'étoit qu'une pauvre fille, je l'avois bien deviné qu'elle n'étoit pas ce qu'on diſoit; & il ſera con-

tent de ſa pénétration. Au travers de tout ce verbiage, ma chère Nancy, j'ai penſé ſouvent à ta lettre, à cette réponſe que j'attends avec une impatience inexprimable ; je compte les inſtans : dans une heure elle doit être entre mes mains; je veux avoir de la tranquillité ſur ce qu'elle m'annoncera : je te laiſſe pour l'attendre ; je ne fermerai ma lettre qu'après l'avoir reçue..... Enfin la voilà, je la tiens, je la lis, les mains me tremblent, le cœur me bat. Oui, chère amie, c'eſt ce qu'il me faut, tout eſt bien arrangé, j'ai trop d'agitation pour t'en dire davantage. Adieu. Je t'écrirai juſqu'au dernier moment. Demain au ſoir il n'y aura plus que quelques heures juſques au départ. Adieu encore, chère amie.

LETTRE XLVII.

Nancy à Camille.

AUssi-tôt ta dernière lettre reçue, ma chère amie, j'ai raſſemblé tout ce que je pouvois avoir d'eſprit & d'intelligence pour réfléchir & pour prendre un parti ſur ce que tu demandes; & me défiant de mes lumières, j'ai fait prier milord *Belton* de venir chez moi. Heureuſement il n'étoit pas éloigné; il eſt venu au bout d'une demi-heure. Nous avons tenu grand conſeil ſur l'état de tes affaires; il a été jugé très-convenable que tu partîſſes, & abſolument néceſſaire que tu reſtâſſes. Nous n'avons point pu trouver dans nos imaginations de moyen d'accorder ces deux contraires; toutes les feintes nous paroiſſoient dangereuſes, & nous avons appelé à notre ſecours le grand *Mirwood*, fertile

en intrigues & en accidens. Nous lui avons expoſé qu'il s'agiſſoit de faire en même-tems partir & reſter quelqu'un, & que pour cela il falloit qu'il trouvât quelque évènement bien ſimple, bien naturel, & qui fût impénétrable à la nature entière. Il a d'abord deviné qu'il étoit queſtion de ſa nièce; il en a été charmé : il a juré qu'il iroit juſqu'aux enfers pour elle, & qu'il étoit capable de caſſer le col à toute une province pour lui faire plaiſir. Enſuite, s'étant fait expliquer la choſe plus particuliè-rement, il a trouvé l'exécution de la plus grande facilité : il fait partir d'ici demain matin un carroſſe à quatre che-vaux, avec cocher & poſtillon, &c. dont il eſt le maître, & qui ne ſau-ront abſolument rien ; ils arrivent le troiſième jour à Clamſtead. Il les ſuit, & va ſe loger dans la même auberge; il arrange tout pendant la nuit; on fait avertir miſs ; le lendemain on charge

les malles, on remplit la voiture de paquets & de mille choſes pour un grand voyage. Après bien des retards, bien des embarras, on part entre neuf & dix heures du matin; les voituriers font claquer leurs fouets en traverſant le bourg. A un demi-mille de-là l'eſſieu ſe briſe, la voiture ſe renverſe, miſs ſe fait le mal qu'il lui plaira, & arrange le reſte à ſa fantaiſie. Le cocher jure, crie, ſe plaint, on lui donne quelque argent pour accommoder ſa voiture, & il retourne à Londres ſans ſavoir ce qu'il a fait. Nous avons été d'abord effrayés de l'expédient, nous avons jugé qu'il étoit trop dangereux & devoit faire craindre pour ta vie, ou au moins pour quelqu'un de tes membres. *Mirwood* a proteſté que la voiture ſeroit accommodée de manière que tu ne te ferois aucun mal, ſi tu voulois; qu'elle ſeroit garnie de couſſins, qu'il n'y avoit qu'à laiſſer les glaces ouvertes, & que tu

mettrois autour de toi tout ce qui pourroit te garantir; qu'enfin il répondoit de l'évènement ; que de plus il prendroit tes ordres ſur tout ce que tu voudrois, & que la voiture ne ſe caſſeroit pas ſi tu le préférois. Il a ſi bien réſous toutes nos objections, que nous n'avons pas balancé à le faire partir; nous avons compté qu'il arriveroit le lendemain de ma lettre. Tu auras tout le tems de faire encore tes réflexions & de diſpoſer les choſes comme tu le jugeras convenable. Milord a levé la ſeule difficulté que Mirwood ait faite, il lui a donné cinquante guinées, & lui a promis une récompenſe ſuivant le ſuccès de l'aventure : ce ſont des dettes que tu acquitteras une fois. Tu comprends, chère amie, que je ſens toute l'importance de cet évènement, & j'en tremble. Nous avons bien raiſonné; & diſcuté tout avec milord; il aſſure qu'il n'y a point d'autre parti à prendre, & que

cette faute te peignant aux yeux de ſir Robert comme une héroïne qui ſe ſacrifie, elle doit tout décider en ta faveur. Tu as ſauvé la vie à ſon père, tu as expoſé la tienne, tu ſais ſa paſſion pour toi, tu l'aimes & tu fuis; tu t'immole à ſes convenances, à ſon ambition, aux volontés de ſes parens; rien n'eſt plus intéreſſant. Un accident que l'on peut attribuer encore à la précipitation de ta fuite, te met à deux doigts de la mort : il eſt impoſſible que ſir Robert, que toute ſa famille ne ſuccombent. Milord peint tout cela ſi vivement, que mon cœur en treſſaillit; il admire ton eſprit, & auſſi ton cœur; il ne comprend pas comment tu peux ſi bien accorder l'un avec l'autre; jamais dit-il, il n'y a eu de femme qui ait eu un ſentiment ſi vif & une préſence d'eſprit ſi admirable; il proteſte que tu étois née pour les grandes choſes, & qu'une fois la femme de ſir Robert, nous te ver-

rons jouer quelque grand rôle dans le monde. Courage donc, chère amie, tu touches au dénouement; je ſens mon cœur agité de l'intérêt le plus vif, je vois milord le ſentir comme moi, & ſon ſentiment là-deſſus anime encore le mien; c'eſt moi qui brûle d'impatience; je ne veux pas compter les jours, mais ils ſeront longs juſqu'à ce que tu nous diſe le ſuccès ou le malheur de l'entrepriſe. *Mirwood* doit nous écrire à l'inſtant de l'accident. Enfin, chère Camille, jamais je n'ai été dans une auſſi grande perplexité, & c'eſt toi qui m'apprends à ne pas rire de tout. Je te donne quinze jours pour me ſortir de cet état, & pour te ſaluer ladi *Walmore*; & voilà la joie qui ſuccède à l'inquiétude, plus de regrets ſur les peines, plus de craintes ſur les dangers; il faut haſarder ſa vie, il y va de la gloire, de l'amour-propre, de la fortune. Je voudrois te ſuivre, te frayer le chemin & te con-

duire par la main dans la route épineuſe que tu as encore à faire. Tu m'as fait prendre ta façon de penſer & de ſentir; je comprends tout ce que ton cœur doit éprouver, je partage tous ſes mouvemens. Cependant comme tout cela eſt contre mon naturel, ne le fais pas durer bien longtems; encore ces quinze jours, & que tout ſoit fini, ou je ne réponds pas que le dépit ne ſuccède à l'intérêt que tu m'inſpires. Adieu, chère Camille; je languis déjà de recevoir tes premières nouvelles. Il m'en coûte de te quitter, il me ſemble que t'abandonne à l'orage. Adieu encore.

LETTRE XLVIII.

Camille à Nancy.

A 10 heures du matin.

JE lis ta lettre, & je voudrois répondre tout de ſuite : chère Nancy, l'agitation m'en empêche; les idées ſe ſuccèdent avec rapidité, je ne ſais plus ce que je penſe. Oui, chère amie, cette voiture, à merveille, c'eſt ce qu'il me faut; les dangers, la vie, la mort, c'eſt ce que je veux; l'orage, l'abîme s'il étoit-là, je m'y précipiterois. Moi craindre ! moi balancer ! Oh ! non : eh ! que peut-il m'arriver que je ne préfères à ce moment affreux qui peut me perdre dans l'eſprit de ſir Robert ? Ce carroſſe viendra demain au ſoir, dis-tu ? Après demain je m'y jetterai; qu'il ſoit écraſé, anéanti à jamais, peu m'importe. Vous avez tout arrangé; je ne veux rien ſa-

voir de plus; je ne veux voir ni entendre parler de *Mirwood*. Oh! chère amie, dans ce moment je ne puis t'en dire davantage: ce ſoir je ſerai plus tranquille & je te dirai encore un mot.

Neuf heures du ſoir.

Chère amie, le trouble ne m'a point quitté depuis la réception de ta lettre, & en attendant l'arrivée de cette voiture. Sans ceſſe en mouvement, je n'ai pu de tout le jour ni parler ni me taire. Betty eſt venue dans le premier moment, mon état l'a effrayée; je me ſuis hâtée de lui dire qu'une voiture venoit me prendre, qu'elle arriveroit demain au ſoir: j'ai vu ſa joie, car elle meurt d'envie de voyager. Enſuite voyant mon inquiétude & mon agitation, elle m'a dit: Ah! miſs, vous êtes fâchée de vous en aller, mais nous reviendrons; dites-moi que nous reviendrons. Je lui ai répondu que j'étois hors d'état de m'oc-

cuper de rien; qu'elle devoit préparer & arranger les malles, & me laiſſer tranquille. Enſuite il m'eſt venu un déſir très-vif de voir Juliette; il me ſembloit que ſur le bord du tombeau, je voulois voir au moins un être ſenſible, une amie pour la dernière fois. Je l'ai envoyé prier de venir me voir un moment ce ſoir. Elle eſt venue une heure après; je me ſuis jetée dans ſes bras; j'étois diſpoſée à éprouver de l'émotion de tout, je ne pouvois parler. Quand j'ai pu m'exprimer plus librement, je lui ai dit : Ma chère Juliette, votre amie eſt bien malheureuſe, mille choſes la tourmentent, & je pars dans quelques heures. Quoi! vous partez, a-t-elle repris avec un très grand étonnement, & tout ce qu'on m'a dit..... Je comprends tout ce que vous avez entendu dire, lui ai-je répondu; & enſuite réfléchiſſant un moment juſqu'où pouvoit aller la confidence que je pou-

rois lui faire, je me ſuis arrêtée ; j'allois trop dire. J'avois beſoin ſans doute d'une amie à laquelle j'aurois pu ouvrir mon cœur, montrer mes ſentimens, & dont j'aurois pu écouter les conſeils, attendre des ſecours, & qui auroit partagé ma ſituation ; mais il faut toujours cacher quelque choſe, tantôt par défiance, tantôt par vanité, tantôt par intérêt : il faut toujours me défier de moi-même & des autres. O ! quel travail pénible, chère Nancy ! Si je n'avois avec toi la douceur d'épancher mon cœur, je ne pourrois ſoutenir ce tourment ; c'eſt trop d'avoir toujours à combattre ou contre ſoi-même ou contre les circonſtances. J'ai donc dit à Juliette à peu-près tout ce qui s'eſt paſſé entre les *Walmore*, ſir Robert, M. *Welgreen* & moi : je ne lui avois encore jamais parlé auſſi confidemment. Elle en a été touchée ; l'intérêt, l'amitié, la tendreſſe avec laquelle elle m'a écouté, ont été

pour moi un vrai ſoulagement. J'aurois voulu pouvoir achever de tout dire, parler de toi, de cette voiture. Elle me laiſſoit bien entrevoir qu'elle ſoupçonnoit que je ne diſois pas tout; elle témoignoit de l'indulgence ſur tout ce qui pouvoit être; ſes ſuppoſitions étoient toujours au-deſſus des apparences. Quand vous ne ſeriez qu'une petite bourgeoiſe de Londres, diſoit-elle, ſir Robert ſeroit trop heureux; & elle condamnoit ma délicateſſe avec miladi, elle déſapprouvoit ma fuite. Je lui ai dit que le parti en étoit pris, & je lui ai demandé ſon amitié, quoi qu'il m'arrivât & quoi que je devînſſe. Elle m'a embraſſée, & nos yeux ſe ſont remplis de larmes; enſuite plus calmes, nous avons parlé du paſſé; nous avons raiſonné ſur l'avenir; elle croit que ſir Robert me ſuivra par-tout, & qu'avant quatre ſemaines je ſerai dans ce château au ſein de ſa famille; l'Irlande & le manque de fortune ne peu-

vent être à ſes yeux des obſtacles : c'eſt encore-là ſon ignorance, & je n'ai pu prendre ſur moi de l'en tirer. Cependant mon cœur a été ſoulagé, j'ai pu eſpérer de la vraie amitié de ſa part, j'ai pu croire qu'elle m'aimeroit encore lorſqu'elle ſauroit tout ce qu'elle ignore. Nous étions dans cette tranquillité qu'inſpire la confiance entre deux amies, lorſque Betty eſt venue annoncer ſir Robert ; j'ai été vivement émue, je n'ai pas voulu le recevoir ; il m'eſt impoſſible de le voir pendant le jeu de cette fuite que j'ai en horreur ; je ne puis plus être fauſſe devant lui ; je ne le reverrai que pour expoſer la vérité à ſes yeux : il ſaura tout, Nancy, & ſi ſon cœur ne peut ſoutenir cette épreuve, plains ton amie, & tremble pour ſon exiſtence. Juliette a voulu inſiſter pour faire entrer ſir Robert, Betty même a ajouté quelque choſe, elle a dit qu'il vouloit abſolument me voir ; j'ai perſiſté, & il

a été renvoyé. Je ne te dirai point tout ce que Juliette m'a dit là-deſſus; renvoyer ſon amant la veille de ſon départ étoit inconcevable à ſes yeux. Je me ſuis parée d'une fermeté & d'une délicateſſe que je n'avois point : Juliette m'en a donné des éloges. La converſation a duré encore une heure ; enſuite nous nous ſommes quittées avec tous les regrets de deux amies qui s'aiment véritablement, & qui ne doivent plus ſe revoir. Elle vouloit encore venir demain, je lui ai dit que j'aurois trop d'affaires, que c'eſt moi qui irai la voir ſi j'en avois le tems. Je veux être libre ; demain on entendra peut-être parler de mon voyage, on écrira peut-être ; enfin je veux être ſeule. Demain au ſoir je te dirai encore un mot ; je ne finirai ma lettre qu'en montant en voiture : arrive-t-elle ſûrement demain au ſoir? Je tremble en y penſant. Adieu, chère amie.

Chère

Chère Nancy, voici le dernier jour, la dernière fois peut-être que je t'écris; es-tu ſans inquiétude ſur ton amie? ne vois-tu point tous ſes tourmens? Ton cœur eſt-il tranquille ſur ce qu'elle ſouffre? Hélas! tu ne peux en juger, la biſarrerie de ma ſituation eſt inconcevable; cette vérité dans mes ſentimens, cette franchiſe dans mes actions eſt une contradiction cruelle, elle me fait éprouver un combat que je ne puis plus ſoutenir. S'il ne falloit que mourir, il me ſemble que je ferois plus tranquille; je voudrois fuir véritablement, & aller enſévelir ma vie dans quelque lieu obſcur & ignoré. Mais auparavant je voudrois tout révéler à ſir Robert, lui dire que je l'aime, & que ma vie eſt entre ſes mains. C'eſt donc par une horrible politique que je me livre à tout ce que je ne veux pas: es-tu bien ſûre qu'elle eſt néceſſaire? Je maudis les fauſſes apparences, & je ſens que je

dépends d'elles; ce monde eſt fait pour le menſonge, il faut remplir ſa deſtinée. Au moins mon cœur ſera vrai; que ſir Robert le connoiſſe, & que je périſſe enſuite, c'eſt tout ce que je veux. C'eſt avec ces idées que la nuit s'eſt paſſée; elle a été ſans ſommeil; il n'eſt plus de repos pour moi. Ce matin à neuf heures Betty m'a apporté ce billet, j'ai la force de le copier, & de t'envoyer la réponſe : il m'en coûte de captiver mon impatience ſur tout ce que j'ai à te dire encore ce ſoir.

Sir Robert à Miſs Camille.

Vous redoublez de dureté avec moi, miſs; vous refuſez de me voir; qu'ai-je donc fait? Vous voulez peut-être me punir de la façon de penſer de mes parens; cependant la mienne ne changera pas: ſi c'eſt un crime, vous faites bien de m'en faire porter la peine. Mais, miſs, je vous en

conjure, ne nous tourmentons plus par de vaines paroles, qu'il n'y ait dans nos actions que ce qui s'accorde avec nos ſentimens. Je vous aime, je n'aimerai que vous ; je prétends unir mon ſort au vôtre ; vous ne pouvez plus douter de ces vérités ; que votre franchiſe réponde à la mienne, & ſi votre cœur s'accorde avec le mien comme j'ai lieu de l'eſpérer, ne voyez dans les obſtacles que de foibles circonſtances que je vaincrai. Je ſais qu'il eſt des hommes légers & changeans ; vous ne pouvez me confondre avec eux : être à vous ſeule, c'eſt tout ce que je puis, & c'eſt ce que je jure à vos pieds. Je vois votre délicateſſe ; une famille qui s'oppoſe, mon âge, la fortune, des convenances. Toutes ces froides raiſons ne me ſont rien ; je dois tout à mes parens, excepté mon bonheur ; & ſi vous vouliez, miſs, dès demain, oui dès demain un temple recevroit mes ſermens. Mais où m'emporte ma paſ-

ſion ? Seriez-vous heureuſe ? & en fuyant avec moi, qu'eſt-ce qui vous dédommageroit de ce que vous auriez à ſouffrir ? Non ; il faut que vous ſoyez reçue de mes parens comme vous méritez de l'être ; il faut que les vôtres puiſſent être contens : encore quelques momens, & nous y parviendrons. Ma mère ne pourra réſiſter longtems, bientôt mon père ſera de mon parti. M. *Welgreen* n'a point rempli mon eſpérance, il s'eſt laiſſé entraîner à leur façon de penſer ; ſa foibleſſe le range toujours du parti du dernier qu'il écoute ; avec moi, il reconnoît que nous ſerions tous trop heureux ; avec eux il me condamne. Sa viſite auprès de vous a été une fauſſe démarche que je lui ai reprochée ; il eſt enchanté de votre perſonne, il voit tout ce que vous êtes ; & malgré cela, il revient avec des *mais* & des *ſi*, qui n'appartiennent qu'aux ames foibles. Hier encore je parlai très-vivement à miladi ;

je crus voir qu'elle étoit ébranlée ; je me jetai à ſes pieds en lui jurant qu'il n'y avoit point de bonheur ſans vous, & que jamais il n'y auroit d'autre femme pour moi. Elle ſut toujours me réſiſter, & je n'obtins que des refus, & des raiſons que je reſpecterai encore par égard pour vous, miſs ; mais ſa réſiſtance & mon reſpect ne peuvent avoir qu'un certain terme, & il ne peut être éloigné. Pourriez-vous être longtems ſans me voir ? Cette cruauté vous eſt-elle ſi aiſée ? Elle eſt inconteſtable pour moi. Hier je reſpectai la préſence de miſs *Dagby* ; ſans elle Betty, ne m'auroit pas trouvé auſſi docile. Au reſte, je n'ai rien à cacher à perſonne, mes intentions deviennent tous les jours plus connues & plus publiques ; je m'en défends peu à ceux qui m'en parlent. Tout dépendra bientôt de vous, miſs ; & je me tranſporte dans un tems qui peut être bienheureux ; laiſſez-moi croire qu'il

le ſera auſſi pour vous, & prenez-en pour gages mes ſentimens & mes reſpects, &c. *V.*

P. S. On parle toujours de votre départ, mais je ne puis le croire; vous en aller, c'eſt impoſſible.

Réponſe.

Vous voulez ſoutenir cette illuſion, monſieur; c'eſt donc à moi à vous en défendre. J'avoue qu'il m'en coûte, & je voudrois bien mettre à la place toutes les réalités que vous méritez. Hélas! elles ſont trop éloignées de moi. Vous ne ſavez pas encore combien je dois approuver la façon de penſer de miladi, & je me joins à elle ſur tout ce qu'elle dit, & ſur tout ce qu'elle penſe. Ecoutez-la, monſieur, je vous en conjure, & ne voyez ni mon cœur ni mes ſentimens, ils veulent votre bonheur à tout prix; & alors laiſſez une infortunée qui auroit dû vous être toujours

inconnue. Il eſt vrai que M. *Welgreen* eſt venu me parler; je ne ſais trop ce qu'il m'a dit, mais il avoit raiſon; j'eſpère que lui & toute votre famille ſeront contens de moi. Que milord, ſurtout, veuille me conſerver un peu de ſon amitié; je ſuis bien fâchée d'être ſi longtems ſans le voir, & vous devez vous reprocher de m'avoir éloignée de lui & de votre maiſon. Je rentrerai ſans peine dans la ſolitude à laquelle je m'étois vouée d'abord, & vous ne devez pas trouver extraordinaire que dans l'état des choſes, je me cache à vos yeux comme à ceux des autres. Quoi que vous appreniez de moi, je vous prie, monſieur, d'être perſuadé de mes ſentimens d'attachement & de reconnoiſſance, &c. *C. M.*

J'ai voulu faire cette réponſe ſans écouter les remords qui s'élevoient dans mon ame, & quand elle a été partie, j'ai repris la lettre de ſir Robert, je l'ai

lue, je l'ai relue; chaque fois mon cœur étoit plus déchiré. Il n'a rien à cacher à perſonne, diſois-je, ni ſes intentions, ni ſes ſentimens : & moi!..... Le contraſte eſt déchirant, horriblement déchirant. Oh! je puis bien dire ce que c'eſt que la conſcience; c'eſt un juge, c'eſt un tribunal, c'eſt un échaffaut, & je ne me faiſois grâce de rien. Vingt fois j'ai dit: Mais pourquoi ne me délivrerai-je pas de ce ſupplice? Je vais lui écrire, il viendra. Je tomberai à genoux, je ferai un aveu ſincère de tout ce que j'ai caché; je lui demanderai la mort, ou plutôt avec fierté, je révélerai ce que je ſuis, ce que j'ai fait; je dirai que je l'aime & que je le fuis pour jamais. Mais enſuite, diſois-je encore, il ne verra en moi qu'une femme qui l'a trompé juſqu'au dernier inſtant, qui en a lâchement impoſé à toute ſa famille, & qui ne ſe dévoile qu'au moment où le ſecret ne peut plus être gar-

dé. Il n'y a rien qui touche en ma faveur, rien qui l'intéreſſe; nul ſacrifice qui confirme ce que j'ai dit juſqu'à préſent. Mes ſentimens n'auront été qu'un jeu comme tout le reſte; & alors il eſt perdu à jamais pour moi; alors je quitte ce pays avec opprobre. Si je pars au moins, c'eſt moi qui aurai fui; ſi un accident m'arrête, au moins je pourrai lui dire: Je vous aime, & je veux aller mourir loin de vous; il verra le fond de mon cœur, & je partirai encore. Si au contraire touché de l'aveu & du ſacrifice, il me retient, s'il me pardonne, ſi j'ai de quoi faire tout oublier, Dieux! chère Nancy..... Mais non, que ſeulement je ſois débarraſſée de cette intrigue, de ces fauſſetés; que je puiſſe ſuivre la vérité & mes ſentimens, & je ſerai heureuſe; je pourrai encore être généreuſe, & n'abuſer de rien. Hélas! je ne ſais ce que je veux. C'eſt au milieu de ces tourmens que j'ai penſé aux prépa-

ratifs de ce voyage ; j'ai fait les malles avec Betty ; j'ai mis en paquet tes lettres & celles de ſir Robert, dont je ne t'ai envoyé que des copies ; elles ont été enveloppée, cachetées, enfermées dans une caſſette qui ne me quittera qu'avec la vie. J'ai eu enſuite une aſſez longue conférence avec les *Wilſon* ; ils ont pleuré, ils m'ont dit des choſes ſi bonnes, ſi touchantes ſur moi, ſur leur fille, que mes larmes ont coulé avec les leurs. J'ai promis que Betty ne me quitteroit pas, j'ai répondu d'elle, & de ſon retour au printems, peut-être même avant la fin de l'année. J'étois fatiguée, je me repoſois, j'étois abſorbée dans mes réflexions, ſir Robert eſt entré, il s'eſt trouvé près de moi que j'avois à peine entendu le bruit qu'il avoit fait. Ses premiers mots marquoient ſon embarras & ſon émotion ; je crois qu'il ſe juſtifioit d'être entré ſans s'être fait annoncer. Enſuite il a répété à-peu-

près ce qu'il y avoit dans ſa lettre de ce matin; il a ajouté des proteſtations beaucoup plus fortes, il voudroit fuir avec moi au bout du monde. Mais je ne le voudrois pas; mais ſon père, mais ſa maiſon, & les ſoupirs & les ſanglots arrêtoient ſes paroles. Je voulois l'interrompre, & je n'étois pas plus maîtreſſe de parler; je crois que j'ai dit deux fois qu'il ſe trompoit, que je ne méritois pas ſes ſentimens; ma voix étoit ſi étouffée, qu'il ne m'a pas entendu, au moins il n'a pas répondu. Je ne te rendrai point tout ce qui s'eſt dit, encore moins te peindrai-je l'état où j'étois: l'ame & le cœur tour-à-tour touchés, déchirés, attendris, tourmentés, je n'étois la maîtreſſe ni de mes penſées, ni de mes paroles. Les malles entaſſées & l'abſence de pluſieurs choſes qu'il étoit accoutumé de voir dans la chambre, l'ont frappé; il a demandé ce que cela vouloit dire? Il s'eſt récrié ſur mon départ. Sans at-

tendre ma réponſe, il a dit qu'il étoit impoſſible, que sûrement je l'en avertirois & ſa famille. J'ai répondu qu'il falloit bien partir une fois, & que je prenois mes meſures d'avance. Il m'a regardée en ſilence, enſuite il a répété *une fois ?* Je ne comprends rien, a-t-il continué, à ce que vous me dites; vous ne partirez point qu'il n'y ait quelque choſe de décidé, & vous ne partirez jamais, vous me l'avez laiſſé eſpérer : c'eſt un engagement. Betty eſt venu dire que les filles du miniſtre avoient dit à ſa mère qu'elles viendroient me voir le ſoir. Quand elle a été ſortie, ſir Robert s'eſt approché de moi avec tranſport, & il a répété pluſieurs fois avec vivacité & avec attendriſſement : Vous ne me trompez pas, miſs; dites-moi que vous ne me trompez pas ! Il ſerroit mes mains, je crois qu'elles ont ſerré les ſiennes; j'ai baiſſé les yeux, je n'ai pu dire une ſeule parole. Il a pu interpréter mon ſilence

comme il a voulu ; encore un moment & j'aurois peut-être trop parlé. Il a entendu du bruit, il a cru que c'étoit les demoiſelles *Jackſon :* il a dit précipitamment : je me confie en vous, miſs, & vous ne m'ôtez pas mes eſpérances ; vous ſavez que ma vie dépend de ce que vous ferez ; j'aurai tous les jours quelque choſe à vous apprendre : ainſi je ne pourrai être longtems ſans vous voir. Il s'en eſt allé. Lorſque j'ai été ſeule, chère Nancy, j'ai pleuré, j'ai verſé des larmes abondantes, la détreſſe étoit extrême. Bientôt j'en ſortirai ; ma vie n'y réſiſteroit pas ; mon ame eſt un champ de bataille continuel. Amour ! auras-tu la victoire ? Les filles du miniſtre ſont venues fort peu de tems avant la nuit ; je n'ai ſu quel rôle jouer avec ces pauvres créatures, je n'avois pas envie d'être fière, je voulois me mettre à leur niveau, même au-deſſous d'elles ; mais elles ſavoient bien mieux

s'abaiſſer & s'humilier, & leur ſtupidité, leur gaucherie m'élevoient bien mieux encore que leurs humbles diſpoſitions. J'allois à Londres, je méritois leur envie & leur conſidération. J'ai eu occaſion de dire que ſir Robert alloit ſouvent chez elles : la cadette a repris bien bêtement, que ce n'étoit pas pour elles, & que ſir Robert ne ſe mettoit pas en ſociété avec de pauvres filles de miniſtre. Je les ai bien vîte congédiées ſous prétexte des occupations que me donnoit mon départ, & dans ma colère, c'eſt bien pour toujours que j'ai pris congé d'elles. Aujourd'hui je dois éprouver toutes les paſſions humaines. Juliette m'écrit un billet pour me répéter ſes adieux ; elle me demande s'il eſt bien sûr que je parte demain ? M. *Welgreen* leur a dit le matin qu'il ne croit point que je m'éloigne, ou au moins que je paſſe en Irlande : cet homme croit me deviner, & à la colère a

ſuccèdé le dépit. J'ai répondu en demandant avec inſtance à Juliette qu'elle me conſerve ſon amitié dans quelque pays que j'aille. J'étois encore à me débattre avec tout ce que je venois d'éprouver, lorſque j'ai reçu ce billet; Betty me l'a donné en m'annonçant avec tranſport, que la voiture étoit arrivée, & que le cocher demandoit à quelle heure on vouloit partir demain. Le billet étoit ſans adreſſe:

Vous pouvez, miſs, vous confier à la voiture qui eſt ici à vos ordres; je réponds qu'il ne vous arrivera aucun mal; tout eſt bien arrangé. Ayez ſoin ſeulement de ne pas fermer les glaces, & ne mettez autour de vous aucune choſe qui puiſſe ſe briſer ou vous bleſſer. J'attendrai encore vos ordres.

Oui! partir, me ſuis-je écriée; & au moment j'ai cru que c'étoit pour toujours; il me ſembloit que je devois fuir tous ces ennemis qui me tourmen-

toient; au moins j'ai répondu bien vivement que je partirois demain matin, auſſi-tôt que tout ſeroit prêt, & le cocher a dit qu'il viendroit avec la voiture à ſept heures du matin. Je partirai, chère Nancy, je n'ai plus d'autre idée; la mer ſeroit-là que je m'y jetterois : je ne connois de danger que celui de reſter dans l'état où je ſuis. Après un moment de réflexion, j'ai trouvé qu'il convenoit de prendre congé de miladi *Walmore*, & auſſi-tôt j'ai écrit ce billet que j'ai envoyé tout de ſuite : il étoit huit heures du ſoir.

Miſs Camille à Miladi Walmore.

Miladi, il y a déjà quelque tems que j'ai eu l'honneur de vous prévenir ſur mon départ. On m'a envoyé une voiture qui vient d'arriver & avec laquelle je pars demain. J'aurois bien ſouhaité que les circonſtances m'euſſent permis

d'aller moi-même faire mes adieux, & prendre congé de vous, miladi, & de milord, pour lequel j'emporte la plus ſincère vénération ; je n'oublierai jamais ſes bontés, ni l'amitié qu'il a bien voulu me témoigner. J'eſpère, miladi, que vous rendez juſtice à ma façon de penſer, & que vous n'avez aucune raiſon de vous plaindre de moi. Autant que je l'ai pu, j'ai toujours ſoutenu & appuyé vos volontés, & vous en ſerez encore plus convaincue. J'emporte une vraie reconnoiſſance de toutes les politeſſes que j'ai reçues dans votre maiſon, & c'eſt une conſolation pour moi de laiſſer milord en ſi bonne ſanté. C'eſt avec reſpect que j'ai l'honneur d'être, &c. *C.*

Réponſe.

Il eſt vrai, miſs, que l'on ne peut ſe conduire avec plus d'honnêteté que vous le faites ; & en vérité vous ne pou-

viez plus renvoyer votre départ : les choſes s'arrangent bien rarement comme on le voudroit. Je vous aſſure que j'aurois fort ſouhaité que vous euſſiez pu ſans inconvénient reſter plus longtems dans ce pays. Votre famille doit être très-impatiente de vous revoir. Comment vos parens ont-ils pu laiſſer ainſi ſeule une jeune perſonne à laquelle il pouvoit arriver bien des choſes ? On commençoit déjà à en dire beaucoup. Je fais bien des vœux pour votre bon voyage. Nous ſerons charmés d'apprendre votre heureuſe arrivée, & perſonne ne s'intéreſſe à vous plus ſincérement que moi, qui ſuis avec un vrai attachement, &c. *L. V.*

Ma chère Nancy, cette lettre m'auroit rendu méchante, & je le ſerai peut-être. Je pourrai enlever le fils de cette femme juſques dans ſes bras, duſſé-je en mourir. Elle n'eſt pas digne des ſentimens qu'il a pour elle ; ce n'eſt pas

elle qui doit être l'objet de ſa délicateſſe; elle ne mérite aucun ménagement. Mais, hélas! chère amie, de quoi puis-je me flatter? Elle triomphera ſans doute, & c'eſt moi qui dois être la victime! Enfin, tout eſt prêt, l'abîme eſt ouvert, & je m'y jette; demain, après demain tout ſera connu; ſir Robert ſaura que je le fuyois, & ſi inſenſible..... Mais il ne faut plus réfléchir, il faut s'abandonner. Attends avec impatience les premières nouvelles de ton amie; c'eſt peut-être la dernière fois que je t'écris. Adieu, chère Nancy; je vais tâcher de prendre quelque repos: je fermerai ma lettre demain matin au moment de mon départ: je te dirai encore adieu.

A ſept heures du matin.

J'ai dormi pluſieurs heures, je ne l'eſpérois pas. La voiture eſt-là; on charge les malles; Betty eſt fort occupée.

Tu verras à ces mots que ma main tremble ; je frémis ; j'ai des frayeurs mortelles ; je ſais y réſiſter. Penſes à ton amie, demain quand tu recevras cette lettre. Adieu, adieu.

LETTRE XLVIII.

Mirwood à Miſs Nancy.

J'Ai l'honneur de vous apprendre, miſs, que tout eſt allé à merveille. Miſs Camille s'eſt fait bien du mal, & on eſt fort en peine d'elle dans ce moment. Je ſuis arrivé à Clamſtead en même-tems que la voiture, & je me ſuis logé dans la même auberge ; j'ai tout pu arranger à mon aiſe. Le cocher & le poſtillon ont bien fait leur devoir, & ils avoient fort bonne façon, je ne les ai pas perdus de vue. Miſs Camille a traverſé le bourg entre huit & neuf heures du matin ; ils ont bien fait claquer

leurs fouets, & cependant ils n'alloient pas fort vîte. Tout le monde a eu le tems de voir miſs, & tout le monde lui a fait des adieux ; il n'eſt perſonne qui ne lui ait témoigné des regrets ; il y a eu des femmes qui ont pleuré ; il a fallu même arrêter la voiture une fois ou deux. Miſs tendoit la main à ceux qui s'approchoient, mais elle étoit ſi émue, qu'elle ne pouvoit parler. Elle s'eſt arrêtée aſſez long-tems devant le presbytère, & j'ai cru que les filles du miniſtre ne la laiſſeroient jamais partir. Je commençois à m'ennuyer de ces retards ; enfin les chevaux ont doublé le pas, & ils ſont ſortis du village, en allant grand train, & en faiſant beaucoup de bruit. Après avoir fait trois ou quatre cents pas, il s'eſt trouvé un creux dans le chemin, qui a donné une ſi grande ſecouſſe, que l'eſſieu s'eſt rompu, la voiture a été renverſée ; les chevaux qui n'ont pu s'arrêter dans le moment,

& qui étoient auſſi un peu épouvantés, ont traîné la voiture pendant quelques inſtans, & ils ont achevé de la briſer. Alors on a entendu de grands cris ſortir de la voiture ; le cocher & le poſtillon ont auſſi juré, & ſont venus au ſecours. Un homme qui paſſoit s'eſt aidé à ſecourir les femmes & à les ſortir du carroſſe. Je ſuis auſſi arrivé comme un voyageur à cheval ; je ſuis deſcendu, je me ſuis informé de ce que c'étoit. Nous avons eſſayé d'ouvrir la portière, ce que nous avons eu aſſez de peine à faire, parce qu'elle avoit été forcée par la chûte, & qu'elle étoit tournée en l'air. J'ai envoyé une femme qui étoit-là demander du ſecours dans le bourg. Enfin, la femme-de-chambre a pu ſortir, elle n'avoit point de mal, elle n'étoit que décoîffée & extrêmement pâle & tremblante ; elle pleuroit & elle pouſſoit des cris, en diſant que ſa maîtreſſe étoit tuée. En effet, nous avons été extrêmement effrayés de voir que

miſs avoit le viſage inondé de ſang. Je ne ſais quel diable de petit coffre elles avoient mis dans la voiture; il a balotté, il a heurté la tête de miſs, elle en a été bleſſée au-deſſus du front dans les cheveux. Le ſang couloit très-fort, & elle paroiſſoit évanouie. Nous avons été près d'une demi-heure à la ſortir de la voiture; nous l'avons repoſée ſur les couſſins, à côté du chemin. La femme-de-chambre, toujours en pleurant, tâchoit d'étancher le ſang avec des mouchoirs, & de la faire revenir avec de l'eau que l'on avoit apportée; car il étoit venu beaucoup de monde ſur le bruit de cette chûte. Ce n'eſt qu'au bout d'un grand quart d'heure que miſs a ouvert les yeux; mais affoiblie par le ſang qu'elle avoit perdu, elle a ſeulement témoigné qu'elle ſouffroit dans le côté, & aux bras; c'eſt cet maudit coffre qui a fait tout le mal. Mais ne vous effrayez point, miſs,

il n'y a rien de dangeureux. Quand on a cru qu'elle pouvoit être tranſportée, on l'a arrangée ſur une chaiſe avec des couſſins & des brancards; tout s'eſt trouvé prêt pour cela, & j'ai cru en vérité que tous les meubles, que toutes les eaux & toutes les liqueurs de Clamſtead arriveroient où nous étions; chacun vouloit avoir apporté quelque choſe; & quand il a fallu charger le brancard, les hommes ont diſputé à qui auroit cet honneur : tout le monde aime & chérit miſs Camille. Enfin, ſix hommes des plus forts l'ont portée avec tout le ſoin poſſible, & réellement elle avoit l'air d'une reine au milieu de tout ce peuple, malgré les linges qui lui enveloppoient la tête. Sa femme-de-chambre lui tenoit la main, & ne ceſſoit de fondre en larmes. Arrivés dans le bourg, nouvelle diſpute à qui la logeroit : les uns la connoiſſoient, les autres lui avoient parlé, chacun avoit quelque raiſon de

ſe

ſe louer d'elle. Elle eſt entrée à la fin dans une très-bonne maiſon qui appartient à un très-honnête homme. Je l'ai ſuivie juſques dans ſa chambre, elle ſera très-bien; on a fait ſortir tout le monde pour la mettre au lit. Il y avoit déjà longtems que l'on avoit envoyé chercher le chirurgien; il n'arrivoit point; on diſoit qu'il étoit allé chez milord *Walmore*, & j'ai entendu pluſieurs fois prononcer le nom de ſir Robert. Je n'ai point voulu ſortir ſans ſavoir du chirurgien l'état de miſs Camille. Quand il l'a eu panſée, il m'a dit qu'il n'y avoit rien de dangereux, que la bleſſure n'étoit que dans la peau de la tête; qu'il n'y avoit des contuſions que dans les bras, mais que le pouls étant fort ému & fort agité, il craignoit quelqu'autre maladie; il eſpéroit cependant que la ſaignée qu'il avoit faite fort à propos, pourroit la prévenir. Je ſuis retourné enſuite vers la voiture caſ-

ſée, j'ai trouvé les domeſtiques occupés à la faire raccommoder ; & comme j'ai vu le cocher décidé à retourner à Londres tout de ſuite, je ne lui ai rien dit de plus ; je n'ai penſé qu'à vous écrire ceci comme nous en étions convenus. Je ſerai dans deux jours à Londres, & j'aurai l'honneur de vous en parler plus particuliérement. J'ai celui d'être, &c. *M.*

LETTRE XLIX.

CAMILLE A MISS NANCY,

Adreſſée à miladi Belton.

Surry-Street, à Londres.

MA chère ladi, j'emploie la main de ma femme-de-chambre pour vous donner un mot de mes nouvelles. Je comptois vous joindre dans deux jours, & j'étois partie pour cela ; mais la voiture s'eſt briſée à un quart de lieue de chez

moi; j'ai été bleſſée à la tête, & fort meurtrie par tout le corps. Cependant il n'y a rien de dangereux, j'en ſerai quitte pour ſouffrir beaucoup pendant quelques jours. Aujourd'hui ſoyez tranquille ſur mon compte, je ſuis auſſi bien que je puis être : j'eſpère de pouvoir vous écrire moi-même inceſſamment. En attendant répondez-moi un mot, j'attendrai de vos nouvelles pour vous donner des miennes. Penſez toujours à votre bonne amie; elle eſt bien votre très-humble ſervante, &c.

LETTRE L.

Nancy à Camille.

OH ! ma chère amie, je ſuis dans la plus vive inquiétude; ton billet, tout ce que *Mirwood* m'a dit ne me tranquilliſe point. Tu vas être ſans doute bien malade, bien malheureuſe dans

cette maiſon où tu es étrangère. Maudits ſoient les ſtratagêmes ! eſt-il un homme qui vaille tout ce que tu fais? Non, en vérité. Il m'en a coûté, chère amie, de ne pas voler vers toi; milord le vouloit auſſi ; nous voulions aller t'arracher à cette comédie qui tourne ſi mal, & qui ſans doute tournera bien plus mal encore. J'attendrai tes premières nouvelles, & ſuivant ce qu'elles ſeront, je pars. Je me reproche d'avoir ſi bien ſuivi tes intentions, je le reproche à milord: riſquer de ſe caſſer la tête, d'être malade pendant des ſiècles, je ne ſais où ; voilà une belle fin de roman ! Soutenir ta longue abſence, tes longues lettres & t'aimer encore, étoit déjà beaucoup pour moi. J'avoue que je ne me croyois pas capable d'autant d'amitié ; & aujourd'hui tu viens m'inquiéter par des malheurs, par des accidens faits exprès, qui te laiſſeront peut-être eſtropiée, malade & malheureuſe pour

toute ta vie. Tu aurois bien pu te paſſer de me donner ces inquiétudes, tu troubles ta vie & la mienne. Qu'il ne ſe paſſe pas un courier ſans que je ne reçoive de tes lettres, que je ſache bien exactement comment tu es, & que j'apprenne bien vîte que tu es guérie & que tu reviens ici. Pour ce ſir Robert, je crois que je n'en veux rien ſavoir : qu'attendre de lui ? ſinon qu'il te laiſſera partir bien tranquillement une ſeconde fois. Au moins tu reviendras à nous, je ſerai charmée de te revoir. Ne te laiſſes donc point abattre quoi qu'il arrive ; milord *Belton* a des projets & des vues qui te conviendront tout-à-fait ; & que je t'expliquerai au beſoin. Enfin, chère amie, tire toi de-là & reviens ; je te réponds de tout. Ton billet à miladi *Belton* eſt bien parvenu, on l'a porté à milord : comme il étoit daté de Briſtol, il a d'abord jugé qu'il venoit de toi, & l'a ouvert ; il me l'a apporté, nous avons

compris que par cette adreſſe tu voulois dépayſer tes nouveaux hôtes, & nous avons admiré ta préſence d'eſprit avec ta tête caſſée. En vérité, j'ai frémi de cet accident; quel bonheur que cette bleſſure ne ſoit pas au viſage! Tu aurois pu devenir affreuſe avec une cicatrice. Enfin, c'eſt une folie à laquelle je ne veux plus penſer; & tu es la ſeule & la dernière amie que j'aurai de ma vie: on peut fort bien s'en paſſer, & il me ſemble que ſi je ne t'aimois pas, je n'aimerois aucune femme. Adieu, ma pauvre Camille; je te plains, & tu m'inquiètes; que ce ſoit pour la dernière fois, je t'en prie. Adieu.

LETTRE LI.

Betty à Miſs Nancy.

TRÈS-HONORABLE miſs, ma chère maîtreſſe m'ordonne de vous écrire; c'eſt un très-grand honneur pour moi,

mais je m'en acquitterai mal, & je ſuis très-fâchée qu'elle ne puiſſe pas me dicter. Je vous dirai ſeulement ce qui nous eſt arrivé juſqu'à ce ſoir, depuis hier matin que nous partîmes. Miſs Camille vous a déjà marqué l'accident arrivé à la voiture; j'ai eu tant d'émotion que je ne pourrois pas bien dire tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ce que nous ayons été dans la maiſon de M. *Grodwil.* Je ſais ſeulement que lorſque je fus raſſurée ſur la bleſſure que ma pauvre maîtreſſe avoit à la tête, & lorſqu'elle fut bien couchée dans un bon lit, le chirurgien me voyant extrêmement pâle & tremblante, il jugea à propos de me faire auſſi une ſaignée; car il en avoit fait une à miſs Camille. Au bout de quelque tems, je me trouvai très-bien, & je reſtai preſque tout le jour tranquille ſur une chaiſe auprès du lit de la pauvre malade. Nous ſommes dans une bonne maiſon, où nous trouvons tout ce qu'il nous faut:

chacun s'empreſſe de témoigner à miſs de l'intérêt & de la pitié; tout le monde a tant d'amitié pour elle! Mon père & ma mère ſont auſſi venus; ils étoient fort allarmés: ma mère eſt reſtée pour ſervir miſs. A huit heures du ſoir, Henri eſt venu fort effrayé; il avoit appris par haſard notre accident. Après lui avoir tout conté & l'avoir bien raſſuré, il a voulu voir miſs Camille; mais je lui ai ſeulement permis de la regarder au travers de la porte, parce que le chirurgien a recommandé beaucoup de tranquillité; il ne veut pas qu'elle parle à perſonne. Henri a dit que ſir Robert étoit allé de très-grand matin à Thornbury pour des affaires importantes, qu'il devoit revenir le ſoir, & qu'il ſeroit bien troublé d'apprendre ce malheur; qu'il alloit le dire à miladi qui avoit parlé tout le jour du départ de miſs; que milord, à qui on l'avoit appris, en avoit été fort affligé, & avoit témoi-

gné beaucoup d'empreſſement de la voir encore une fois. La nuit a été aſſez bonne, miſs a été tranquille, elle a dormi, & je ne l'ai point quittée. Ce matin on nous a dit que ſir Robert étoit venu hier à onze heures du ſoir, qu'il avoit l'air déſeſpéré, qu'il vouloit paſſer la nuit dans la maiſon; mais que par la crainte de faire du bruit, & d'incommoder miſs, il s'étoit retiré; on croyoit qu'il étoit reſté dans le village. Il s'eſt encore préſenté ce matin à ſix heures, tout étant encore tranquille; il s'en eſt auſſi retourné. Enfin à huit heures, il a ouvert la porte tout doucement, il s'eſt jeté à genoux à côté du lit de miſs, il a crié pluſieurs fois en ſanglotant: ah! miſs, que vous ai-je fait, que vous ai-je fait! Il ne pouvoit en dire davantage. Miſs Camille n'a rien répondu, mais ſes yeux ſe ſont remplis de larmes, & elle a beaucoup pleuré. Alors ſir Robert voyant que cela pouvoit lui faire du

mal, il s'eſt éloigné; il s'eſt jeté ſur une chaiſe en levant les yeux au ciel, & en diſant des mots que je n'ai point entendus. J'a cru appercevoir que miſs ſe trouvoit mal, je lui ai fait reſpirer de cette corne de cerf qui eſt ſi forte, & je lui ai frotté les tempes avec de l'eau de la reine d'Hongrie. Sir Robert s'eſt approché de moi avec une grande vivacité, il m'a dit : Au nom de Dieu, ma chère Betty, tâche de calmer ta maîtreſſe, & que je puiſſe lui parler; demande au médecin, au chirurgien..... je reviendrai à onze heures..... Il faudroit tous les ſecours. Et il eſt ſorti comme un homme bien agité : il a le cœur ſi bon ! A onze heures, miſs s'eſt trouvée beaucoup mieux, elle a dit qu'elle pourroit parler à ſir Robert, & je l'ai bien arrangée dans ſon lit. Il eſt venu, il avoit l'air tranquille; il a pris une chaiſe, il s'eſt aſſis avec beaucoup de douceur auprès du lit : alors il a parlé à miſs de ſa

ſanté, de ſon accident. Comme j'étois au bout de la chambre, je n'ai pu entendre ce qu'ils ont dit. Le médecin & le chirurgien ſont venus, ils ont trouvé le pouls de miſs très-agité, & qu'elle avoit beaucoup de fièvre; ils vouloient la ſaigner encore une fois, elle s'y eſt oppoſée. Ils ont dit qu'au moins il falloit beaucoup de tranquillité, & qu'elle ne devoit parler à perſonne, ou qu'ils ne répondoient pas de quelque maladie bien dangereuſe. Sir Robert eſt ſorti avec un air de colère. Les médecins ont ordonné des potions, & fort peu de nourriture; cependant miſs a mangé un bon potage, que ma mère avoit préparé, & auſſi un peu de mouton rôti. Ma chère maîtreſſe s'eſt trouvée beaucoup mieux, & j'en ai pleuré de joie; j'aurois voulu pouvoir le dire à ſir Robert, je l'ai dit à Henri qui eſt venu; il s'eſt réjoui de ce que nous étions auſſi bien; cependant il a trouvé que j'étois encore

bien pâle; il nous a appris que notre accident avoit cauſé beaucoup d'émotion au château; que tout le monde en avoit été effrayé, que miladi avoit demandé pluſieurs fois ſi miſs en mourroit, & qu'elle l'envoyoit à préſent pour ſavoir de ſes nouvelles; ce pauvre Henri a été bien content de pouvoir en porter de ſi bonnes. Sir Robert eſt revenu ce ſoir, il a parlé fort tranquillement avec miſs, & elle avoit ſouvent de l'angoiſſe & de l'émotion qu'elle tâchoit de cacher : ſir Robert ne s'en eſt preſque point apperçu, parce qu'il faiſoit ſombre. Quand il a été loin, ma pauvre maîtreſſe a eu de l'oppreſſion, & comme une grande détreſſe; je lui ai fait prendre de ſa potion, qui eſt calmante, enſuite un bouillon : elle a été beaucoup mieux. Dans ce moment, elle eſt aſſez bien; elle m'ordonne, miſs, de vous dire ſes amitiés. Vous excuſerez une pauvre ſervante, qui ne ſait pas écrire, qui ne ſait

qu'obéir & qui oſe ſe dire avec beaucoup de reſpect, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante, *Betty Welſon.*

Miſs s'eſt fait lire cette lettre, elle veut que j'ajoute ici qu'elle en eſt fort contente, & qu'elle eſpère de pouvoir écrire elle-même demain ou dans deux jours au plus tard.

N. B. *On a corrigé les fautes d'orthographe de cette lettre, & auſſi quelques expreſſions impropres. On a cru que ceux qui ſe donneront la peine de lire ceci, aimeroient mieux voir la ſuite de l'hiſtoire, que les fautes de ſtyle d'une ſervante.*

LETTRE LII.

Sir Robert à ſir Belfloor.

AU nom de Dieu, mon cher ami, ne me rends pas des ſervices que je ne te demande point, & que ton amitié

pour moi, ne te rende pas pire qu'un ennemi. Pourquoi s'obſtiner à ſoupçonner, à voir le mal où il n'y en a point, où il ne peut y en avoir? Ah! garde-toi de le trouver, ſi tu ne veux ma haine & mon malheur. Tu es abſent, & tu veux être mieux inſtruit que moi qui voit, qui entend. Viens voir, viens entendre, & tu auras horreur de tes doutes, de tes ſoupçons, de ton horrible imagination. Je ne voulois plus t'écrire, mon cher ami, je voulois te laiſſer à tes mauvaiſes penſées juſqu'à ce que tu fuſſes convaincu par tes propres yeux. Aujourd'hui je me ſens plus révolté contre toi; je te regarde comme un être cruel & malfaiſant, que je pourrois pourſuivre juſqu'au bout du monde. Je ne puis ſouffrir que tu profane dans ſon eſprit un ange de vertu, de ſincérité & de délicateſſe. Que peux-tu lui reprocher? Sur quels hommes ſa coquetterie s'eſt-elle exercée? Quel manége a-t-elle employé pour plaire? Qu'à-

t-elle fait pour ſéduire? A peine s'eſt-elle laiſſé aimer, à peine a-t-elle écouté les expreſſions de la paſſion qu'elle a inſpirée : elle s'eſt liguée avec ma mère contre moi, & cependant je crois entrevoir que je ne lui ſuis pas indifférent. Elle eſt pauvre; je ne ſais quelles circonſtances la laiſſent iſolée, malheureuſe. Aux yeux de l'intérêt, je dois lui convenir. J'ai juré mille fois à ſes pieds que je ne ſerois qu'à elle, qu'elle ſeule auroit mon cœur & ma main. Elle a vu tout l'empire qu'elle pouvoit avoir ſur moi; j'aurois fui ávec elle juſqu'au bout du monde, s'il n'avoit fallu que cela pour m'aſſurer ſa poſſeſſion; & je fuirois encore ſi elle vouloit. Tu crois ſans doute qu'elle a profité de ſon aſcendant; qu'elle a employé l'art & l'adreſſe pour captiver; que parvenue à ſon but, elle m'a écouté; qu'elle a cherché à m'aveugler par quelqu'artifice, qu'elle s'eſt moquée de la réſiſtance de mes parens,

qu'elle a abuſé de ſon pouvoir ſur moi? Renonce à ton erreur, une fois; rends juſtice à l'innocence & à la candeur; ſoupçonne, avilis tes femmes de Londres par tes doutes; trompes leur fauſſeté par les tiennes; à leur manège, oppoſes des trahiſons: tu es fait pour cela, c'eſt ton métier, tu peux t'en applaudir. Mais laiſſe-moi jouir des ſentimens de mon cœur, laiſſe-moi aimer la modeſtie, la vérité, la ſimplicité, le déſintéreſſement. Il n'y a pas un jour que l'adorable Camille n'ait donné des preuves de ces vertus; elle ignore ſa beauté, elle fuit les louanges, elle néglige ſa parure, elle craint de paroître: on devine ſon eſprit, ſes talens, on la voit malheureuſe, & à peine ſait-on ſes malheurs. Elle parle de ſon peu de fortune, & elle ſait être bienfaiſante: elle a toutes les qualités, toutes les vertus; & on croit en avoir avec elle. Parle à tous ceux qui l'ont vue, à tous ceux

qui la connoiſſent, & tu entendras l'admiration, la reconnoiſſance. Cependant elle s'eſt toujours cachée, elle n'a cherché à faire aucune connoiſſance; ce n'eſt que ſur nos ſollicitations réitérées qu'elle eſt venue quelquefois dans notre maiſon. C'eſt à mon père, malade, infirme, qu'elle a témoigné le plus d'attachement, c'eſt avec lui qu'elle paroiſſoit ſe plaire, & depuis qu'elle ſait toute la force de ma paſſion, & l'oppoſition de mes parens, c'eſt eux qu'elle a recherchés, c'eſt eux qu'elle a approuvés. Enfin, d'accord avec ma mère, & ſur ſes inſtances, elle a voulu s'enfuir; elle a fait venir en ſecret une voiture, & hier matin elle eſt partie ſans avoir dit un ſeul mot, ſans me laiſſer entrevoir ſon deſſein. C'eſt la ſeule fauſſeté que j'aie à lui reprocher. La veille de ſon départ, elle me cacha tout, elle avoit l'air diſtrait, abattu, je n'en cherchai la cauſe que dans mes ſollicitations, que dans mes perſé-

cutions. Le lendemain, des affaires m'apellent à Thornburi, je reviens tard ; on me dit que miſs Camille eſt partie, que la voiture s'eſt briſée près de Clamſtead, qu'on l'a rapportée mourante dans une maiſon du bourg. Je crie, je vole, je trouve tout fermé dans cette maiſon; je me fais entendre, on me dit que miſs Camille repoſe, qu'on ne peut entrer, qu'elle eſt mieux, qu'il n'y a point de danger. Au ſilence qui régnoit par-tout, on eût dit que le bourg entier craignoit de troubler ſon repos; mon inquiétude en eſt augmentée; j'aurois voulu tout ſavoir, tout réveiller, queſtionner, faire parler ſur ce départ, ſur cette voiture, ſur cet accident. J'ai maudit cent fois le ſommeil de ces payſans, de ces bêtes ſans ame qui pouvoient dormir. Enfin je trouve le cocher ivre & endormi, à peine puis-je tirer quelques paroles de lui. Il me dit qu'on l'a envoyé de Londres

pour chercher quelqu'un, une femme; il ne ſait qui c'eſt; mais qu'il croit que c'eſt le diable, car ſa voiture s'eſt caſſée, il l'a fait racommoder, & il repart demain. Pendant cette converſation, un autre homme jure de ce qu'on le réveille, crie qu'on le laiſſe dormir, & donne au diable les cauſeurs. Déjà le cocher étoit endormi, & en vain j'aurois voulu en ſavoir davantage : malheureux, inquiet, je reviens, je me couche, je me relève cent fois. Enfin, ſix heures ſonnent, & je ſuis à la porte de cette maiſon : la nuit a été tranquille; on n'oſe ouvrir encore. Je retourne à huit heures; cette fois j'arrive juſqu'à la porte de la chambre; j'entendois les battemens de mon cœur. J'ouvre, je me précipite à genoux auprès de ſon lit; un linge enſanglanté autour de ſa tête, des yeux mourans, une pâleur, un air ſi touchant, ſi doux, ſi noble, un ange, cher *Belfloor*, un ange! Elle a été affec-

tée de ma préſence, je ne ſais ce qu'elle a penſé, mais ſes beaux yeux ſe ſont remplis de larmes; j'ai dû m'en aller. J'y ſuis retourné à onze heures avec la réſolution de faire un effort ſur moi-même, & de parler tranquillement, & de ſang-froid; de ne rien dire qui pût émouvoir. J'ai été aſſez maître de moi, elle n'a rien vu de ce qui ſe paſſoit dans mon ame: nous avons parlé de l'accident, je n'ai point fait de réponſe; je n'ai rien dit contre le ſecret de cette horrible fuite. Les médecins ſont venus, ils ont trouvé de la fièvre; il a fallu encore me retirer. J'en ai gémi; je devrois avoir le droit de reſter, de ne pas la quitter un moment. C'eſt mon abſence qui devroit être un mal, pourquoi cela n'eſt-il pas ainſi? Je ſuis un lâche, je cède à de miſérables conſidérations: ſi le ciel m'a donné la faculté de penſer & de ſentir, c'eſt pour me conduire, c'eſt pour juger de moi-même, de mon bonheur; per-

ſonne ne peut en décider que moi. Je me ſuis trouvé vis-à-vis de ma mère avec ces idées ; elle m'a demandé ſi l'accident étoit fâcheux, ſi miſs Camille en mourroit ? Non, ma mère, ai-je répondu avec vivacité, c'eſt moi qui en mourrai, & c'eſt vous qui en ſerez la cauſe ; c'eſt vous qui aurez voulu qu'elle parte, je ne puis plus vivre ſans elle ; je n'écoute plus rien ; vous n'avez plus de fils, ou elle ſera votre fille. Je ſuis allé m'enfermer dans ma chambre, & à table je n'ai pu manger. Tout l'après-midi j'ai parlé de miſs Camille à mon père ; il s'eſt fâché quelquefois, & ſouvent il déſiroit miſs Camille ; il parloit de ſon eſprit, de ſon caractère. A cinq heures je ſuis retourné vers elle, bien décidé de lui dire que je ne pouvois plus la quitter, qu'il falloit que nous fuſſions l'un à l'autre, que j'avois le droit de diſpoſer de moi ; que je ne voulois écouter aucune de ſes raiſons, &

que j'allois prendre toutes les meſures pour notre mariage. Je l'ai trouvée aſſez tranquille, elle m'a reçu avec un air de ſérénité qui a paſſé dans mon ame : car, mon cher ami, elle diſpoſe de mon ame comme le ſoleil diſpoſe de la nature ; je dépends de ce qu'elle eſt : juge ſi je puis exiſter ſans elle. J'ai donc pu lui dire qu'il étoit tems de changer une vie auſſi pénible que la mienne ; que dès ce moment je jurois à la face du ciel, que je ſerois ſon époux, connoiſſant aſſez ſes ſentimens pour croire que ce n'étoit point ſon cœur qui s'y oppoſoit ; que ſa fuite étoit une trahiſon qu'elle me faiſoit ainſi qu'à elle ; que je ne voulois plus y être expoſé ; que ſi ſa vie avoit été en danger, la mienne n'étoit plus en ſûreté ; que j'avois déclaré à miladi que je n'écoutois plus aucune conſidération, que j'avois inſtruit mon père de mes intentions ; que ſa tendreſſe pour moi lui feroit trouver bon

tout ce qui ſeroit fait une fois, que je n'avois plus à craindre qu'elle & une délicateſſe mal entendue de ſa part; que je la conjurois d'écouter la raiſon, la vérité, & nos convenances à tous. Je me ſuis tu, il y a eu un ſilence de quelques momens; j'ai cru voir chez elle de l'agitation, de l'angoiſſe même, & qu'il ſe paſſoit quelque combat dans ſon ame. Mes yeux la preſſoient de s'expliquer & de ſe rendre : elle m'a dit; je ſuis encore foible, je ſoutiendrois mal tout ce que j'ai à vous dire; demain j'aurai plus de force, venez demain matin : Oui, ſir Robert, demain; & un ſanglot douloureux a étouffé ſes paroles. Elle m'a tendu la main, & elle a articulé enſuite avec peine : demain Camille à vos yeux ne ſera plus qu'un monſtre. Je n'ai point compris ce qu'elle vouloit dire; c'eſt quelque ſcrupule, quelque fauſſe modeſtie que je ne puis comprendre. Je ne ſais, ai-je répondu, ce qui arrivera

demain ; mais aujourd'hui je déclare notre mariage à tout le monde ; tous mes amis, toutes nos relations ſauront les nœuds qui doivent nous lier ; c'eſt à ce titre que je ne vous quitterai plus ; que je pourrai veiller à votre ſanté, & habiter même cette maiſon. Elle a fait un effort pour me prier d'attendre à demain, elle l'a même exigé. J'ai été étonné encore, & j'attends ce jour, ce moment, avec une impatience extrême. Revenu chez moi, je me ſuis rendu à l'appartement de ma mère ; je lui ai dit : ma mère, vous n'avez plus de fils, ou il ſera à miſs Camille ; j'implore encore votre tendreſſe pour obtenir votre conſentement ; vous mettrez le comble à mon bonheur, en la regardant comme votre fille ; votre oppoſition m'affligera, ſans rien changer à l'évènement : je vous le déclare avec reſpect, ce n'eſt point une folie, c'eſt la raiſon, & la raiſon la plus éclairée. Elle a répondu que les

jeunes

jeunes gens étoient bien fixes dans leurs manies ; qu'au moins il faudroit attendre la guériſon de miſs Camille, que peut-être cette bleſſure à la tête la rendroit affreuſe, & qu'alors j'aurois bien des regrets. Ah ! ma mère, ai-je interrompu, vous oppoſez le ſang-froid le plus cruel à l'intérêt le plus vif & le plus preſſant ! Je ſuis venu t'écrire, mon cher ami ; il eſt impoſſible que tu ſois inſenſible à tout ce que j'éprouve : malgré tes erreurs & tes horribles préventions, il eſt quelque ſentiment en toi ; tu reſpecteras les miens ; tu me verras un jour heureux par eux, & alors je te plaindrai de n'avoir pas ſu l'être comme moi. Quand tu auras uſé ta vie dans le monde, quand ton ame ſera incapable de jouir & de ſentir, elle déſirera encore, & alors tu envieras mon ſort, & déjà tu me fais pitié. Cependant je veux toujours ton amitié : je t'aſſure de la mienne. Adieu.

LETTRE LIII.

Sir Robert, au même.

TU as raiſon, *Belfloor*, les femmes ne ſavent que tromper, & Camille n'eſt qu'une femme. Elle a ſu feindre, elle a ſu me laiſſer dans l'erreur un tems infini; elle a vérifié tes ſoupçons, ceux de ma mère: tous mes ennemis ont raiſon, je les vois rire, m'humilier & m'accabler de leur horrible pénétration. Heureux preſtige, pourquoi es-tu détruit! J'avois tant de plaiſir à adorer la candeur, la vérité, la naïveté! Il n'eſt donc rien ſans fauſſeté, ſans illuſion; tout eſt donc erreur & menſonge? Camille, Camille elle-même n'a pu s'en défendre! Il faut donc ſe défier de la nature entière; mon cœur ſe révolte contre cette idée. Je ne veux plus voir, plus entendre; je veux haïr l'humanité

& tout l'univers : je ne me tromperai plus en aimant, en admirant, en croyant à la vérité ; mon ame eſt fermée pour jamais à tout ſentiment de confiance & d'admiration : là où je verrai la beauté, la ſimplicité, l'innocence, là je verrai l'art de tromper & d'éblouir. Horrible vérité, tu n'es ſur la terre que pour le malheur des hommes ; je te hais dès ce moment, tu as empoiſonné le bonheur de ma vie ! Qu'elle étoit belle, qu'elle étoit touchante en dévoilant ce myſtère de tromperie ! Quel air de nobleſſe, quelle douceur en avouant ſon déguiſement & ſa naiſſance ! Plus les vérités étoient humiliantes, plus elle s'élevoit, plus elle étoit adorable ; c'étoit un ange qui ſe dépouilloit de ſa fauſſe parure, & qui s'élevoit aux cieux. Pauvre Camille ! Ton cœur n'étoit plus fait pour la fauſſeté, & ta beauté n'en avoit pas beſoin : vas porter ailleurs ton eſprit, tes attraits, toutes tes qualités adorables ; elles au-

roient fait mon bonheur. Je ne te verrai plus, tu m'as trompé ; je vais oublier que c'eſt toi-même qui m'as ouvert les yeux, que c'eſt à toi que je dois la vérité qui te perd. Je me ſuis peut-être auſſi trompé ſur ta ſenſibilité : puiſſé-je au moins me le perſuader ! Achève de te détruire dans mon cœur, j'ai encore beſoin de ton ſecours pour y parvenir ! J'oublie que c'eſt à un ami dur & cruel que j'écris, & j'aurois beſoin d'un ami tendre & compatiſſant. Il n'y a qu'un inſtant que je l'ai vue, que je l'ai quittée, ſes beaux yeux ſont encore-là ; ils étoient ſi touchans, ils peignoient ſi bien une ame tendre & tourmentée, les larmes qu'ils répandoient tomboient ſur mon ame brûlante, comme ſur un fer rouge. Tu ne ſauras que déchirer ma bleſſure : ſois moins barbare, ménage ton ami. Adieu.

LETTRE LIV.

Sir Robert, au même.

IL y a trois jours, *Belfloor*, que je n'exiſte plus, que je ne ſuis plus à moi-même : plus de ſommeil, plus de repos; ma chambre eſt un antre dont je ne puis ſortir qu'en me faiſant violence, & dans lequel je voudrois défendre au jour d'entrer. Je vais chez mon père; je puis à peine lui parler, & dire quelque paroles ſur ſa ſanté; & bientôt je me retrouve ſeul enfermé dans cette chambre, tourmenté par l'amour & par la colère. Toute occupation m'eſt impoſſible; je veux raiſonner, & je ne le puis; la même idée eſt toujours préſente; rien ne peut m'en diſtraire. En vain je me rappelle tout ce que m'a dit cent fois la philoſophie & la raiſon; tout ce que j'ai lu ſur les paſſions &

ſur les femmes : je veux diſcuter, analyſer ce qui ſe paſſe dans mon cœur, je voudrois l'anéantir, mais c'eſt en vain, j'y trouve toujours Camille, cette cruelle Camille; je maudis ma ſenſibilité, je me mépriſe, & elle eſt encore-là. Je ne voulois plus t'écrire, je voulois me ſéqueſtrer de l'univers entier; il eſt décidé que tout ce que je veux eſt préciſément ce que je ne puis faire, & je t'écris. Je me ſuis rappelé que dans ma dernière lettre je ne t'ai point articulé le vrai ſujet de mon chagrin. Tu auras ſoupçonné cette fille barbare de ce dont elle n'eſt point coupable; tes ſoupçons n'auront point eu de bornes, & c'eſt moi qui ſuis odieux. Suſpens donc ton jugement, & écoute moi. Ces mots qu'elle me dit : Demain Camille ne ſera plus rien pour vous, retentirent longtems à mes oreilles, je les entendis toute la nuit, juſqu'au moment qu'elle avoit fixé pour me revoir.

J'attendis l'heure avec une vive impatience. Je la trouvai levée, aſſiſe dans un fauteuil; la peine, l'embarras étoient peints ſur ſon viſage; elle put remarquer ſur le mien le trouble, l'inquiétude; elle avoit l'air de préparer ſon courage à quelque action violente. Après avoir dit quelques mots ſur ſa ſanté, qu'elle aſſura être très-bonne, il ſe fit un ſilence. J'attendois, les yeux fixés ſur elle. Avec une voix altérée & tremblante, elle dit: Il ne faut plus nous voir, monſieur, nous devons nous fuir, & je ſuis bien malheureuſe d'avoir été arrêtée dans mon deſſein..... Je voulus me récrier: avec un ſigne de la main, elle m'empêcha de continuer; & plus émue encore, elle dit: Je vais diminuer, anéantir même l'eſtime que vous avez pour moi, & je l'avoue, rien n'eſt plus douloureux, rien n'eſt plus contraire à mon ambition; mais enfin, vous ne voyez en moi rien de ce

que vous avez cru ; vous avez été trompé, & ce ſera l'amertume de toute ma vie. Ici je reſpirois à peine. Je ne ſuis point Irlandoiſe, je n'appartiens point à une famille noble, je ne m'appelle point *Mackinſon ;* cet homme que vous avez vu n'étoit point mon oncle, point un lord : tout cela n'étoit que menſonge, & vous devez mépriſer cette femme que vous aimez. Ses yeux ſe remplirent de larmes, & continuant avec plus de rapidité : Je ſuis, dit-elle, une pauvre fille de miniſtre, du miniſtre de Palmill, ſans fortune, ſans parens : j'étois née pour quelque condition obſcure. Je m'appelle *Backinſon.* A la mort de mon père, je me ſuis vue ſeule, abandonnée..... Les pleurs, l'empêchèrent de continuer. Comment ! m'écriai-je, ce n'eſt pas toujours la vérité que..... Non, monſieur, répondit-elle avec une fermeté forcée, je vous ai trompé, je ne ſuis rien, j'ai honte de l'avoir ca-

ché, & c'eſt la ſeule choſe qui m'humilie & dont j'aie à rougir. Après avoir perdu mon père, un de ſes amis me conſeilla d'aller à Londres; j'y fus avec ſes recommandations; je ne ſais ce que j'y ſerois devenue. Au bout de quelques mois je ſuis tombée dangereuſement malade; le ſeul deſſein de rétablir ma ſanté, m'a conduit à Clamſtead; je comptois aller prendre les eaux à Bath; le reſte vous eſt connu. Elle s'eſt arrêtée, les yeux fixés ſur moi; elle attendoit l'effet de ce qu'elle venoit de dire. Pour moi je ne ſavois ce que j'avois entendu, je croyois ne pas comprendre; l'idée de fauſſeté & de déguiſement ne s'étoit jamais aſſocié dans mon eſprit avec celle de Camille; il falloit un effort pour y parvenir, j'étois immobile & ſtupéfait. Oui, a-t-elle repris avec un ton douloureux, je ſuis coupable d'un tiſſu de tromperies, je ne ſuis qu'une fourbe, que vous devez

haïr, mépriſer; je ne veux rien juſtifier; & ſi la vérité doit détruire vos ſentimens pour moi, c'eſt une juſtice contre laquelle je ne veux point réclamer: vous ſaurez tout, le fond de mon cœur vous ſera connu, & je ſerai aſſez punie. En arrivant dans ce pays, j'entendis parler de vous, & toujours avec des louanges rares pour un homme de votre âge. Les uns parloient de votre eſprit, les autres de votre caractère, de vos vertus, de votre ame ſimple & noble. J'avoue que ces éloges mirent dans la mienne une ambition qui m'étoit encore inconnue, celle de plaire à un homme digne d'être aimé, & de mériter ſon eſtime & ſon attachement, ſans avoir d'autre but que celui de ſatisfaire un amour-propre honnête & déſintéreſſé. Je me crus aſſez d'avantage & de mérite pour y parvenir. Je ne ſais comment il arriva que les gens chez qui je demeurois, ces bons *Welſon*, voulurent me traiter de

miladi, & avoir pour moi des reſpects qu'ils croyoient devoir au rang dont ils me ſoupçonnoient, parce que j'étois arrivée chez eux dans un équipage qui leur en impoſa. J'avoue que par une ſotte vanité je me laiſſai aller à jouir de leur erreur. Enſuite croyant que ce preſtige ſerviroit à me faire connoître, & à former des liaiſons plus flatteuſes, j'ai cherché à le confirmer. Je ſentois de plus que la fierté ou peut-être l'élévation que j'avois dans l'ame pourroit être un ridicule dans la pauvre fille d'un miniſtre de village. Je ſouhaitois ſur-tout de piquer votre curioſité, & de vous paroître intéreſſante ; je craignois d'échapper à votre attention ; je ne voulois pas être à vos yeux un être commun. Voilà le motif de cette ſuite de menſonges où je me ſuis jetée ; l'erreur s'eſt préſentée & j'en ai profité ; j'ai même eu la lâcheté de la favoriſer ; j'ai laiſſé croire à mes hôtes, au miniſtre, à ſa famille,

que j'étois ce que je ne ſuis point; j'ai forgé je ne ſais quelle hiſtoire ridicule, je l'ai répétée chez vous, au milieu de votre famille; je trouvai tant de facilité à perſuader, que j'ai eu honte ſouvent d'abuſer de la confiance que j'inſpirois. Alors, monſieur, je n'avois aucun ſentiment dans l'ame, je cherchois plutôt à juſtifier ma certaine hauteur, & la réſerve dans laquelle je me propoſois de vivre, qu'à tromper. Que de fois j'ai maudit ce malheureux ſtratagême! Combien je me ſuis reprochée vos éloges! Ils étoient autant de charbons brûlans. Combien j'ai ſouffert, lorſque votre cœur s'eſt livré à moi! Votre candeur étoit le ſupplice de ma fauſſeté; c'eſt pourquoi je voulois fuir, m'y ſouſtraire, que j'ai voulu vous fuir pourjamais! Sa tête eſt tombée dans ſes deux mains, elle n'a plus rien dit. Peu maître de mes idées, je n'ai rien pu dire non plus, j'éprouvois un mêlange d'étonnement & d'indigna-

tion ; il me ſembloit que je haïſſois quelque choſe ; mon cœur étoit révolté : je me ſuis levé, je me ſuis promené dans la chambre ſans proférer une parole. Oui, monſieur, a-t-elle répété avec une détreſſe touchante, ne me revoyez plus, laiſſez-moi vivre ignorée, loin de vous, loin de la terre entière, & ne ſachez jamais le malheur qui m'attend ! J'avoue, mademoiſelle, ai-je dit en m'aſſéyant, que je ſuis étonné ; je ſuis peu fait aux évènemens extraordinaires ; je ne ſais plus ni ce que je ſuis, ni ce que vous êtes ; dans ce moment, je n'ai pas trop la liberté de penſer. Nous quitter pour jamais ; oui ſans doute nous quitter, ce ſont peut-être vos convenances ; je pourrois auſſi quitter la vie, & je ne vois plus à quoi elle tient : nous avons beſoin tous les deux de nous reconnoître & de réfléchir. J'avois compté ſur des vérités : il en eſt qui me ſeroient encore chères ; mais comment s'y livrer, lorſ-

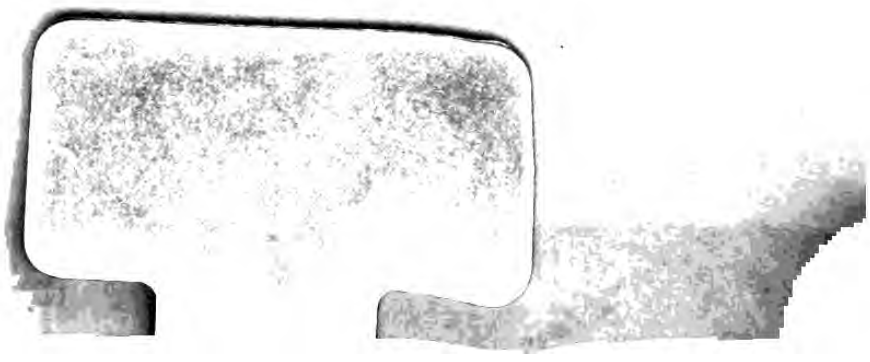
qu'il faut changer d'idée & ſe défier de ce qu'on croyoit la lumière même? Je ſuis bien malheureux! En diſant cela, & ſans ſavoir ce que je faiſois, je ſuis ſorti ſans regarder cette femme cruelle ; je ſuis revenu chez moi ſans rien voir dans le chemin ; je me ſuis enfermé dans ma chambre, j'y ſuis reſté tout le jour dans une agitation extrême ; je ne ſavois à quoi me déterminer. Le ſoir, ma mère eſt entrée ; dès que je l'ai vue, je lui ai dit, avec une vivacité dont je n'ai pas été le maître : Oui, ma mère, vous triomphez, elle m'a trompé, elle a pu me tromper pendant ſi longtems, elle n'eſt point ce qu'elle a dit être ; je ne ſais plus ce qu'elle eſt, un miniſtre, quelque diable ſans doute qui me perſécute. Ma mère a témoigné d'abord le plus grand étonnement ; j'ai dû lui dire, lui détailler tout ce que j'avois appris. Enſuite, avec une pitié cruelle, elle m'a plaint, elle affectoit de ménager ma ſenſibilité ; elle a fait appercevoir

ſa pénétration avec modeſtie ; & à meſure que j'ai raconté, j'ai vu ſon triomphe éclater dans ſa phyſionomie, & dans ſes yeux ; ſans s'embarraſſer de ce que je pouvois ſouffrir, elle a traité la choſe comme abſolument finie pour jamais. Sans trop accabler cette pauvre Camille, elle a fait ſentir qu'une femme capable de tant de fauſſetés, en feroit bien d'autres ; elle a ſoupçonné même ſon départ d'en être une. Je me ſuis récrié, j'ai demandé grâce au moins pour les accuſations qu'elle ne méritoit pas ; je ſuis convenu que cet évènement étoit cruel, que j'en étois confondu, que ſans doute je voulois renoncer à tout, mais qu'il me falloit du tems pour prendre ce parti ; que je demandois quelques jours de ſolitude, & qu'il m'étoit impoſſible de voir perſonne de longtems. Voici le troiſième jour, *Belfloor*, & je ſuis auſſi malheureux que le premier. J'ai défendu que l'on me fît aucun meſ-

ſage, que l'on m'apportât aucun billet : je veux tout ignorer ; je voudrois n'y plus penſer. Heureuſement il n'eſt rien venu, pas la moindre curioſité : eſt-ce que déjà elle ne penſeroit plus à moi ? Les remords de m'avoir trompé anéantiroient-ils tout ſentiment entr'elle & moi ? Dans le fond, qu'a-t-elle fait ? Elle s'eſt parée d'un vain titre : Hélas ! elle méritoit de les avoir tous, & ſi la nature régloit les rangs, elle ſeroit au premier. Quel que ſoit ſon nom, c'eſt ſa beauté, c'eſt ſon eſprit, ce ſont mille charmes qui ſont ſon éclat : elle n'a pas trompé là-deſſus, & qu'importe tout le reſte ? Pauvre Camille, tu t'es laiſſée aller à une vanité qui tient aux préjugés des autres, plus qu'à ton caractère ! Mais comment as-tu joué un homme qui n'étoit avec toi que vérité, que ſincérité, qui t'aimoit ſans art, qui t'auroit confié les ſecrets de ſa vie ; & lorſque tu vois le fond de ſon cœur, tu éblouis ſes yeux par un vain déguiſement ? Tu peux donc

être fauſſe. Dès ce moment tu n'es plus rien pour moi; portes ailleurs ton adreſſe; ton artifice eſt odieux, il empoiſonne toutes les qualités de ton cœur; je ne te vois plus qu'artificieuſe, que perfide; je me défie de ta beauté même. Cependant c'eſt d'elle que je ſais tout, c'eſt elle qui s'eſt fait connoître : eſt-ce ſa faute, ſi je me ſuis livré à des fauſſes apparences? C'eſt moi qui ai voulu la voir ce qu'elle n'étoit pas; c'eſt moi qui ai été au-devant du preſtige. Elle vouloit reſter ignorée, inconnue, & c'eſt moi qui l'ai cherchée dans ſa retraite; elle s'eſt défendue contre mes prévenances, toujours elle s'eſt refuſée aux louanges & aux hommages : c'eſt moi qui mettoit ſur le compte de ſa modeſtie ce qui n'étoit que vérité. Vingt fois je l'ai vue prête à avouer un ſecret que je reſpectois, & enfin elle a voulu finir & me quitter pour jamais. Que puis-je donc lui reprocher? & ſi c'eſt moi qui ſuis la cauſe de ce qu'elle

a ſouffert & de ce qu'elle ſouffre encore, que ne lui dois-je pas? Tous mes ſentimens pourront-ils..... Mon cher *Belfloor*, je ne ſais qu'être malheureux, & voilà ma vie horriblement tourmentée pour jamais. Je te crains, je te hais, je haïrois la terre entière. Camille trompeuſe! Camille artificieuſe!..... Mais que me veut Henri avec ſon air effrayé? Il eſt ſi eſſoufflé, qu'il ne peut parler: Parle donc, traître!..... Dieux! Elle part cette nuit, dans ce moment, pour Briſtol; elle va s'embarquer ſur un paquebot qui va à Corke, en Amérique..... Seroit-il poſſible? C'eſt moi qui la forceroit à ce parti extrême! Il dit, il répète encore que tout eſt arrangé; il jure qu'elle part ſur ce vaiſſeau, qu'elle va en Amérique: c'eſt Betty qui n'a pu en garder le ſecret, c'eſt moi qui ſerai coupable de ſa mort. Non, je périrai moi-même! Je cours, je vole. Adieu, cher ami.

Fin du Tome troiſième.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD